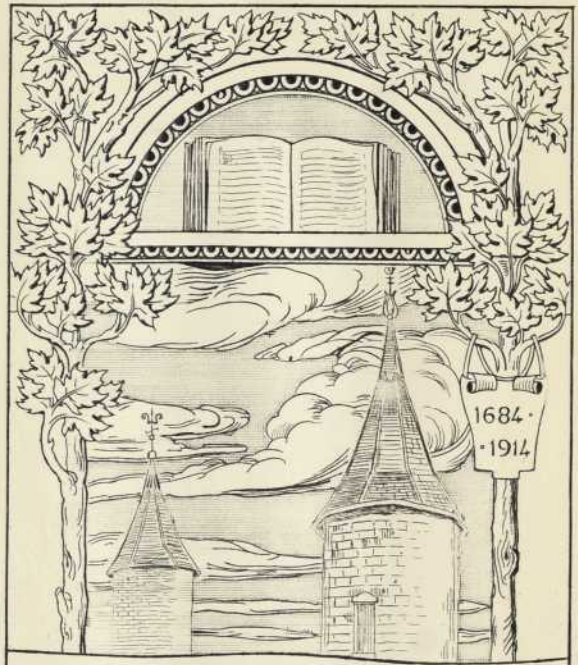


BIBLIOTHEQVE
SAINT-SVLPICE MONTREAL

La Reliure
Mauricienne
C. Carignan
Trois-Rivières

844.99

JEAN SIMARD

## Un départ

*Conte*

MICHEL BRUNET

## Trois dominantes de la pensée canadienne-française

*Essai*

ROLAND GIGUÈRE

## Lieux exemplaires

*Poèmes*

GILLES MARCOTTE

## Saint-Denys-Garneau

*Étude littéraire*

LIBRAIRIE ...

# ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

## NOTE DE GÉRANCE

Les ECRITS DU CANADA FRANÇAIS seront heureux de publier tout manuscrit inédit qui aura été accepté par le comité de rédaction. Les manuscrits refusés ne seront pas retournés.

On peut s'abonner pour une série de quatre volumes en adressant un chèque ou un mandat-poste de $8.00 à l'administrateur de la Société, M. Claude Hurtubise.

*Le comité de rédaction:*

Robert Elie,
Jean-Louis Gagnon,
Gilles Marcotte,
Gérard Pelletier,
Paul Toupin,
Pierre Elliot Trudeau.

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS
340, AVENUE KENSINGTON
WESTMOUNT, MONTRÉAL 6.

# ÉCRITS

## DU

# CANADA FRANÇAIS

## III

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

1957

MONTRÉAL

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Tous droits réservés, Ottawa 1957

Copyright by Les Ecrits du Canada français, 1957

JEAN SIMARD

# UN DÉPART

Jean SIMARD. — Professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal, conférencier à Radio-Canada, auteur de trois romans: *Félix* (Prix Kornmain, de l'Académie française, 1949), *Hôtel de la Reine* et *Mon fils pourtant heureux* (Prix du Cercle du Livre de France, 1956).

Monsieur Godenot est fanatique de l'ordre. Une place pour chaque chose, chaque chose à sa place...

Tandis que madame Godenot s'accommoderait volontiers, elle, d'une certaine confusion pittoresque. Son pêle-mêle met au supplice le brave homme; mais sa manie, à lui, de vider incessamment les cendriers fait grincer des dents son épouse excédée. Dans la vie courante, cependant, à force d'abnégation, de ménagements, ils en viennent à un modus vivendi conciliatoire: puisqu'il n'est pas rare de voir monsieur Godenot tolérer, sur le coin d'un meuble, une assiette débordant de mégots; madame Godenot entreprendre parfois, sur le dossier des fauteuils, une razzia de soutien-gorge, de bas Nylon et de petits pantalons épars.

C'est aussi la faiblesse de monsieur Godenot d'être prêt, quoiqu'il fasse, trop longtemps à l'avance. Cela contraint madame Godenot à freiner, pour sa part, afin qu'encore un coup ne soit point détruit l'équilibre du ménage. Mais survienne quelque incident — un départ, par exemple, comme c'est le cas pour après-demain — et les passions un moment subjuguées redressent aussitôt la tête: monsieur Godenot redoublant d'activité tatillonne pour contrebalancer le parti pris d'inaction de sa femme, que ces pratiques couronnent

183130

d'épines; madame Godenot accentuant son nonchaloir, comme contrepoids à la fébrilité maladive de son époux, crucifié par ces manœuvres. Une tension proprement intolérable s'installe dans la maison durant les deux jours — qu'il n'est pas exagéré de qualifier d'infernaux — où il prépare, et elle attend, le départ.

L'avant-veille, ce sont les préparatifs généraux, et comme de longue haleine. Cela consiste, pour madame Godenot, à ne strictement rien changer à son train de vie habituel: ce n'est pas elle qui va se hâter comme une maniaque! Monsieur Godenot, c'est une autre affaire. Dès l'énoncé du projet, il a ressenti au creux de l'estomac un chatouillement de petites plumes, très désagréable, bientôt suivi d'une poussée de chaleur, d'un battement du cœur plus précipité; surexcitation du corps sédentaire que l'on va arracher, tantôt, à toutes ses habitudes douillettes. Les idées les plus insensées ont envahi, en se bousculant, la cervelle survoltée de monsieur Godenot: lui suggérant mille moyens, plus impraticables les uns que les autres, d'éviter le supplice que représente à ses yeux un départ. Pour résister à l'assaut des images délirantes, il recourt à une médication dont il connait, d'ores et déjà, l'efficacité: l'Action! — et s'y jette à corps perdu.

C'est d'abord la voiture — le « Monstre Sacré » — qu'il mène de grand matin au garage de Mr. Bockfil, à qui il accorde sa confiance. Vérification générale: l'eau, l'huile, l'accumulateur, les freins, les pneus, le

plein d'essence. Capot béant, le Moteur exhibe sans pudeur ses entrailles crasseuses et enchevêtrées. Monsieur Godenot guigne d'un œil méfiant ce nœud de ferraille auquel il n'entend goutte, mais qu'il présume vaguement hostile; indifférent, en tout cas, à l'angoisse des hommes. Depuis qu'il conduit ce véhicule de fabrication étrangère — le premier qu'il ait, de sa vie, possédé — monsieur Godenot n'existe plus que dans l'appréhension morbide de la panne en rase campagne, loin du garage citadin dépositaire des pièces de rechange. C'est assez pour empoisonner les plus charmantes promenades. Monsieur Godenot laisse-t-il errer son regard sur les frais bosquets, les eaux cristallines, les douces vallées, les opulentes collines? Allons donc! Les mains crispées sur le volant, l'œil exorbité, il tend une oreille anxieuse au ronronnement du moteur, à l'affût de je ne sais quelle pulsation, quel borborygme suspect annonçant que rien ne va plus. Il rentre épuisé de ces parties de campagne; comme s'il venait d'échapper, une fois encore, à d'imprécises catastrophes; et de plus en plus persuadé, à mesure que se multiplient les sorties, que la loi des probabilités joue contre lui...

— « O.K., Boss, c'est fini! » fait Mr. Bockfil, qui a terminé son travail.

— « Etes-vous sûr, au moins, que tout ira bien? » s'enquiert craintivement monsieur Godenot auprès du garagiste qui ne saurait, le désirât-il, s'en porter ga-

rant: puisqu'il s'agit, au mieux, d'un fait probable mais imprévisible, soumis aux aléas de la Fortune. Sa réponse n'est donc, par force, qu'une espèce de « conditionnel-futur », bien impropre à rassurer monsieur Godenot.

Sur le chemin du bureau, voilà que ses narines inquiètes détectent, il n'y a pas à s'y tromper, une frêle odeur de brûlé: comme si chauffait, dans le moteur, quelque chose qui normalement ne l'aurait pas dû. Consterné, il range aussitôt la voiture le long du trottoir, soulève en tremblant le capot et aperçoit effectivement, qui s'échappe d'un coin sombre de la mécanique, un mince filet de fumée jaunâtre, sans doute cause de l'émanation singulière, en même temps que signal d'alarme. Il rabat bien vite le capot, fait demi-tour et reconduit la voiture au garage, où Mr. Bockfil lui explique posément — avec ce calme un peu trop « voulu » de l'adulte qui tente d'éclairer un enfant particulièrement « difficile » — qu'il ne s'agit que d'un peu d'eau, répandue tout à l'heure au moment de remplir le radiateur, et qui s'évapore maintenant en fumée légère, au contact de la chaleur... Le rouge au front, la tête enfoncée dans les épaules, monsieur Godenot bat une retraite honteuse, sous le regard de Mr. Bockfil. Un drôle de regard insistant, où se mêlent la perplexité et la commisération.

Oublions cela.

Monsieur Godenot consacre le reste de la journée — du moins, ce qu'il en peut soutirer au travail du bureau — aux courses indispensables dans le quartier. Il se rend d'abord chez monsieur Kosher, le tailleur. Deux pantalons pour le pressage, un veston pour le nettoyage et l'espérance que tout sera terminé le soir même. Va pour les pantalons; mais quant au veston, monsieur Kosher regrette, ce sera pour demain. C'est ensuite la buanderie de monsieur Yee Sing, où les chemises doivent être prêtes. « Fliday, Fliday! » réitère monsieur Yee Sing. C'est aujourd'hui jeudi, en effet. Dans sa hâte, monsieur Godenot l'avait oublié... Trois portes plus loin, monsieur Godenot achète à monsieur Massepain, le pharmacien, de la pâte dentifrice, des lames de rasoir et un peigne neuf pour remplacer l'autre, édenté, qui ressemble de plus en plus à une arête de poisson. En face, c'est l'échoppe de monsieur Olla Podrida, le cordonnier, à qui monsieur Godenot a confié les souliers de madame à ressemeler. Il en profite pour faire l'emplette d'une paire de lacets. On ne sait jamais... Après quoi, c'est le bureau, son accoutumance et sa monotonie. Monsieur Godenot est expéditeur dans une maison d'édition. C'est une position stable, dénuée d'imprévu. Au repas du midi, l'insipide « good food » d'un restaurant à chaîne bien connu, où règne une propreté déconcertante. Puis, séance chez le coiffeur, monsieur Trusquin, qui jargonne sans arrêt, vous soufflant au visage une haleine empoisonnée. Il développe minutieusement le grand

thème de la Température: la chaleur qu'il fait en été, le froid en hiver, les jours qui raccourcissent à l'automne et allongent au printemps; en général, l'instabilité atmosphérique imputable à la bombe hydrogène. Au moment de le recoiffer, il demande à monsieur Godenot, qui lui accorde sa clientèle depuis trente-trois ans, s'il doit ou non « les mouiller »; et pour la neuf-cent-soixante-treizième fois, approximativement, la réponse de monsieur Godenot est négative. Soucieux du vent froid sur sa nuque rasée, monsieur Godenot regagne en hâte l'asile du bureau et s'y affaire le reste de l'après-midi, en besognes serviles mais rassurantes. A cinq heures, il s'achemine vers son logis, en traînant un peu les pieds, les bras chargés de paquets. Quelle journée! Mais au moment d'introduire la clef dans la serrure, il s'aperçoit qu'il a oublié de prendre un pain à la pâtisserie, comme il le fait chaque jour. Où a-t-il la tête? Il redescend ses quatre étages, revient sur ses pas. A cette heure, il faut faire la queue chez le boulanger, un nommé Niarkos, Grec d'origine. Monsieur Godenot bat stoïquement la semelle, précédé et bientôt suivi d'une troupe d'hommes harassés, de dames implacables. Il affecte même de céder sa place, pour donner à l'une d'elles, particulièrement hargneuse, une leçon de civisme bien méritée. Elle passe devant lui, achète le dernier pain de la fournée, et qui est-ce qui s'en retourne pantois, trois brioches dans un grand sac?

Après souper, monsieur Godenot s'attelle au téléphone, à la recherche de ses amis Moudeveau, Huet et Chanterel, en compagnie desquels il avait été projeté qu'il mangerait, deux jours plus tard. En vain a-t-il tenté de les joindre, toute la journée. Il compose deux fois le numéro de Huet, croyant s'être trompé le premier coup; une fois, celui de Chanterel. Personne! Chez Moudeveau, ce n'est pas libre; donc, il y a quelqu'un. Sur les entrefaites, la sonnerie retentit: c'est madame Saupiquet, sa belle-mère, qui désire parler à sa fille. L'entretien se poursuit pendant cinquante-sept minutes... Après quoi, monsieur Godenot attrape enfin Moudeveau. Celui-ci lui révèle que Huet est parti, avant-hier, en tournée d'affaires chez ses clients de province, pour le compte de l'agence de littérature pieuse et de cosmétiques qu'il représente. Il rentre demain, ou le jour suivant. Quant à Chanterel, il est introuvable — comme d'habitude! C'est un célibataire qui courtise systématiquement les femmes laides, en quête des faveurs, des transports nonpareils de la Reconnaissance. Moudeveau leur transmettra à tous les deux, bien sûr, les excuses de monsieur Godenot, l'expression de ses sentiments distingués. Il lui souhaite, pour sa part, bon voyage.

Bon voyage...

Le malheureux! C'est justement ce que rumine, toute la nuit, et au sujet de quoi se tourmente un monsieur Godenot hors de lui, baigné de sueurs;

récapitulant sur un rythme hystérique de cinéma muet les incidents bien réels de la journée, les catastrophes probables du lendemain; se tournant et retournant dans son lit; arrachant peu à peu et entraînant au plancher toutes les couvertures, ce qui ne manque pas de provoquer le réveil indigné d'une madame Godenot transie mais vitupérante. Monsieur Godenot se replie en désordre vers les cabinets, hâvre séculaire de l'insomnie. Il fourrage d'une main tremblante, sur les tablettes de la petite pharmacie, parmi les fioles, les potions, les cachets multicolores qu'au service de l' « Homo Oeconomicus » à bout de nerfs, la Chimie moderne multiplie. Calmants, sédatifs de toute nature, neuro-ci, neuro-ça; et jusqu'à cette précieuse, minuscule pilule rose, dite « d'intelligence », conservée pieusement dans une petite boîte, sur un lit de coton hydrophile; et dont ni monsieur, ni madame Godenot n'ont encore senti la nécessité de se prévaloir. D'ailleurs, monsieur Godenot se méfie des remèdes: la plupart des « wonder-drugs » dont il a tâté — et qui « calment sans abrutir », affirment les prospectus — l'abrutissant, lui, sans le calmer!

Rageusement, il fait claquer la porte de la pharmacie: avise, dans le miroir, un vieil homme qu'il lui semble apercevoir pour la première fois. Ou comme l'image prophétique du vieil homme qu'il sera bientôt. D'une pâleur cireuse. Décharné et bouffi, à la fois. La mâchoire flasque, piquée de chicots. Le cheveu rare

et rêche. Et les yeux... comme des puits d'anxiété! Injectés de sang, dilatés par le manque de sommeil; avec autour un cerne verdâtre soulignant l'arcade sourcilière, présageant le squelette. « Jolie gueule d'amoureux! » murmure monsieur Godenot, dans un éclair d'objectivité — c'est-à-dire comme s'il parlait d'un autre. « Réduit à cela, le visage humain! La beauté, le relief audacieux du visage humain, qui précède la marche en avant du corps ainsi que l'étrave précède le navire. Avec de la lumière plein les yeux, la noblesse du front, l'arête altière du nez, la ligne impeccable de la bouche et, sous-tendus par l'ingénieux mécanisme des os, les durs méplats des joues »...

Voilà monsieur Godenot dans la cuisine obscure. Il ne prend même pas la peine de donner de la lumière; mais ouvre à tâtons le frigidaire, dont la petite ampoule éclaire son pyjama par devant. Il avale froid, comme la vengeance, un plat de nouilles, songeant avoir lu quelque part — et puis, tant pis! — que l'anxieux est fréquemment boulimique, prédisposé à l'obésité. Il grignote un bout de fromage, une olive, un biscuit, reliefs du souper; et ainsi qu'on le fait pour un serpent, tente d'apprivoiser le Sommeil avec du lait...

Il s'étend de nouveau, sans bruit, dans le noir, auprès de madame Godenot qui dort paisiblement, tournée contre le mur. Sur le dos, de tout son long, il s'exhorte au calme, à la vacuité. Surtout, ne penser

à rien... Hélas! les images renaissent, se multiplient sur l'écran de la conscience. Non pas un gracieux « steeple-chase » de moutons, mais des automobiles, par milliers, se poursuivant à toute allure sur des autostrades de cauchemar; d'affreux embouteillages sur des routes congestionnées, des ponts étroits; des tamponnements, des crevaisons, des courts-circuits; des pannes en plein trafic, dans un concert de klaxons offensifs.

Le sommeil ne vient toujours pas. Monsieur Godenot s'étudie à le contrefaire, croyant de cette façon l'amadouer. Il s'astreint au supplice de l'immobilité, malgré les fourmis un peu partout, les muscles tressautant sous la peau. Quand vraiment il n'en peut plus, il se lève, urine, se recouche, attend, se relève — s'endort enfin, aux premières lueurs de l'aube, et cingle vers un lever pâteux, l'appel inexorable du réveille-matin.

Le lendemain ressemble, à s'y méprendre, à la veille. Avec cette différence, cependant, que la pression augmente sans cesse, due à la lassitude conjuguée d'une nuit sans sommeil et de l'éminence du dénouement. Monsieur Godenot bâcle en somnambule le rituel de sa toilette, expédie le petit-déjeuner, effleure d'un baiser spectral le front de son épouse, qui lui confie une liste de petites courses à faire aujourd'hui, en prévision du départ. Notamment, à la pharmacie, du poli pour

les ongles « Queen of Diamonds » — oui, quoi! *Queen of Diamonds!* Est-ce bien noté?...

Monsieur Godenot, dans l'état de fatigue nerveuse où il se trouve, juge prudent de laisser ce matin la voiture au garage: ce serait vraiment trop bête qu'il arrivât quelque chose, la veille du départ! Il ira donc au bureau, fera ses courses à pied. Regaillardi par cette décision virile, non moins que par la brise matinale, monsieur Godenot presse le pas. Il faudra passer à la banque, avant trois heures. Combien faut-il, au juste, pour ce voyage? Au tréfonds de lui-même, s'instaure un débat entre deux personnages contradictoires qui l'habitent: un comptable, qui estime qu'on « retire » toujours trop d'argent; le timoré qui pense qu'on n'en emporte jamais assez, lorsqu'on sort de chez soi. A l'heure du lunch, monsieur Godenot, qui a rendu le verdict habituel, sort de la banque le portefeuille bien garni.

Il se dirige alors vers la Commission des Liqueurs. Un vendredi, il faut faire la queue comme à la pâtisserie, sous l'œil soupçonneux du policier de service. Il y a là beaucoup de Citoyens. Toutes les strates sociales se trouvent représentées, avec prédominance de pauvres, que monsieur Godenot ne côtoie jamais sans malaise. Bien vêtu, il s'imagine qu'on le regarde de travers. Il affecte un aplomb tempéré de modestie, dissimule dans les poches de son paletot ses mains intactes d'homme de bureau. Il y a, devant lui, deux

ouvriers, un chauffeur de taxi, un homme d'affaire, un « robineux » et une étrangère, que le commis rudoie parce qu'elle n'entend pas la langue du pays. Quand il parvient à son tour au guichet, monsieur Godenot regarde droit dans les yeux l'employé et demande, d'une voix qui ne tremble qu'à peine, un JOHN DEWAR'S, s'il vous plaît, et une REMY MARTIN... Le respect que ces lieux lui inspirent ne va tout de même pas jusqu'à la pratique, qu'il réprouve, de glisser un pourboire dans la paume de ce fonctionnaire, comme pour s'assurer sa complaisance ou acheter son silence. Monsieur Godenot ne se chauffe pas de ce bois-là!

Au bureau, un appel téléphonique, de la part de madame Godenot: aurait-il l'obligeance d'arrêter au presbytère, en rentrant, afin d'y acheter des messes pour le repos de l'âme de la tante de madame Hochepot, leur amie, dont la Radio vient de révéler le décès? Du même coup, changerait-il sur sa liste le poli « Queen of Diamonds » pour le « Red Apple » qu'à tout prendre, elle préfère ? Oui, *Red Apple* — pomme rouge, quoi! C'est cela. Monsieur Godenot décide de sauter, aujourd'hui, le repas du midi. Un café suffira. D'ailleurs, ça ne passerait pas... Au presbytère, on lui apprend que « ces messieurs font la sieste, en ce moment ». Qu'il revienne après deux heures. Mais le bureau... Après deux heures! A la pharmacie, plus de « Red Apple ». Ce sera le « Queen of Diamonds », après tout: monsieur Godenot n'est pas sorcier.

Comme un fait exprès, l'apès-midi traîne particulièrement en longueur. Ça n'en finit plus. Employé modèle, monsieur Godenot commet néanmoins quelques erreurs, dans son travail. Des bagatelles, mais c'est embêtant. Le téléphone, encore! C'est l'ami Huet, revenu de son voyage d'affaires, dont il fait à monsieur Godenot le compte-rendu circonstancié. Monsieur Godenot est sur des charbons ardents: c'est qu'il y a encore tant de choses à faire...

Quatre heures. Quatre heures trente. Cinq heures moins quart. Cinq heures! Monsieur Godenot s'échappe, et la tournée des commissions recommence. D'abord, les messes, au presbytère: ces messieurs, cette fois, sont levés! Ensuite, les chemises, chez monsieur Yee Sing. Elles sont prêtes: monsieur Yee Sing n'a qu'une parole. Chez monsieur Cabillaud, le marchand de journaux, les derniers « Magazines », un roman policier, deux tablettes géantes de chocolat noir, de la gomme à mâcher, des cigarettes, de l'essence pour le briquet — aussi, des pierres: on ne sait jamais. Dans le ruelle, derrière la maison, par la porte entrebaillée du garage, monsieur Godenot jette au passage un regard soupçonneux au Monstre Sacré. Tout semble en ordre.

On expédie le souper. Monsieur Godenot estime qu'il vaut mieux faire les malles ce soir, afin de partir tôt, demain. Madame Godenot croirait, pour sa part, qu'on n'est pas tellement pressé; qu'en somme, on a

bien le temps. D'ailleurs, ses préparatifs, à elle, sont en bonne voie. Elle a extrait des placards, des coffres, des tiroirs, les effets qu'elle compte emporter, a tout empilé par catégories sur les fauteuils du salon... A vrai dire, monsieur Godenot aime beaucoup madame Godenot: d'un amour scellé par dix-neuf ans de vie conjugale pour ainsi dire sans nuages. Madame Godenot est une épouse parfaite, vive, enjouée, plaisamment replète, excellente maîtresse de maison. Monsieur Godenot ne lui reconnaîtrait, poussé à bout, qu'un unique petit défaut — un rien, une vétille: la démangeaison de s'encombrer, en voyage, d'un monceau de paquets superflus, au contenu mystérieux. Avec proverbes à l'appui, monsieur Godenot s'évertue à lui démontrer la sagesse qu'il y a, et la satisfaction qu'on peut ressentir, à se contenter du strict nécessaire. Madame Godenot, sincèrement, n'en voit pas la nécessité: puisqu'il y a, dit-elle, dans la voiture, plus de place qu'il n'en faut et encore davantage. C'est une discussion qui peut s'éterniser. En réalité, elle ne cesse jamais de couver sous la cendre, tisonnée par l'habitude, rougeoyant au moindre prétexte, crépitant un moment pour se consumer, quand tout est dit, dans le foyer des concessions mutuelles.

On est libre de penser ce que l'on veut de monsieur Godenot. Mais il y a une chose qu'il faut lui reconnaître: il sait faire une valise! C'est un art, et monsieur Godenot y est passé maître. La plupart des

hommes entassent, mélangent, amoncellent, froissent... Monsieur Godenot, lui, c'est comme Bach au clavier: la rigoureuse ordonnance dans une superficie mesurée. Les vêtements, les menus objets, les articles de toilette bien d'équerre, sans un vide, sans un espace perdu — comme ces blocs que donnent à assembler les psychologues, et qui, parfaitement agencés, encastrés les uns dans les autres, se résolvent dans la géométrie impeccable du cercle, du rectangle ou du carré.

Quand un grand artiste se retire dans son cabinet de travail et se met à l'œuvre, chacun respecte son fécond labeur. On organise, autour de sa personne, le complot tacite du silence. « Le Maître est occupé. Chut! » Rien de tel, cependant, autour de monsieur Godenot composant, comme l'Art de la Fugue, sa valise pour demain. Il y a madame Godenot, d'abord, qui lui demande toutes sortes de petits services; le téléphone aussi, qui ne cesse de le persécuter, aujourd'hui; le fait sursauter, s'emporter, chaque fois que retentit son timbre strident. C'est Huet qui appelle, au nom de Moudeveau et au sien — Chanterel est toujours introuvable — afin d'organiser, dans la quinzaine, un petit souper amical au restaurant accoutumé. Ensuite, c'est un monsieur qui n'a pas composé le bon numéro. Plus tard, madame Saupiquet, qui désire souhaiter bon voyage à sa fille et à son gendre, les exhorter à la prudence: il y a tant d'accidents! De nouveau, c'est le monsieur qui ne compose pas le bon numéro...

Puis, à tour de rôle, mesdames Garbure et Croustade, qui s'entretiennent longuement avec madame Godenot du décès de la tante de leur amie commune, madame Hochepot. Enfin, c'est Huet qui rapplique, confirmant que « ce sera pour le treize ». Il est toujours sans nouvelles de Chanterel, mais d'ici le treize...

Malgré ces interruptions et, à quelques reprises, des commencements de bagarres avec madame Godenot, les valises sont bientôt combles; et même, celle de monsieur Godenot, bel et bien bouclée! Il l'empoigne donc, ainsi que l'un des sacs de madame Godenot, afin de ranger tout ça dès maintenant dans le coffre de l'automobile. Ce sera autant de fait pour demain! Madame Godenot hausse imperceptiblement des épaules résignées. Au moment de franchir le seuil de la porte, un doute assaille monsieur Godenot: aurait-il oublié quelque chose? Mentalement, il récapitule. Mais l'incertitude persiste. Il dépose les sacs, ouvre le sien, fait l'inventaire: il n'a rien oublié! Quand les malles sont rangées à l'arrière de la voiture endormie, monsieur Godenot examine celle-ci d'un air soucieux. Il ne se souvient plus, du moins de façon précise, si monsieur Bockfil a bien vérifié l'eau, dans l'accumulateur. Il soulève donc encore une fois le capot, se penche sur les organes du Monstre Sacré, dévisse l'un après l'autre les petits capuchons de caoutchouc — constate que tout est pour le mieux. Il rabat le capot, ouvre la portière, s'installe au volant

et met le moteur en marche, POUR VOIR. Au premier appel du démarreur, le moteur se met à ronfler comme une toupie d'Espagne. C'est d'excellent augure. Quoique, avec ces mécaniques...

Monsieur Godenot verrouille soigneusement la porte du garage, remonte ses étages quatre à quatre afin d'attraper, à la Radio, les derniers pronostics de la température. Trop tard! La voix de l'annonceur ne décrit plus, à cette heure, que le temps qu'il fera en des savanes, des toundras qui pourraient bien être sur la planète Mars. Madame Godenot, heureusement, qui est aux écoutes depuis le début, a retenu qu'il fera beau dans la région qui les intéresse. D'ailleurs, elle se demande, en son for intérieur, qu'est-ce que ça peut bien faire: on ne voyage quand même plus en chars à bancs!

Pendant qu'elle s'apprête au sommeil, profuse et parfumée, les mains en l'air, les dix doigts écartés, où sèche une couche de « Queen of Diamonds », monsieur Godenot règle encore, lui, quelques petites affaires. Songeant qu'il aurait pu s'éviter cette corvée en passant chez monsieur Olla Padrida, le cordonnier, il polit, fait briller ses souliers. Après quoi, il soustrait au veston qu'il portait aujourd'hui, et distribue dans les poches de celui qu'il portera demain, leur quota coutumier d'objets indispensables: les clefs, la menue monnaie, les cigarettes, le briquet, le stylo, le portefeuille. Avant de glisser ce dernier dans la poche inté-

rieur du vêtement, monsieur Godenot en vérifie le contenu: l'enregistrement de la voiture, le permis de conduire, diverses pièces d'identité, une photo de madame Godenot et enfin l'argent, dont il vérifie par deux fois le compte...

Maintenant, il faut dormir. Monsieur Godenot, littéralement, ne tient plus sur ses jambes. Il remonte le réveille-matin. Non sans avoir contrôlé l'heure, au préalable, sur sa propre montre; et pour plus de sûreté, sur celle de madame Godenot — qu'il avance, astucieux, de cinq bonnes minutes! Il règle le signal d'alarme pour six heures et demi, se déshabille machinalement, enfile son pyjama. Se souvenant des tortures endurées la nuit précédente, il dompte sa répugnance pour les « wonder-drugs » de la petite pharmacie, gobe un cachet bleu-tendre, qui a tôt fait de l'assommer. Et la nuit est sans histoire.

Drelin! Drelin! Le réveil appelle monsieur Godenot au combat, tel le clairon un fantassin. Il dégringole du lit, se traîne jusqu'à la fenêtre. Température magnifique! Une aube toute rose caresse la façade des maisons voisines. Monsieur Godenot est comme déçu...

Enchifrené, il se porte vers la salle de bain, active les grandes eaux, prélude à ses ablutions. Madame Godenot met plus longtemps, elle, à se dépêtrer des filets du sommeil. Elle ouvre un œil, puis l'autre, grogne sa contrariété, enregistre sa désapprobation. La faim finit pourtant par l'arracher de la tiédeur des

draps. Elle dérive, fantômatique, vers la cuisine, les apprêts du petit-déjeuner. Bientôt, cela fleure bon le jus d'oranges, les rôties, le café chaud. « Par l'odeur alléché », monsieur Godenot apparaît, lavé, rasé, astiqué — deux balafres, pas davantage, à la pointe du menton.

Monsieur Godenot mange vite, sans goûter, mais c'est son habitude. Par délicatesse, il dissimule son anxiété, mime l'insouciance ; s'étudie à ne pas jeter un seul regard sur sa montre, qui halète à son poignet; à ne quitter la table qu'au moment où madame Godenot elle-même en donne le signal. Charitable, elle le fait d'ailleurs sans tarder, car elle n'est pas dupe du manège de son époux. Elle ne connait que trop cette hâte qui le pousse à se jeter en avant, comme dans la gueule du loup, pour échapper au supplice de l'incertitude. Eperdu de reconnaissance, monsieur Godenot offre de laver la vaisselle, pendant que madame Godenot mettra la dernière main à ses préparatifs. Quand tout est nettoyé, rincé, séché, rangé, monsieur Godenot vient bourdonner autour de madame Godenot qui s'emploie à plier savamment, et disposer avec art dans les derniers sacs, robes, chemisiers, lainages, sous-vêtements, articles de toilette et costumes tailleurs. Il y a, en outre, une boîte à chapeaux, une besace où logent les souliers, deux imperméables, un parapluie, la caméra et une couverture de voyage. Déjà, monsieur Godenot traîne au garage un premier chargement...

Madame Godenot, entre temps, a bouclé le dernier sac, passé une robe. Devant le miroir, elle parachève maintenant son maquillage. Enfiévré, monsieur Godenot procède à une ultime inspection des lieux: ferme et cadenasse les fenêtres; incline les lattes des stores vénitiens; vérifie les clefs du gaz, les robinets de la cuisine et de la salle de bain; arrose les plantes en pots; vide les cendriers. Ces activités l'ayant mis en nage, il enlève et jette au linge sale sa chemise trempée, en revêt une fraîche. Il empoigne les derniers paquets — les dépose aussitôt, arrêté dans son élan par la sonnerie du téléphone. Qui peut bien appeler, de si grand matin? C'est Chanterel, retrouvé, insoucieux de l'heure indue, et qui entreprend d'une voix avinée le récit des incidents gaillards motivant sa disparition. Quand même, quel sans-gêne! pense monsieur Godenot, qui écourte ses explications: « C'est ça, vieux, à plus tard! » — et voilà prêts les deux époux. Lui, s'est chargé du sac, de la besace aux souliers et de la boîte à chapeaux; elle, outre son réticule, trimbale le parapluie, la couverture de voyage et une sacoche supplémentaire où s'entassent les oublis de la dernière minute. Quand tout est casé dans la voiture, monsieur Godenot, le cœur serré, met le moteur en marche. Pendant qu'il se réchauffe, monsieur Godenot descend essuyer le pare-brise, examiner les pneus, verrouiller la porte du garage. Il s'installe au volant, s'éponge le front, astique et met ses lunettes. Timidement, il sourit

à madame Godenot, qui fait de même. Il relâche le frein, embraye, appuie sur l'accélérateur: première vitesse, deuxième, troisième; ça roule — on est parti!

Dès que la voiture s'est engagée hors de la ruelle, monsieur Godenot vérifie l'heure au tableau de bord. Exactement, sept heures quarante-six! Les rues sont presque désertes. A peine, ça et là, quelque passant furtif, une voiture de laitier, des femmes de peine revenant du ménage nocturne des bureaux. Les arrêts aux feux rouges semblent un peu bêtes, inutiles, sur la voie libre. Le soleil est encore un disque jaunâtre, dans le brouillard matinal. Il va faire un temps superbe... La voiture roule vers le Pont Jacques-Cartier. Décidément, on a eu raison de partir tôt...

Car il y a bien soixante-trois milles jusqu'au chalet du beau-frère Tierspont, où monsieur et madame Godenot s'en vont passer le week-end.

JEAN SIMARD

MICHEL BRUNET

# TROIS DOMINANTES DE LA PENSÉE CANADIENNE-FRANÇAISE: L'AGRICULTURISME, L'ANTI-ÉTATISME ET LE MESSIANISME

*Essai d'histoire intellectuelle*

Michel BRUNET. — Professeur à l'Institut d'Histoire de l'Université de Montréal. Auteur de *Canadians et Canadiens: étude sur l'histoire et la pensée des deux Canadas,* (Montréal et Paris, Frégault et Marcel Trudel), (Montréal Fides, 1954); *Histoire du Canada par les textes* (en collaboration avec Guy et Paris, Fides, 1952).

C'est en étudiant l'évolution historique de leur pensée que les Canadiens français parviendront à mieux se comprendre et se définir. Toutefois, l'histoire intellectuelle, que les historiens considèrent comme le couronnement de leurs recherches, demeure un domaine de l'historiographie encore peu exploré au Canada français. Avant d'écrire l'histoire des idées, les chercheurs doivent établir les faits historiques eux-mêmes et évaluer exactement leur portée.

L'évolution de la pensée, à l'intérieur de toute société humaine, est intimement liée à la succession même des événements. Les hommes n'ont pas d'idées innées. Leur pensée s'échafaude en s'appuyant sur les faits dont ils sont témoins et qu'ils peuvent observer. Leur conception du monde — pour l'immense majorité — se limite aux horizons souvent bornés du milieu physique et humain dans lequel ils vivent. C'est pourquoi il faut d'abord étudier ce milieu. Leur philosophie de la vie reflète les préjugés et les insuffisances de la société à laquelle ils appartiennent. A ces facteurs, s'ajoutent toujours les influences étrangères dont l'importance varie selon le degré d'originalité de chaque

société. Plusieurs groupes humains, à cause de circonstances particulières, subissent sans défense et sans profit les infiltrations extérieures.

Ces quelques remarques laissent soupçonner toutes les difficultés que rencontre celui qui entreprend d'écrire l'histoire intellectuelle d'une société humaine.

*
* *

L'historien de la pensée canadienne-française a une tâche particulièrement difficile. Il étudie une société dont le développement historique n'a pas été normal. C'est le cas de toutes les collectivités soumises à une domination étrangère. La nationalité canadienne-française ne fait pas exception.

De 1632 à 1760, une société canadienne, harmonieusement et solidement organisée, avait pris forme dans la vallée du Saint-Laurent. Pendant la période coloniale française, la pensée canadienne fut celle de toute société normale de l'époque en Amérique du Nord. La Nouvelle-France et ses habitants participaient intégralement à la vie politique et économique du continent américain. Explorateurs, géographes, marins, militaires, ingénieurs, commerçants, diplomates, administrateurs, les Canadiens jouaient un rôle de premier plan. Ils tenaient tête aux Espagnols et aux Anglais. En plusieurs domaines, ils étaient même à l'avant-garde. Leurs concurrents rendirent hommage à leur

habileté et à leur audace en copiant leur art de la diplomatie avec les sauvages, leurs tactiques militaires et leurs méthodes d'affaires. [1] La société canadienne de la première moitié du XVIIIe siècle était dynamique et progressiste. C'était une société du Nouveau-Monde qui jouissait pleinement de sa liberté collective. Sa pensée ne pouvait pas être statique. [2]

A la suite d'une défaite militaire totale, le Canada que la France avait fondé fut conquis par l'Angleterre. Il n'y avait plus de Canada, même s'il restait encore des colons d'Amérique qui continuaient à s'appeler Canadiens. Ils durent se soumettre, comme tous les conquis, à l'autorité de leurs vainqueurs. Ils furent privés brutalement et trop tôt des sources colonisatrices françaises dont ils avaient encore absolument besoin pour se développer normalement. L'occupation et la colonisation de leur territoire par le conquérant détruisirent presque entièrement les cadres politiques, militaires, économiques, scolaires et autres qu'ils avaient édifiés à leur service. L'historien Arthur R. M.

1. Voir l'opinion élogieuse de l'historien américain Bernard de Voto, *The Course of Empire* (Boston, 1952). Citation donnée par Arthur Schlesinger, Jr., dans *The New England Quarterly,* 26 (juin 1953) : 259.

2. Voir Guy Frégault, *La Guerre de la Conquête* (Montréal et Paris, 1955), 17-100; *La Société canadienne sous le régime français* (Ottawa, 1954). Les recherches de cet historien contemporain de la colonisation française en Amérique du Nord lui permettent de réinterpréter toute l'histoire de la Nouvelle-France.

Lower décrit ce phénomène en quelques mots durs mais justes: « La conquête est un genre d'esclavage... Toutes les structures sociales du peuple conquis sont à la merci de ses maîtres. Les conquis deviennent un peuple inférieur. » [3] Les Canadiens avaient perdu leur liberté collective.

Une partie considérable de l'élite canadienne émigra. Au moins deux mille Canadiens quittèrent leur pays natal. [4] Ce nombre représente plus du tiers de la classe dirigeante. L'immense majorité s'établit en France. Quelques-un allèrent chercher fortune dans les colonies françaises des Antilles et à la Nouvelle-Orléans. Ils appartenaient aux familles les plus influentes et les plus riches du Canada. Les censitaires et les artisans n'avaient pas, en général, les moyens ou l'intention d'émigrer. Ces exilés volontaires avaient conclu qu'il n'y avait plus d'avenir pour eux-mêmes et pour leurs enfants dans une colonie conquise et occupée.

Les anciens dirigeants canadiens qui demeurèrent au pays furent réduits à un rôle subalterne. Les postes importants de l'administration et de l'armée leur furent refusés. Lorsqu'ils seront appelés à prendre part

3. Arthur R. M. Lower, *Colony to Nation: A History of Canada* (Toronto, 1946), 63.

4. Robert de Roquebrune, « L'exode des Canadiens après 1760 », *La Nouvelle Revue canadienne*, 3 (septembre-octobre 1953): 9-11.

au gouvernement de leurs compatriotes, ils devront se contenter des emplois inférieurs. Leur influence sera presque totalement nulle.[5] Plusieurs négociants, déjà appauvris par la guerre et ruinés complètement par la concurrence de leurs rivaux britanniques, se retirèrent du commerce. Les hommes d'affaires canadiens devinrent des producteurs marginaux, des intermédiaires, de modestes boutiquiers. La société canadienne n'avait plus sa classe d'entrepreneurs.

L'instruction publique, qui avait progressé normalement pendant la période coloniale française, rétrograda après la Conquête. Le Collège des Jésuites logea les troupes d'occupation. Le système scolaire attendra près d'un siècle pour se réorganiser. Le clergé et les communautés religieuses ne reçurent plus leurs gratifications annuelles du roi de France. Impossible, pendant plusieurs années, de faire venir de France les prêtres et les professeurs que la population réclame. Peu à peu, les Canadiens s'habituèrent à vivre dans l'ignorance.

La société canadienne avait subi ce que les sociologues appellent une décapitation sociale. Les cadres britanniques s'étaient substitués aux anciens cadres canadiens. De 1760 à 1790, les Canadiens vaincus,

5. Voir Elizabeth Arthur, « French Canadian Participation in the Government of Canada, 1775-1785 », *Canadian Historical Review*, 32 (décembre 1951) : 303-314; Michel Brunet, « La Conquête anglaise et la déchéance de la bourgeoisie canadienne (1760-1793) », *Amérique française*, 13 (juin 1955) : 19-84.

conquis et occupés perdirent la maîtrise de leurs destinées. Depuis cette époque tragique — qu'ils l'admettent ou pas, cela ne change rien, ils ont vécu une vie diminuée.

Voilà les faits. Personne ne peut les nier.

Dans de telles conditions, la pensée canadienne-française connut nécessairement une évolution différente de celle que l'historien constate chez les sociétés placées dans un contexte normal qui a favorisé leur plein épanouissement. Résultat: une pensée incomplète, tronquée, souvent puérile, à la remorque des influences étrangères ou se réfugiant dans un isolationisme stérile, impuissante à saisir les problèmes complexes du milieu et incapable de les définir, sujette à se nourrir d'illusions et de vastes synthèses divorcées de la réalité quotidienne, portant toutes les caractéristiques d'un infantilisme indûment prolongé. Celui qui s'attarde à souligner, sans tenir compte des conséquences terribles de la Conquête et de l'occupation étrangère, les faiblesses et les contradictions de cette pensée commet une grave injustice.[6] L'historien qui néglige ou qui refuse de voir

6. A ce sujet, voir l'étude de Maurice Tremblay, directeur du Département de Science politique à la Faculté des Sciences sociales de l'Université Laval, « Orientations de la pensée sociale », dans Jean-C. Falardeau, éd., *Essais sur le Québec contemporain* (Québec, 1953) 193-208. Le professeur Tremblay ignore complètement quelles ont été les conséquences malheureuses de la Conquête sur le développement de la pensée canadienne-française. Voir

dans la Conquête de 1760 le fait capital de l'histoire du Canada français, l'événement tragique qui a modifié complètement son orientation, prouve qu'il ignore son métier ou qu'il manque d'objectivité.

---

mon compte rendu critique de l'article de M. Tremblay et du livre édité par M. Falardeau dans *Canadians et Canadiens: études sur l'histoire et la pensée des deux Canadas* (Montréal et Paris, 1954), 107-118. M. Pierre Elliott Trudeau se rend coupable de la même injustice dans son réquisitoire passionnant et passionné contre les sociologues et les économistes de l'école nationaliste traditionnelle, voir ses deux chapitres dans Pierre Elliott Trudeau, éd., *La Grève de l'amiante* (Montréal, 1956), 3-90, 379-404. L'auteur laisse croire que ces hommes de pensée et d'action ont erré parce qu'ils étaient nationalistes. L'explication serait trop simple! Leur erreur ne vient pas du fait qu'ils ont voulu servir la collectivité canadienne-française. On devrait, au contraire, louer leur sincère désir de travailler au progrès collectif du groupe ethnique dont ils se reconnaissaient solidaires. Leur méprise c'est de n'avoir pas compris la position tragique de la nationalité canadienne-française. Si leurs conceptions économico-sociales ont été fausses ou tronquées c'est parce qu'ils étaient membres d'une nation démolie et asservie et non pas parce qu'ils étaient nationalistes. Ils ont eu le tort de croire que la collectivité canadienne-française avait conservé, malgré la Conquête, la pleine maîtrise de ses destinées. C'est ici que l'émotion nationaliste les a trompés. Ils se sont imaginé que les Canadiens français avaient puisé dans leur foi catholique et dans leurs innéités françaises la force de triompher contre leur malheureux destin de peuple subjugué. Parmi ceux qui rejettent aujourd'hui les enseignements de l'école nationaliste traditionnelle, la plupart conservent encore la même illusion. Ils demeurent les héritiers et les victimes d'un passé qu'ils ignorent ou qu'ils n'ont pas compris. Leur pensée, même si elle se donne des

Les historiens, les sociologues et les observateurs — étrangers ou d'origine canadienne-française — qui sont trop facilement portés à accuser les Canadiens français d'être un peuple routinier, opposé au progrès, généralement hostile aux idées nouvelles, retardataire — laissons de côté les accusations les plus blessantes — devraient se montrer très prudents. Qu'ils n'oublient jamais que ce peuple a subi les humiliations et les malheurs de la conquête et de l'occupation. Il est devenu une minorité dans le pays que ses ancêtres avait fondé. Si, par solidarité raciale ou pour des fins nullement scientifiques, il n'osent pas exposer les véritables causes du statisme social, économique et intellectuel de la société canadienne-française, qu'ils aient la décense de se taire. Ils ont toujours la liberté de diriger leurs recherches vers d'autres problèmes que ceux du Canada français.

Quant aux Canadiens français, ils se sont épuisés à réfuter les jugements sévères que compatriotes et étrangers portent sur eux depuis bientôt deux cents ans. Réaction bien naturelle mais pas toujours rationnelle. Cet état permanent de défensive a développé chez eux une tension émotive qui les a rendus particu-

---

allures modernes et pseudo-révolutionnaires, s'inspire directement de l'idéalisme et de l'optimisme de leurs anciens maîtres. Voir plus loin, pp. 109-111 et note (69). On ne doit jamais oublier que la faiblesse fondamentale de la pensée canadienne-française vient de l'incapacité ou du refus de comprendre le sens véritable de la Conquête de 1760.

lièrement susceptibles. Pour se défendre contre ce qu'ils jugeaient être des calomnies, ils ont souvent faussé l'interprétation des faits et nié l'évidence même. Ces exercices d'apologétique nationale ont même développé chez plusieurs générations un curieux complexe de supériorité. A l'époque du romantisme canadien, toute une école d'historiens, d'essayistes, de poètes et de littérateurs, dont l'influence se prolonge jusqu'à nos jours, expliqua doctement que les Canadiens français avaient des innéités particulières, qu'ils n'étaient pas comme les autres hommes, qu'ils avaient un destin spécial en terre d'Amérique, qu'ils formaient une civilisation complémentaire de la civilisation anglo-canadienne.

Les Canadiens français crurent en la psychologie des peuples et s'appuyèrent sur cette prétendue science [7] pour expliquer leur évolution historique différente de celle de leurs concitoyens anglo-saxons. Leurs faiblesses devinrent des qualités et leurs insuffisances, des signes secrets de prédestination. Quiconque mettait en doute la supériorité, la vertu et le génie de la nation canadienne-française fut anathème. Un nationalisme messianique d'inspiration romantique et romanesque donna naissance à un patriotisme sonore et impuissant.

7. Voir Ruth Benedict, *Patterns of Culture;* Marcel Rioux, *Anthropologie et psychologie des peuples* (Paris, 1953). Ces auteurs démontrent, à la suite de plusieurs autres spécialistes, que la psychologie des peuples n'est pas une science.

*
* *

L'époque du romantisme est révolue. Les nouvelles générations, initiées aux méthodes scientifiques de recherches, rejettent les hypothèses de la psychologie des peuples. Elles ne croient plus aux vocations terrestres des races et des nationalités. L'observation des faits leur a enseigné que les nations et les Etats ne se bâtissent pas sur des rêves et des illusions. Elles sont réalistes et demandent à connaître toute la vérité sur le passé et le présent de la société à laquelle elles appartiennent. Elles attendent des chercheurs en sciences sociales les données, les faits, les explications et les conclusions dont elles ont un urgent besoin pour éclairer leur action au moment où elles se sentent bouleversées et bousculées par la marche rapide des événements.

Il appartient aux historiens de la nation canadienne-française de s'acquitter de leurs responsabilités et de répondre à cette attente. L'historien qui hésiterait à exposer franchement les conclusions de ses recherches manifesterait peu de courage intellectuel et manquerait de confiance envers ses compatriotes. Ceux-ci ne craignent pas la vérité qui libère ceux qui la possèdent, promet l'évangile.

*
* *

Depuis un siècle, une école de pensée a dominé et orienté toute la société canadienne-française: l'agriculturisme.

Comment définir l'agriculturisme? Répondre que c'est un amour déréglé de l'agriculture demeure une définition incomplète. L'agriculturisme est avant tout une façon générale de penser, une philosophie de la vie qui idéalise le passé, condamne le présent et se méfie de l'ordre social moderne. C'est un refus de l'âge industriel contemporain qui s'inspire d'une conception statique de la société. Les agriculturistes soutiennent que le monde occidental s'est égaré en s'engageant dans la voie de la technique et de la machine. Ils dénoncent le matérialisme de notre époque et prétendent que les générations précédentes vivaient dans un climat spiritualiste. Selon eux, l'âge d'or de l'humanité aurait été celui où l'immense majorité de la population s'occupait à la culture du sol. Avec nostalgie et émoi, ils rappellent le « geste auguste du semeur ». Leurs écrits décrivent sans se lasser les scènes idylliques de la vie des champs. Les *Géorgiques* de Virgiles restent leur modèle littéraire. Ils semblent oublier que le grand poète latin a pu composer ses œuvres grâce aux subventions généreuses d'un empereur qui ne gouvernait pas un Etat habité uniquement par des paysans. Ceux-ci auraient été incapables de financer la lyre de Virgile. Que les hommes, chantent en chœur les agriculturistes, étaient bons et vertueux lorsqu'ils étaient

tous paysans! Comme ils sont devenus méchants depuis qu'ils sont citadins!.

Les agriculturistes n'ont pas réussi à empêcher l'évolution contemporaine du monde atlantique. L'industrie n'a pas attendu leur permission pour se développer. Mais, ils espèrent bien avoir leur revanche. Ils gardent la conviction que l'homme regrettera amèrement d'avoir abandonné la vie pastorale pour s'engouffrer dans l'âge industriel. Aux sociétés encore rurales, ils répètent les enseignements de Sully et des physiocrates. Ils persistent à soutenir que la vraie puissance des nations et les grandes civilisations s'édifient sur l'agriculture et la paysannerie.

L'agriculturisme a recruté ses disciples dans toutes les sociétés du monde atlantique. Particulièrement en France où les régions rurales exercent une grande influence électorale qui n'a pas toujours servi les meilleurs intérêts de la nation. Des économistes et des sociologues français, qui était surtout des littérateurs, ont boudé le monde moderne. Leurs enseignements ont conduit une partie importante de l'élite française à une impasse. Particulièrement dans les milieux catholiques et de droite. C'est un romancier français qui a écrit *La Terre qui meurt.* Aujourd'hui, c'est la France qui se meurt parce qu'elle n'a pas su moderniser assez rapidement son économie et ses institutions pour faire face à la concurrence impitoyable de ses rivaux d'Europe et d'Amérique.

Au Canada anglais et aux Etats-Unis, l'idéal agriculturiste a eu d'éloquents défenseurs. Néanmoins, ceux-ci furent toujours une minorité dont l'influence était restreinte à quelques milieux isolés. Leurs conceptions sociales et économiques n'ont pas guidé les principaux dirigeants de la politique, de l'économie et de l'enseignement.

La situation fut bien différente au Canada français. Tous les principaux dirigeants de la société québécoise, dans les milieux laïcs et ecclésiastiques, ont adhéré avec enthousiasme, unanimité et crédulité à tous les enseignements et à toutes les illusions de l'agriculturisme. Seule une très petite minorité tenta de réagir. Son action, souvent mal inspirée et mal orientée, ne réussit pas à faire contrepoids à l'influence agriculturiste. Cet essai d'histoire intellectuelle se propose d'expliquer pourquoi celle-ci l'emporta.

*
* *

La Nouvelle-France n'était pas une colonie uniquement agricole. Sa population se composait de paysans, d'artisans, de marchands, de seigneurs, d'administrateurs, d'hommes de loi, de fonctionnaires, de marins, de professionnels, de militaires et d'hommes d'affaires. Ceux-ci semblent avoir été très prospères puisqu'à la fin de la période coloniale française le Canada comptait une quarantaine de millionnaires. Le com-

merce des fourrures fut la grande source de revenus de la colonie. Celle-ci avait des chantiers maritimes, des scieries et des tanneries, elle produisait du chanvre et du lin pour des fins industrielles, sa potasse servait à faire du savon, ses forges du Saint-Maurice constituaient une véritable industrie sidérurgique où travaillaient plus de cent ouvriers — chiffre énorme pour l'époque. Près du quart des habitants vivaient dans les villes de Québec, Montréal et Trois-Rivières. Jean Talon avait compris que c'était le « commerce qui fait l'âme de l'établissement ».[8]

La population ne manifestait qu'un intérêt médiocre pour l'agriculture. Tous les intendants le constatent dans leurs rapports au gouvernement métropolitain. Les principaux dirigeants de la colonie n'entretenaient aucune admiration particulière pour les travaux et la vie des champs. Les gens des campagnes ne leur apparaissaient pas plus doués ou meilleurs que ceux des villes. L'intendant Hocquart juge même que les citadins « sont moins vicieux » que les paysans.[9] Mgr Hubert déplore, à plusieurs reprises, la mauvaise conduite des compagnards qui célèbrent dans les cabarets les fêtes d'obligation et les fêtes patronales de leurs

8. Talon à Colbert, 4 octobre 1665, dans Brunet-Frégault-Trudel, *Histoire du Canada par les textes* (Montréal, 1952), 42.

9. *Ibid.*, 67.

paroisses respectives.[10] Personne ne semble soutenir que la vertu se soit refugiée dans les campagnes. Tout indique que la mystique rurale n'était pas l'un des thèmes favoris de la pensée canadienne au XVIIe et au XVIIIe siècles.

Les Canadiens de cette époque ne prétendaient pas et ne croyaient pas que l'agriculture offrait un état de vie privilégié, une occupation de choix. Ils étaient cultivateurs pour gagner leur vie et celle de leurs enfants. Ils n'avaient pas l'impression d'avoir conclu un pacte solennel et sacré avec la terre et la quittaient sans remords lorsqu'ils pouvaient obtenir un emploi plus rémunérateur. C'est ce qu'ils feront toujours, d'ailleurs. Malgré les supplications des agriculturistes. En 1790, l'évêque de Québec rejette même la requête d'un curé qui lui demande d'insister, dans sa prochaine lettre pastorale, sur la nécessité d'encourager l'agriculture. La réponse de Mgr Hubert ne manque pas d'intérêt et démontre que son auteur n'avait pas subi l'influence de l'agriculturisme: « Je ne goûte point (pace tuâ dixerim) l'idée que vous me suggérez de donner des réflexions sur l'agriculture etc. comme le

10. Mgr Hubert à Hugh Finlay, 28 décembre 1789, *Rapport de l'Archiviste de la province de Québec pour 1930-1931* (RAPQ), 225; *id.* au curé de Repentigny, 3 septembre 1790, Archives de l'archevêché de Québec (AAQ), Registre des lettres, 1: 143; *id.* au curé de Varennes, 10 juillet 1795, RAPQ (1930-1931), 317; *id.* au curé de la Pointe-du-Lac, 12 mai 1796, *ibid.*, 333.

résultat des observations faites dans ma visite pastorale. Administrer aux fidèles les sacrements et la parole de Dieu, leur recommander la chasteté, la charité, l'obéissance aux puissances légitimes, l'assiduité au travail considéré comme peine du péché et remède à la concupiscence que fomente l'oisiveté, apaiser les différends et réunir les cœurs, voilà dans la réalité les seuls objets qui ont fixé mon attention et sur lesquels j'aurai à répondre devant Dieu et devant les hommes. Si vous croyez pouvoir faire les observations en question avec succès et avantage pour le public, faites-le en votre nom; j'en serai charmé. Cependant, croyez-moi, n'insistez pas sur [auprès de] la population. On passera toujours à un prêtre de ne point prêcher sur cet article. » [11]

Même si l'agriculture employait la majorité de la population, on ne considérait pas la culture du sol comme la plus grande richesse de la colonie. Le traité de Versailles, qui mit fin à la Révolution américaine, jeta la consternation chez les hommes d'affaires canadiens. L'un d'eux confie à un correspondant: « Chaque individu se croit voir arracher le bras droit en perdant les pays d'en haut; en effet, c'est une perte à jamais irréparable et que je ne prévois pas que nous puissions réparer sitôt par toute autre branche de commerce. L'agriculture seule nous offre des ressources; mais ses

11. *Id.* au curé de Repentigny, 3 septembre 1790, AAQ, Registre des lettres, 1: 143-144.

opérations lentes ne sont du tout point du goût des Anglais commerçants et ils sentent si bien le vide dans lequel nous allons tomber qu'ils se proposent de chercher ailleurs des moyens plus prompts pour flatter leur ambition. »[12] L'expression « le vide dans lequel nous allons tomber » mérite d'être retenue. Un homme d'affaires canadien, député à la première session de l'Assemblée du Bas-Canada, déclare que les Anglais ont drainé par leur monopole du commerce toutes les ressources de la colonie.[13] Philippe de Rocheblave et ses contemporains n'auraient jamais eu la naïveté de soutenir sérieusement que les peuples agricoles sont les plus riches et les plus puissants, les représentants et les défenseurs d'une forme supérieure de civilisation. L'expérience et l'observation des faits quotidiens leur avaient enseigné que le commerce et l'industrie sont les véritables sources de la richesse pour une nation. C'est sur ces bases matérielles que celle-ci peut bâtir une haute civilisation.

Les Canadiens se rendirent compte peu à peu que la Conquête et l'occupation de leur territoire les avaient forcés à compter de plus en plus sur l'agriculture pour assurer leur subsistance. Ils furent loin de s'en réjouir.

12. J.-F. Perrault à Perrault l'aîné, 4 mai 1783, Archives canadiennes (AC), Collection Baby, No 3338.

13. Discours de Philippe de Rocheblave à l'Assemblée législative du Bas-Canada, le 21 janvier 1793, *Gazette de Québec*, 7 février 1793. Voir aussi Brunet, « La déchéance de la bourgeoisie », *loc. cit.*, 79-84.

En 1832, le journal *La Minerve* reconnaît que la culture du sol est un stage pionnier dans la mise en valeur d'un territoire et constate avec alarme que les Canadiens semblent condamnés à demeurer continuellement « dans l'état des premiers colons ».[14] *L'Echo du Pays* soutient que la politique du gouvernement contribue à rendre les Canadiens « sans industrie », « sans connaissances », « pauvres » et « sans importance ».[15] L'auteur de cet article voit plus loin que la culture du sol: il n'accuse pas les autorités coloniales d'empêcher la population de cultiver la terre. Quelques hommes d'affaires canadiens tentèrent, au cours des années qui précèdent la Rébellion de 1837, d'édifier une économie canadienne-française qui ne reposerait pas uniquement sur l'agriculture et sur la propriété foncière.[16] Leur programme ambitieux, qui souleva les craintes et l'opposition des commerçants et des financiers anglais du Bas-Canada, prouve qu'ils n'étaient pas des agriculturistes. Leur erreur fut de croire ces projets facilement réalisables.

*
* *

14. *La Minerve*, 19 mars 1832.

15. Article reproduit dans le *Canadien* du 1 juillet 1835. Cité par Gérard Parizeau, « Aperçu de la situation économique dans le Bas-Canada vers 1837 », *Rapport* de la Canadian Historical Association (1937), 55, note (13).

16. Voir documents à ce sujet publiés dans *Histoire du Canada par les textes*, 146-148.

L'agriculturisme ne devient un credo national qu'après la première moitié du XIXe siècle. Parce qu'ils n'avaient pas pu se diriger vers les autres domaines de l'activité économique, les Canadiens ont nourri un amour déréglé de l'agriculture. Ils ont voulu maintenir, coûte que coûte, l'ancien ordre social rural et communautaire qui leur avait servi de refuge après la Conquête. Ils avaient acquis une conception diminuée de la vie et de l'économie. Incapables de continuer les traditions commerciales et industrielles des fondateurs de l'Empire français d'Amérique, ils se sont convaincus que la culture du sol leur fournirait les bases économiques d'une société prospère. Obligés de se faire colons et paysans, ils ont conclu — ou plutôt leurs dirigeants ont conclu pour eux — qu'ils avaient une vocation agricole.

Hommes politiques, chefs ecclésiastiques, éducateurs, écrivains, prédicateurs, conférenciers, poètes et orateurs populaires se sont ligués pour convaincre les Canadiens français qu'ils devaient demeurer agriculteurs. Georges-Etienne Cartier, qui fit fortune comme avocat des compagnies de chemins de fer, les prévint que, s'ils abandonnaient le sol, « ce jour-là finira notre nationalité ».[17] Fait étrange: les politiciens qui suppliaient leurs compatriotes de ne pas vendre leurs

17. Discours prononcé à titre de président de la Société Saint-Jean-Baptiste, le 21 octobre 1855, dans *ibid.*, 187.

terres ne manifestèrent pas beaucoup de prévoyance lorsqu'ils eurent la responsabilité de faire mettre en valeur les ressources naturelles de la province. Les Canadiens qui se voyaient forcés de s'exiler aux Etats-Unis pour assurer leur avenir et celui de leurs nombreux enfants furent dénoncés comme « traîtres », « renégats » et « déserteurs ». Les mêmes accusations s'adressèrent aux familles rurales qui vinrent s'établir dans les centres urbains. Combien de romans du terroir se sont apitoyés sur les sombres malheurs des citadins et ont décrit les bonheurs extatiques des paysans! Si c'était vrai, pourquoi les gens quittaient-ils la campagne? [18] Des fabricants de rimes, auxquels des admirateurs naïfs avaient donné le titre de poètes, ont chanté avec tremolo les travaux des champs et la pureté exemplaire des mœurs campagnardes.

Il est amusant de relire Henri-Raymond Casgrain lorsqu'il condamne sévèrement la conduite des Franco-Américains qui viennent se promener dans les campagnes québécoises. Leur visite aurait fortement encou-

18. M. Maurice Séguin, professeur à l'Institut d'histoire de l'Université de Montréal, a répondu à cette question, voir « La Nation canadienne et l'agriculture, 1760-1850 » (thèse manuscrite de doctorat ès lettres, Université de Montréal, 1948) et « La Conquête et la vie économique des Canadiens », *Action nationale*, 28 (décembre 1946) : 308-326. Impossible de comprendre l'histoire du Canada anglais et du Canada français sans tenir compte des recherches et de l'enseignement du professeur Séguin.

ragé les paysans à imiter « ces Canadiens des Etats-Unis qui [ont] quitté la charrue de [leurs] père [s] pour aller se faire esclave [s] dans quelque manufacture ».[19] L'auteur aurait dû se montrer moins sévère

19. Article écrit en 1882, dans Henri-Raymond Casgrain, *Oeuvres complètes* (Montréal, 1884-1885), 1: 349. Voir aussi les admonitions et les exhortations de [T.-B. Pelletier,] *Considérations sur l'agriculture canadienne au point de vue religieux, national et du bien-être matériel* (Québec, 1860), de Z. Lacasse, *Une Mine produisant l'or et l'argent, découverte et mise en réserve pour les cultivateurs seuls* (Québec, 1880) et du même auteur, *Une Mine de pierres détachées à l'usage des cultivateurs* (Québec, 1881). Ceux qui préfèrent consulter un auteur contemporain qui a réuni en un seul volume toutes les aberrations de la pensée agriculturiste traditionnelle s'amuseront à feuilleter F. Chicoine, *Précis de doctrine rurale à l'usage des Canadiens français* (Montréal, 1948). Voici une perle parmi plusieurs autres: « En vertu des statistiques, l'agriculture est l'industrie qui emploie le plus d'hommes, dispose du plus gros capital et rapporte les bénéfices les plus considérables (p. 103). » Les pages sur l'influence de la vie rurale dans la formation esthétique des campagnards et sur l'éducation des sens sont uniques en leur genre (pp. 73-76). Les villes et les citadins reçoivent leur dû: « C'est dans les villes également, que se rencontrent les sectes protestantes, les sociétés secrètes et autres groupements culturels opposés à notre foi dont la propagande insidieuse et zélée fait de nombreuses victimes parmi les nôtres. [...] Par contre, nombre d'emplois, en ville, sont loin d'être assurés: s'il s'en présente parfois de faciles, c'est qu'ils sont en même temps louches et risqués (pp. 55 et 57). » L'auteur se méfie de la pensée désintéressée et voit dans la vie rurale un facteur bienfaisant d'engourdissement intellectuel: « La campagne exerce sur les mœurs une influence des plus salutaires: elle empêche le rural de

pour ses pauvres compatriotes qui tentaient désespérément d'améliorer leur sort en acceptant un emploi dans l'industrie. Lui-même avait fort goûté le luxe des hôtels américains et conservait un excellent souvenir d'un récent voyage en Floride où un millionnaire américain l'avait reçu à bord d'un yacht princier.[20] Croyait-il que les paysans canadiens devaient continuer à se contenter du niveau de vie qui avait été celui de leurs aïeuls à la fin du XVIIIe siècle? Telle semble avoir été l'opinion des agriculturistes québécois.

Un discours de Mgr Laflèche résume bien toute la pensée des milieux officiels les plus influents du Canada français dans la dernière décade du XIXe siècle. L'évêque des Trois-Rivières s'adressait à des missionnaires agricoles réunis en congrès à Oka.[21] Après avoir rappelé la grande loi du travail à laquelle tous les hommes doivent se soumettre, il proclame: « Or, je n'hésite pas à dire, Messieurs, que le travail agricole est celui de l'état normal de l'homme ici-bas, et celui auquel est appelée la masse du genre humain.

---

se livrer aux divagations de l'esprit en l'astreignant à un labeur rude et absorbant (p. 56). » Néanmoins, il demeure convaincu que la campagne donne un « apport » important « aux opérations de l'esprit et à la science » même si les ruraux ne souffrent pas de « la tension des divertissements intellectuels » (pp. 61 et 69).

20. Casgrain, *Oeuvres*, 1: 323-347.

21. Discours prononcé le 9 août 1895, dans Arthur Savaète, éd., *Oeuvres oratoires de Mgr Louis-François Laflèche* (Paris, s. d.), 428-437.

C'est aussi celui qui est le plus favorable au développement de ses facultés physiques, morales et intellectuelles, et surtout celui qui le met le plus directement en rapport avec Dieu. » Il cite Sully, le ministre de Henri IV, et commente: « Oui! la prospérité et l'avenir des Canadien-Français se trouvent dans la culture et les pâturages de son riche territoire [celui de la Nouvelle-France]. Puisse le peuple canadien comprendre cette vérité importante, et ne la jamais perdre de vue, s'il veut accomplir les grandes destinées que lui réserve sans aucun doute la Providence. » Comme on peut s'en rendre compte, l'attitude des chefs religieux avait bien changé depuis Mgr Hubert.[22]

L'orateur s'alarme devant l'émigration qui, selon lui, révèle « quelque chose d'anormal ». A titre de pasteur et de Canadien français, il prévoit les conséquences malheureuses de cet exode massif d'un petit peuple auquel il est entièrement dévoué. Il cherche en vain à s'expliquer pourquoi ses compatriotes quittent la terre. Ses connaissances limitées en science économique, ses idéaux agriculturistes et son ignorance des problèmes fondamentaux de la société canadienne-française depuis la Conquête — ignorance qu'il partage avec tous ses contemporains — le rendent involontairement injuste. Il conclut que l'amour du luxe, les folles dépenses, les nouvelles modes féminines sont les principales causes de l'exode rural et de l'émigration.

22. Voir plus haut, pp. 47-48.

Les jeunes Canadiens et les jeunes Canadiennes manqueraient de courage et refuseraient « de se soumettre à la loi du travail telle que je viens de vous l'exposer. Le défrichement et la mise en valeur du sol canadien leur a paru à un grand nombre un travail trop dur et par trop pénible. Au pain commun du courageux colon, ils ont préféré le pain blanc du maître américain; au travail isolé et libre du jeune cultivateur, ils ont préféré le travail enregimenté des boutiques américaines. »

Cette même explication est revenue tel un leitmotiv dans toutes les exhortations des agriculturistes. Ceux-ci, qui avaient eux-mêmes abandonné les modes de vie de leurs ancêtres et dont les besoins étaient ceux de leur époque, s'imaginaient que la masse de leurs compatriotes refuserait les avantages matériels et le confort de la vie moderne. De plus, ils ne se rendaient pas compte que la province de Québec était un territoire sous-développé, incapable de faire vivre toute sa population. Les Canadiens n'avaient pas le choix: ils étaient condamnés à se satisfaire d'un niveau de vie inférieur ou devaient aller demander leur « pain blanc » aux capitalistes étrangers. Ils émigrèrent parce que la société canadienne-française n'avait pas, depuis la Conquête, les cadres économiques minimums pour assurer un travail rémunérateur à tous ses membres. Lord Durham avait prévu, dès 1839, cette échéance fatale: « Je désire plus encore l'assi-

milation [des Canadiens] pour l'avantage des classes inférieures. Leur aisance commune se perd vite par suite du surpeuplement des réserves [les seigneuries] où elles sont enfermées. S'ils essaient d'améliorer leur condition, en rayonnant aux alentours [émigration en Nouvelle-Angleterre], ces gens se trouveront nécessairement de plus en plus mêlés à une population anglaise; s'il préfèrent demeurer sur place, la plupart devront servir d'hommes de peine aux industriels anglais. Dans l'un et l'autre cas, il semblerait que les Canadiens français sont destinés, en quelque sorte, à occuper une position inférieure et à dépendre des Anglais pour se procurer un emploi. »[23] Prédiction terrible que l'évolution économico-sociale de la nation canadienne-française, depuis un siècle, n'a pas démentie.

*
* *

Grâce au capital des entrepreneurs britanniques, anglo-canadiens et américains, la province de Québec put enfin s'industrialiser et offrir de l'emploi à sa population. La propagande des agriculturistes n'a pas, heureusement, empêché les lois économiques de fonctionner. Cette industrialisation, très embryonnaire jusqu'à la première grande guerre, progressa rapidement de 1915 à 1928. Puis, vint la grande dépression

23. Rapport Durham, dans *Histoire du Canada par les textes*, 163.

qui exposa à nu toutes les faiblesses de l'économie québécoise.[24] La deuxième grande guerre et les besoins des marchés internationaux depuis la fin du conflit ont accéléré l'industrialisation du Québec. L'abondance des ressources naturelles et la présence d'une main-d'œuvre nombreuse, docile et peu exigeante ont encouragé les capitalistes étrangers à s'y établir. Les dirigeants politiques ont eu la sagesse de ne pas écouter trop servilement les prophètes agriculturistes et ne négligèrent rien pour les attirer. Ils les reçurent à bras ouverts. Comme de véritables sauveurs dont l'initiative mit presque entièrement fin à l'émigration. Ils cédèrent les pouvoirs d'eau, les forêts et les mines à des conditions particulièrement avantageuses. Les grandes compagnies anonymes en profitèrent.

La prospérité apparente de la province n'a toujours trompé que les aveugles. L'équipement économique du Québec demeure celui d'un territoire sous-développé. Même en période dite de pleine embauche, elle compte un surplus de main d'œuvre et ses ouvriers occupent proportionnellement un trop grand nombre d'emplois peu rémunérés.[25] Les capitalistes étrangers qui ont mis en valeur les ressources naturelles et humaines du milieu québécois ont cherché d'abord à

24. Voir Victor Barbeau, *Mesure de notre taille* (Montréal, 1936).

25. Voir l'étude révélatrice de Huet Massue, « Coup d'œil sur l'économie canadienne », *Revue trimestrielle canadienne*, 39 (été-automne 1953) : 115-126.

retirer le maximum de leurs placements. N'appartenant pas à la société canadienne-française, ils eurent un sens trop souvent très limité de leurs responsabilités envers celle-ci. C'est sans scrupule qu'ils ont pratiqué une économie d'exploitation. L'industrie primaire et d'extraction a retenu surtout leur attention. De préférence, ils établirent en dehors de la province les industries de transformation moins sujettes aux fluctuations économiques et qui exigent une main d'œuvre spécialisée et bien payée. Inutile d'ajouter que les postes de commande et les emplois grassement rétribués ne vont pas, en général, aux employés canadiens-français. Une discrimination discrète mais très efficace opère à tous les échelons des grandes compagnies *Canadian* ou *American* du Québec. Il est très normal qu'il en soit ainsi et ceux qui s'en scandaliseraient prouveraient qu'ils ignorent l'histoire économique et politique de leur pays.

Pourquoi se le cacher? Le nouvel ordre économico-social de la province de Québec s'est édifié sans la participation active des Canadiens français. Ceux-ci se contentent de former plus de 80% de la population québécoise. Celle-ci n'a jamais eu une économie mise à son service parce que les Canadien français ont été impuissants à industrialiser et à moderniser eux-mêmes leur territoire. Ce sont les capitalistes étrangers qui les ont initiés au monde moderne. Le Canada français a été colonisé par le Canada anglais. Toutes les socié-

tés paysannes privées d'une classe d'entrepreneurs autochtones subissent le même sort. Il faut reconnaître, toutefois, que le niveau de vie de la population s'est amélioré considérablement. Il serait injuste de ne pas l'admettre. Personne n'a le droit de reprocher aux capitalistes *Canadian* et *American* d'avoir fondé des usines et des commerces qui ont donné de l'emploi aux Canadiens français et leur ont permis de demeurer dans leur province. Celle-ci compte actuellement une population canadienne-française dont le pourcentage par rapport au nombre total de ses habitants est plus élevé que jamais auparavant. Une étude objective du problème canadien-français doit conduire à une action positive. Non pas à des jérémiades et à des réquisitoires.

*
* *

Cette industrialisation et cette urbanisation dues à l'initiative opportune des *Canadians* et des *Americans* ont jeté très tôt la panique parmi les agriculturistes. Les centres urbains, la grande industrie et les puissantes entreprises anonymes de commerce et de finance furent l'objet de dénonciations passionnées et éloquentes. Dès 1840, l'évêque de Montréal mettait en garde ses ouailles « plus exposés au danger de périr éternellement, parce que le séjour de la ville que vous habitez est de soi une occasion des plus dangereuses à votre

innocence ».[26] Pour bien comprendre les justes alarmes de Mgr Bourget, il faut se rappeler que les catholiques canadiens-français formaient alors une minorité à Montréal. Les capitalistes anglais du Bas-Canada avaient organisé ce centre économique. Un célèbre orateur populaire que nos grands-pères ont applaudi attaquait avec violence le nouvel ordre économico-social: « Le séjour des grandes villes n'a-t-il pas déteint considérablement sur nos mœurs, notre foi, notre patriotisme? En abandonnant l'agriculture par laquelle Dieu nous promettait une existence paisible, n'avons-nous pas profondément altéré notre caractère national? Ne nous étiolons-nous pas dans l'air empesté de nos grands centres? [...] Nos grandes cités deviennent hétérogènes! Le Juif en prend possession avec son or enfoui sous ses loques; le méridional, avec son poignard caché dans son sein; le saltimbanque, avec ses théâtres immondes; l'impie, avec ses principes subversifs; le sectaire, avec sa haine féroce! »[27] Un propagandiste officiel de la colonisation agricole supplie ses compatriotes: « Canadiens-Français ne quittez pas vos fermes pour aller vivre dans les villes, au milieu de la pous-

26. *Mandements... publiés dans le diocèse de Montréal,* 1: 103.

27. *Discours de M. Chs. Thibault à l'occasion de la fête nationale, 1904* (Collection des Archives du Séminaire des Trois-Rivières, 121/17), 17-19.

sière des manufactures et du cri strident des usines ... »[28]

On refusa le progrès contemporain parce qu'on ne savait pas comment le mettre au service du Canada français. Face aux conséquences sociales immédiates de l'industrialisation et de l'urbanisation pour la société paysanne canadienne-française, on était incapable d'en retirer tous les bénéfices. En 1926, un spécialiste en science agricole, dont le livre était préfacé par le secrétaire général de l'Université de Montréal, proposait un retour à l'époque des seigneuries: « En étudiant notre histoire agricole, nous comprendrons aussi qu'il est utile de reprendre certaines pratiques d'autrefois si nous voulons équilibrer notre vie économique. Qu'il faut revenir aux travaux domestiques de la laine et du lin, au pain naturel.»[29] Plusieurs observateurs de la scène canadienne-française s'ingénièrent à découvrir des arguments subtils pour expliquer l'impuissance économique de leurs compatriotes: « Leur sens de l'histoire, leur connaissance des valeurs nationales, leur acceptation des devoirs sociaux, les éloignent de la civilisation purement économique qui met en péril l'originalité des peuples où dominent les exigences du succès financier.»[30] La seule façon pour

28. Ivanhoë Caron, *Centres de colonisation du Nord-Ouest de la province de Québec* (Québec, 1912), 55.
29. Alphonse Désilets, *Pour la terre et le foyer* (Québec, 1926), 17.
30. Edouard Montpetit, *D'Azur à trois lys d'or* (Montréal, 1937), 63.

une nation d'affirmer et de conserver son originalité c'est de dominer le milieu physique où elle vit et d'en faire un territoire hospitalier et prospère pour tous ses membres. Henri Bourassa, dont le talent, l'audace et l'éloquence étonnèrent ses contemporains habitués à un conformisme suffocant, a toujours vu dans la société rurale québécoise le complément indispensable de la civilisation *Canadian*. Aveuglé par les théories de la psychologie des peuples, répétées de génération en génération, il croyait sincèrement que les Canadiens français ne pouvaient réussir que dans l'agriculture. Et il s'en réjouissait! [31]

*
* *

La pensée agriculturiste a pénétré tous les degrés de l'enseignement.

Alors qu'il était étudiant en philosophie, Edouard Montpetit s'interrogeait sur son avenir. Il reçut ce conseil de son directeur de conscience: « Mon cher Edouard, vous ne ferez rien de bon à moins de devenir agriculteur, de vous installer sur une terre.»[32] Telle était la carrière qu'un éducateur proposait à l'un des

31. Il y revient dans plusieurs de ses écrits. Voir sa conférence prononcée, en 1900, au Cercle Ville-Marie, « Le rôle des Canadiens français », texte inédit donné par l'*Action nationale*, 43 (janvier 1954) : 113-138.

32. Edouard Montpetit, *Souvenirs* (Montréal, 1944-1949), 1: 21.

plus brillants élèves du Collège de Montréal, au début du siècle ! M. Montpetit raconte cet incident sans manifester le moindre étonnement. A combien de centaines d'autres collégiens ambitieux et prometteurs, des professeurs agriculturistes n'ont-ils pas donné le même avis? Combien de dictées, de textes de lecture, de problèmes d'arithmétique, d'analyses littéraires, de morceaux choisis appris par cœur, de dissertations ont développé et exploité le culte agriculturiste? Depuis l'école primaire jusqu'à l'université.

Dans les cadres de l'enseignement supérieur ou en dehors de ceux-ci, des économistes et des sociologues de mentalité paysanne ont affirmé que l'agriculture était suffisante pour assurer la prospérité d'un peuple et lui permettre d'établir ses familles nombreuses. Ces théoriciens en sciences sociales avaient souvent reçu une formation incomplète. Sans s'en rendre compte, ils étaient victimes des préjugés du milieu et incapables de s'en libérer. Ils avaient été formés ou influencés par des maîtres français de tradition agriculturiste ou libérale qui connaissaient très mal l'économie nord-américaine et qui ignoraient tout des problèmes économiques et sociaux de la nation canadienne-française. Le cas de M. Edouard Montpetit, qui fut secrétaire général de l'Université de Montréal et fondateur de la Faculté des Sciences sociales, économiques et politiques de cette institution, est typique. Ce brillant universitaire a fait honneur au petit peuple dont il était issu.

Toujours, il a cherché le bien de ses compatriotes. Il a fait l'impossible pour secouer leur torpeur et les éveiller aux questions économiques et financières. Mais lui-même n'a jamais réussi à se soustraire complètement à l'empire de la mystique agricole. D'ailleurs, il n'a jamais caché ses préférences intimes pour les études littéraires. La science économique fut souvent pour lui un véritable pensum.[33] Lors d'une enquête de l'*Action française* sur le problème économique canadien-français, après avoir exposé les grandes lignes d'un programme audacieux pour l'époque, dont la réalisation aurait pu corriger partiellement l'infériorité économique de ses compatriotes, il conclut: « L'agriculture est aussi une admirable force sociale. Elle autorise toutes les résistances. Serions-nous dépourvus du reste qu'elle nous sauverait encore. Les autres industries débutent: elle persiste, œuvre d'ordre, de paix et de vie.»[34]

Parmi les économistes canadiens-français du XXe siècle, Errol Bouchette a proclamé que l'avenir n'appartiendrait qu'aux peuples capables de se rendre maî-

33. Voir *ibid.*, 1: 16, 18, 25-26, 35-36, 123; 2: 16-17, 103.

34. Edouard Montpetit, « L'indépendance économique des Canadiens français », l'*Action française*, 5 (janvier 1921): 20. Voir sa préface du livre de Désilets, *Pour la terre et le foyer;* ses livres, *D'Azur à trois lys d'or*, 63, 92, 94, 95, et *Le Front contre la vitre* (Montréal, 1936), 189-205. Les titres de ses volumes révèlent beaucoup plus le poète que l'économiste!

tres du milieu qu'ils habitent: culture du sol, forêts, pouvoirs d'eau, mines, industrie, commerce, finances, transports, etc. Il prévint les Canadiens français qu'ils seraient une masse d'économiquement faibles s'ils n'adoptaient pas une politique économique intégrale mise à leur service.[35] Etienne Parent avait tenu un langage presque identique plus d'un demi-siècle auparavant. C'était à un moment où l'agriculturisme ne dominait pas encore complètement la pensée officielle du Canada français. Bouchette, dont le programme ne manquait pas d'ambition, a eu au moins le mérite de réagir contre les agriculturistes de son temps. On doit regretter que ce penseur un peu plus audacieux que la majorité de ses contemporains n'ait pas laissé de véritables disciples derrière lui. Il aurait dû être le premier directeur de l'Ecole des Hautes Etudes, dont il avait réclamé la création. Sa contribution au développement de l'économie canadienne-française aurait peut-être été plus importante que celle des professeurs étrangers qui ont trop longtemps dirigé cette institution. Cependant, il faut préciser que Bouchette, égaré par l'optimisme fondamental et impénitent de notre nationalisme traditionnel, ne voyait pas les obstacles que ses compatriotes avaient à surmonter comme collectivité subjuguée. C'est la grande naïveté de tous

35. Errol Bouchette, *L'Indépendance économique du Canada français* (3e édition, Montréal, 1913). La plupart des études qui composent ce volume avaient été publiées quelques années auparavant.

ceux qui ont cru et qui croient encore que les Canadiens français pourront facilement améliorer leur sort collectif dès qu'ils le voudront.

Après Bouchette, la pensée économique canadienne-française ne progresse pas. Jusqu'à un certain point, elle connut même un recul.[36] L'absence d'un véritable enseignement supérieur des sciences politiques, économiques et sociales avec une équipe de professeurs de carrière et de chercheurs en est la cause principale. Personne ne peut évaluer les conséquences terribles d'un tel malheur. A un peuple qui avait soif et faim d'une doctrine économico-sociale capable de lui assurer, comme groupe ethnique, un minimum de sécurité matérielle, on a enseigné une science économique incomplète qui a finalement contribué à l'asservir davantage au capitalisme absentéiste. Quand on n'a pas perdu son temps à lui proposer des programmes ambitieux de restauration sociale, inspirés par un idéal très élevé mais malheureusement irréalisables. Leurs auteurs n'avaient pas tenu compte des dures réalités du milieu québécois. Ils avaient eu le tort de croire que leurs bonnes intentions remplaceraient des recherches longues et sérieuses en histoire, en géographie, en science politique, en sociologie et en économique.

36. Joseph Versailles, fondateur de l'A.C.J.C. en 1904 et financier influent de Montréal, fut peut-être le seul à reprendre le programme de Bouchette en le complétant quelque peu. Voir son éloquent discours à un congrès de l'A.C.J.C. en 1921, dans *Histoire du Canada par les textes*, 248-250.

Pour défendre leurs thèses, les agriculturistes interprétèrent l'histoire et la science politique selon leur fantaisie. Un conférencier, dont les dissertations furent publiées par le ministère provincial de l'Agriculture, affirmait: « Aussi les nations qui ont été les plus heureuses, les plus prospères et les plus fortes sont celles qui se sont le plus adonnées au travail de la terre; et leur bonheur et leur prospérité et leur force n'ont duré qu'aussi longtemps qu'elles sont restées fidèles à la culture de la terre. On doit en dire autant des familles de cultivateurs. »[37] Comment expliquer alors la puissance de l'Angleterre au XIXe siècle et la fondation de l'Empire britannique? Par la fidélité agricole de la nation anglaise? Afin de convaincre ses auditeurs qui semblent récalcitrants, il leur rappelle que « le commerce et l'industrie ne produisent pas le pain ».[38] Cet argument puéril a longtemps été l'arme vengeresse des agriculturistes. Une bonne disette les aurait comblés de joie. Au contraire, nous avons des surplus agricoles. Finalement, l'orateur tombe dans le malthusianisme et déclare que la production des denrées n'augmente pas proportionnellement à la population.[39] Ne blâmons pas trop ce brave missionnaire colonisateur: il répétait sagement la leçon que ses

37. A. Michaud, *L'Agriculture et l'état agricole* (Québec: Ministère de l'Agriculture, 1915), 23.

38. *Ibid.*, 27-28.

39. *Ibid.*, 28.

maîtres en agriculturisme lui avaient apprise. Car les idées qu'il exprimait étaient celles des principales classes dirigeantes du Canada français. Voilà où est le drame. Une génération plus tard, on verra encore l'épiscopat de la province de Québec se laisser convaincre de l'opportunité de publier une lettre collective sur la colonisation agricole (1946). Les arguments invoqués demeurent toujours les mêmes. L'idéologie n'avait pas changé. La crainte d'un retour au chômage et à la misère d'avant-guerre explique en partie cette prise de position qui peut surprendre quand on se rappelle les progrès de l'industrialisation et de l'urbanisation depuis la dernière grande guerre. Mais qui niera les lourdes responsabilités des sociologues et des économistes dont les faux enseignements avaient inspiré ce document?

*
* *

On ne compte plus les congrès et les croisades de colonisation agricole. Incapables de fonder des usines, des manufactures, des institutions florissantes de commerce et de crédit, les dirigeants de la société canadienne-française multiplièrent les entreprises d'établissement rural. Celles-ci accaparèrent l'énergie, le talent, l'éloquence et les faibles ressources financières de deux générations de Canadiens. Que d'efforts dépensés presque inutilement! La colonisation dans plusieurs régions impropres à l'agriculture fut une véri-

table solution de désespoir que dut adopter une nation impuissante à organiser elle-même un ordre économique moderne. Il se trouva, néanmoins, des économistes et des dirigeants, trompés par leur mystique agriculturiste, pour soutenir que cette agriculture de subsistance était préférable à l'industrialisation et à l'urbanisation.

Il est vrai que chaque nation a la politique économique qu'elle peut se donner. A la condition de ne pas s'imaginer qu'une politique incomplète et de pis aller, imposée par les circonstances, est une politique idéale, celle que les autres nations devraient suivre. Il serait injuste de reprocher aux Canadiens français d'avoir voulu demeurer agriculteurs par nécessité. L'historien a le droit, cependant, de souligner le manque de clairvoyance des économistes et des dirigeants qui ont toujours affirmé que leur politique agriculturiste était la plus sage. Non seulement pour les Canadiens français, mais pour tous les peuples. L'exemple suivant aidera à comprendre. Plusieurs mères de famille n'ont pas les moyens de donner à leurs enfants une alimentation abondante et rationnelle. Aucune d'entre elles, à moins d'être ignorante ou entêtée, ne prétendra que ses soupes maigres et ses galettes de sarrasin remplacent avantageusement les biftecks, les rosbifs, les fruits et les légumes frais dont ses enfants auraient besoin pour se développer normalement.

Une politique agriculturiste coûte assez cher. De 1937 à 1956, le gouvernement de la province a dépensé près de $136,000,000 pour établir quelques centaines de familles dans les régions de colonisation agricole. Les agronomes qui sont au courant de la situation et qui n'entretiennent aucune illusion agriculturiste avouent que nombre de colons ont abandonné la culture du sol. Plusieurs de ceux qui sont restés sur leur terre considèrent l'agriculture comme une occupation secondaire. Lorsque la saison est bonne, ils travaillent dans l'industrie du bois ou du transport. A chaque session, le ministre de la Colonisation confesse que les gens ne sont pas intéressés à s'établir sur de nouveaux lots. L'opposition répond que le gouvernement ne fait pas assez pour les y encourager. Et le débat est clos. Jusqu'à la prochaine session. De 1941 à 1956, le ministère de l'Agriculture a exigé $170,000,000. La colonisation agricole et l'agriculture ont coûté ensemble quelque $275,000,000 durant la même période. C'est un montant respectable.

Quand une nation dispose de telles sommes — sans tenir compte de ses autres réserves financières mal utilisées, elle ne devrait pas être obligée d'avoir recours uniquement au capital étranger pour développer ses ressources naturelles. Celles-ci constituent le seul avantage économique que les Canadiens français du Québec possèdent depuis la Conquête. Ils décideront peut-être de modifier leur politique le jour où ils re-

cevront un meilleur enseignement des sciences économiques. Pour se rendre compte de l'importance de leurs forêts, de leurs mines et de leurs pouvoirs d'eau, attendent-ils que le gouvernement central en prenne le contrôle? Ils ont compris l'utilité des impôts directs le jour où le pouvoir fédéral s'en est servi.

Seule la tradition agriculturiste, engendrée et nourrie par les conditions et les circonstances anormales précédemment décrites, explique les incohérences, les contradictions et les insuffisances de la pensée et de la politique économiques du Canada français. Les partisans du retour à la terre n'ont pas encore constaté, en l'an de grâce 1957, que l'exode rural est une loi de l'économie progressiste. Les principaux économistes du monde atlantique prévoient que la population agricole des sociétés industrielles diminuera graduellement jusqu'au point d'atteindre 5 à 10% de la population totale. Les agriculturistes du Canada français persistent, néanmoins, à faire pression sur le gouvernement provincial et celui-ci s'efforce de les satisfaire. Il demeure docile aux enseignements qu'il a reçus et ne tient pas à mécontenter une minorité influente qui croit encore en la vocation agricole de la nation canadienne-française. Et celle-ci continue à compter sur les autres pour s'équiper industriellement. Elle n'a pas de politique économique à son service.

Quelques spécialistes qui n'ignoraient pas, toutefois, que l'exode rural est une loi inéluctable de l'éco-

nomie moderne ont voulu y soustraire la société canadienne-française. Ils ont proposé de maintenir les paysans québécois dans une économie de subsistance par un ensemble de moyens artificiels. L'école rurale se serait chargée principalement de convaincre les cultivateurs canadiens-français qu'ils devaient se sacrifier et accepter, au nom des intérêts nationaux, un niveau de vie inférieur. Ce mode de vie simple, semblable à celui des censitaires du XVIIIe siècle, serait même, selon les agriculturistes, le signe extérieur d'une « vraie civilisation ». Les agriculteurs québécois auraient été invités à rejeter la spécialisation et les méthodes modernes de culture. Ils se seraient bien gardés d'apprendre la comptabilité agricole qui, en se généralisant, « ne peut que concourir à développer l'esprit industriel et à détruire l'équilibre de notre économie agricole ».

Toujours selon ce programme agriculturiste, la classe rurale aurait appris à ne pas diversifier ses besoins et à limiter ses appétits. Une propagande constante lui aurait fixé cet objectif. Néanmoins, les mêmes auteurs auraient désiré « élever le niveau de l'instruction dans les classes rurales et ... y développer le sens des préoccupations intellectuelles et artistiques, pour en faire le réservoir d'où sortiront presque infailliblement les esprits qui feront faire à l'idée de civilisation véritable les plus beaux progrès ». Il y a ici une contradiction: une classe rurale plus instruite

multiplie toujours ses besoins et refuse le mode de vie de ses aïeuls. L'exode rural s'ensuit. L'Etat provincial aurait eu un très grand rôle à jouer pour appliquer cette politique agriculturiste. On alla jusqu'à lui demander de garantir à tous les paysans qui accepteraient de se soumettre à ce programme d'agriculture forcée un revenu annuel minimum. A cette fin, le gouvernement aurait imposé une taxe spéciale, « dite du juste prix des produits alimentaires », dont les recettes auraient été versées aux paysans nécessiteux.[40]

*
* *

On pourrait résumer toute la politique agriculturiste par ce mot d'ordre: « Pour vivre heureux, refusez de vivre à votre époque. » Il serait plus juste de dire: « Si vous voulez vivre une vie diminuée, réfugiez-vous dans le passé. »

L'homme doit être de son temps. Il est vrai que la civilisation industrielle semble parfois bien inhumaine. L'observateur impartial qui ne se laisse pas fasciner par la technique moderne comprend les réactions indignées et pathétiques de ceux qui font un retour nostalgique vers le passé. Celui-ci leur apparaît

40. François-Albert Angers, « Quelques facteurs économiques et sociaux qui conditionnent la prospérité de l'agriculture », dans Esdras Minville, éd., *Etudes sur notre milieu: l'agriculture* (Montréal, 1943), 427-481.

comme un âge béni. Ils le revêtent d'un nimbe protecteur et le contemplent sous ses plus beaux aspects. Une étude plus rigoureuse et plus objective de l'histoire leur apprendrait que ce passé idéalisé avait, lui aussi, ses faiblesses, ses péchés, ses insuffisances, ses scandales, ses injustices, ses corruptions, ses tares et ses vices. L'homme a toujours porté, à toutes les étapes de son voyage terrestre, le fardeau de la faute originelle.

Ce fardeau n'est pas plus lourd au XXe siècle qu'aux siècles précédents. Les censeurs impitoyables de la civilisation contemporaine, qui, s'il faut les croire, serait plus matérialiste que les civilisations d'autrefois, semblent prétendre que l'œuvre de la Rédemption ne peut se poursuivre que dans les sociétés rurales et retardataires. La grâce divine ignore toute frontière entre citadins et paysans. De plus, rappelons que l'histoire du christianisme commence dans les villes. C'est encore dans celles-ci que vivent et progressent les grandes institutions chrétiennes. Nos agriculturistes ont trop tendance à oublier tous ces faits.

Cessons de nous imaginer que le passé était plus beau, plus pur et plus humain que le présent. Et même si tout cela était vrai! Nous ne retournerons jamais en arrière. Nous devons apprendre à vivre à notre époque. Nous n'avons pas la liberté d'accepter ou de refuser la civilisation industrielle. Celle-ci nous a été imposée. Parce que nous l'avons boudée et n'avons pas su y prendre notre place — si petite qu'elle soit,

nous en subissons les principales conséquences malheureuses sans en retirer tous les avantages. Comme catholiques et comme Canadiens français, nous avons l'impérieux devoir de bâtir sur le territoire que la Providence nous a confié une société du XXe siècle qui demeurera fidèle aux idéaux que nous représentons et que nous défendons. Les problèmes auxquels nous faisons face exigent des solutions urgentes et dynamiques. Nos chances de réussir seront beaucoup plus grandes si nous mettons à notre service les moyens et les techniques de notre époque.

*
* *

La politique rurale proposée et défendue par les agriculturistes a toujours exigé une intervention massive de l'Etat. Leur amour déréglé de l'agriculture s'est révélé plus fort que leur anti-étatisme habituel. Selon leur philosophie sociale, l'Etat devrait jouer un rôle extrêmement limité dans l'organisation de la société. Sur ce point, ils sont les héritiers spirituels de l'école libérale classique. Sauf dans le domaine agricole, ils préconisent la politique du laissez faire. D'après leurs enseignements, l'Etat devrait continuer à confier l'éducation, la sécurité sociale, la mise en valeur des ressources naturelles et la planification économique exclusivement à l'entreprise privée ou à des organismes d'un caractère semi-public soustraits à son autorité —

comme des chambres corporatives par exemple. Les agriculturistes admettent très difficilement que l'Etat, quand le bien général l'exige, est appelé à étendre considérablement ses fonctions et sa juridiction.

Nous ne sommes plus à l'époque de la société rurale communautaire où les gouvernements limitaient leur intervention dans quelques domaines bien définis: défense, justice, écoles élémentaires, postes, douanes et quelques routes. Les individus ne comptaient alors que sur eux-mêmes pour faire face aux principaux problèmes de la vie. Les familles campagnardes et villageoises s'entraidaient lorsqu'un accident, une maladie, une mortalité, une perte d'emploi ou un incendie frappait l'une d'entre elles. On organisait une corvée ou l'on faisait une collecte pour venir au secours de ses coparoissiens éprouvés. Le curé, secondé par quelques âmes charitables, avait souvent la tâche de distribuer les aumônes perçues pour les pauvres de sa paroisse. Peu d'enfants fréquentaient les écoles et les collèges. Un nombre très restreint d'étudiants s'inscrivaient dans les universités. Les parents âgés, selon l'expression populaire, « se donnaient à leurs enfants ». Les orphelins se réfugiaient chez des parents et des voisins ou dans un orphelinat pauvrement équipé, qui ressemblait à une prison. La plupart soignaient leurs malades à la maison. On allait à l'hôpital pour y mourir. Les modestes épargnes qu'on avait péniblement amassées, la bonne volonté et la charité des proches et des amis

demeuraient les principales ressources au moment des épreuves.

La société industrielle contemporaine ne peut plus s'en remettre uniquement à l'initiative privée pour résoudre ses principaux problèmes économiques et sociaux: enseignement à tous les degrés au bénéfice d'une population étudiante qui augmente continuellement, recherches universitaires dans tous les domaines du savoir humain, éducation populaire, orientation professionnelle, loisirs, hygiène publique, services d'hospitalisation, sécurité du vieil âge, logement, accidents du travail, chômage, assurances sociales, relations patronales-ouvrières, contrôle des monopoles, politique économique anticyclique pour prévenir ou diminuer les maux des crises, utilisation rationnelle des ressources naturelles, réseaux routiers modernes et rapides, décentralisation et planification de l'industrie selon les besoins de la consommation et la localisation des matières premières, services complets de statistique, contrôle monétaire, surveillance des placements, organisation méthodique des marchés, pleine embauche, allocations aux économiquement faibles, etc. Et cette longue énumération n'est pas complète! Aujourd'hui, les citoyens attendent de leurs gouvernements la mise en vigueur d'une politique économico-sociale capable de leur assurer un minimum de sécurité matérielle et leur donnant les moyens de vivre humainement leur vie d'hommes. La société industrielle contemporaine

dispose du surplus économique nécessaire pour satisfaire ces demandes légitimes. La justice sociale ne doit plus demeurer un idéal mais devenir, dans la mesure du possible et en tenant compte du surplus économique disponible, une réalité. Elle ne s'établira pas sans la collaboration des pouvoirs publics. Comme gardien légitime du bien commun, l'Etat moderne démocratique ne peut plus reculer devant ses nouvelles et lourdes responsabilités. La stabilité et la prospérité de la société industrielle l'exigent. Sinon, c'est l'anarchie et la lutte des classes.[41]

La pensée canadienne-française officielle, même dans les milieux les moins touchés par les préjugés agriculturistes, demeure encore profondément anti-étatiste. Cette attitude étrange ne peut qu'étonner tout observateur qui a étudié l'histoire économique du Canada anglais et des Etats-Unis. En Amérique du

41. Voir à ce sujet les conclusions de la Semaine sociale de Rennes, *Le Devoir,* 14 août 1954. Les sociologues et les économistes catholiques de France qui y ont participé reconnaissent que l'Etat moderne doit « prévenir ces conflits [conflits sociaux] grâce au développement d'une politique économique orientée vers l'amélioration du niveau de vie et le plein emploi ». Ils constatent que les hommes peuvent difficilement s'élever au-dessus de leurs intérêts personnels et obéir aux exigences de leur conscience « quand faiblit le contrôle de l'Etat sur les intérêts économiques ». Tout penseur social réaliste doit se rendre compte que les seuls appels aux bons sentiments et à la conscience individuelle demeurent sans effet.

Nord, l'Etat n'a jamais suivi aveuglément la doctrine du laissez faire. Où, d'ailleurs, l'économie libérale classique a-t-elle été appliquée intégralement? Quoi qu'il en soit, au Canada anglais et aux Etats-Unis, les gouvernements sont toujours intervenus pour promouvoir la mise en valeur de ces pays neufs. Ceux-ci ne furent pas uniquement l'œuvre de l'entreprise privée. Même si les défenseurs de la *free enterprise* prétendent le contraire. L'aide gouvernementale épaula la classe des entrepreneurs chaque fois que ceux-ci étaient trop faibles pour suffire à la tâche d'équiper économiquement des territoires si vastes et si peu peuplés. Les capitalistes *Canadian* surent intéresser les pouvoirs publics à leurs entreprises et l'Etat se montra toujours très empressé à collaborer avec eux: construction des canaux et des chemins de fer, tarifs protecteurs, politique de peuplement, subsides généreux à plusieurs compagnies, emprunts privés garantis par l'Etat, prêts directs, contrats avantageux, etc. Le Canada anglais, depuis le rappel des Corn Laws sous l'Union, pratique avec succès le nationalisme économique. Lorsque l'initiative privée fut totalement incapable, même avec son aide, de répondre aux besoins de la population, l'Etat s'y substitua complètement: Intercolonial Railway, Hydro-Ontario (1906), Canadien National, Air-Canada, compagnies de la Couronne. Le gouvernement de l'Ontario et quelques municipalités de cette province ont eu recours, dès les débuts du XXe siècle, à la nationalisation et à la municipalisation de plusieurs

services publics afin de corriger les abus des monopoles. La ville de Toronto, par exemple, n'a pas attendu que sa compagnie des tramways devienne non rentable pour la municipaliser. Elle prit cette initiative trente ans avant la ville de Montréal. Toute la législation scolaire, économique et sociale de plusieurs provinces anglo-canadiennes révèle chez leurs dirigeants politiques le souci de gouverner à leur époque et au bénéfice de la majorité afin de diminuer les inégalités sociales.[42]

Quant aux Canadiens français, ils ont longtemps pensé — et plusieurs de leurs dirigeants le pensent encore — qu'ils réussiraient à organiser leur vie économique et sociale sans l'aide d'un gouvernement mis à leur service. Depuis 1867, ils possèdent un Etat provincial. Cette acquisition représente leur victoire la plus importante depuis la Conquête. Beaucoup plus importante que la reconnaissance officielle de la langue française en 1848! Ce gouvernement, qu'ils ont obtenu 107 ans après avoir été privés de celui qu'ils avaient avant de tomber sous une domination étrangère, les Canadiens français ignorent encore comment s'en

42. Voir la courte mais substantielle étude d'Arthur R. M. Lower, « The Development of Canadian Economic Ideas », dans J. F. Normano, *The Spirit of American Economics* (New York, 1943), 213-241. Voir aussi W. T. Easterbrook et H. G. J. Aitken, *Canadian Economic History* (Toronto, 1956), 253-271, 293-319, 350-444, 470-514, 553-557, 572-581.

servir. De génération en génération, les principaux porte-parole de la société canadienne-française ont toujours cherché à restreindre l'autorité du gouvernement québécois. Ils ont même rêvé de le remplacer par des corps intermédiaires et par des organismes bénévoles sans prestige, sans ressources et impotents. Ils ont préconisé des plans chimériques d'organisation sociale dont le principal but était finalement de réduire l'Etat canadien-français à l'impuissance. Chaque fois que le gouvernement du Québec a manifesté l'intention d'adopter une politique constructive au service de ses administrés, il a rencontré l'opposition unanime de tous les agriculturistes et de tous ceux qui croient qu'une nation se bâtit sans la collaboration du pouvoir politique. Lorsque l'Etat provincial a voulu s'intéresser à l'éducation, à la santé publique, à la sécurité sociale, il a été accusé d'intervenir dans un domaine qui appartenait d'abord à l'entreprise privée. On mit en doute sa bonne foi et son dévouement à la chose publique.[43]

Sauf en colonisation agricole et en agriculture — et même ici plusieurs songèrent à supplanter l'Etat par la Corporation de l'Agriculture, économistes, sociologues et théoriciens politiques enseignèrent que

43. Voir, par exemple, les réactions d'une partie influente de l'opinion québécoise quand le gouvernement Taschereau fit adopter la loi de l'Assistance publique (1921), dans Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, 25: 111-114, 122-127, 170; 26: 27-28.

l'Etat provincial devait demeurer inactif et s'en remettre aux autres pour donner à la société canadienne-française les cadres nécessaires à sa survie et à son développement. Résultat: la nation canadienne-française a été abandonnée à elle-même, sans cadres suffisants et sans direction efficace. Son gouvernement provincial, confiné à des tâches secondaires et souvent mesquines, ne s'est jamais habitué à voir et à penser grand. Un gouvernement apprend à gouverner en gouvernant. Pour s'acquitter de ses responsabilités, il doit avoir des responsabilités. Autre conséquence: lorsque le gouvernement fédéral, nullement influencé par la pensée agriculturiste et anti-étatiste du Canada français, envahit les domaines où l'Etat provincial s'était vu refuser le droit d'intervenir ou n'était intervenu que timidement, il eut le champ libre et se gagna très facilement l'appui de l'électorat canadien-français. Celui-ci aurait réagi différemment si ses dirigeants avaient su comment mettre l'Etat provincial au service de la société canadienne-française.

Vaincus et conquis, séparés de leur métropole, privés d'une classe d'entrepreneurs, pauvres et isolés, ignorants, réduits en minorité dans le pays que leurs ancêtres avaient fondé, colonisés par un capitalisme absentéiste, les Canadiens français avaient absolument besoin d'une intervention vigilante de leur Etat provincial. Celui-ci, par une action méthodique et éclairée, aurait pu les aider à se mériter une survivance moins

anémique. Les nations riches et puissantes, jouissant de conditions favorables à leur épanouissement, ont acquis et maintenu leur force en s'appuyant sur leurs gouvernements. A plus forte raison, il est évident que l'Etat doit jouer un rôle primordial chez une nation faible et menacée. Tout au contraire, la pensée canadienne-française a nourri une véritable phobie de l'Etat. Celui-ci apparut comme un agent indigne dont il fallait se méfier. Cet anti-étatisme systématique d'un caractère purement émotif donna naissance à une doctrine quasi-anarchique selon laquelle les Canadiens français et leurs institutions devaient tendre à se libérer de toute tutelle gouvernementale. N'a-t-on pas vu l'un des chefs de file du Canada français soutenir que le parlement de Québec était inutile.[44] Selon ses calculs, l'argent dépensé pour les élections provinciales aurait pu servir à établir 1,430 colons tous les cinq ans.[45] Il admettait l'existence du gouvernement fédéral mais aurait réduit le gouvernement de la province à un bureau d'administration.[46] Et son livre, qui a influencé plusieurs générations, s'intitulait *L'Avenir du peuple canadien-français!* Combien d'autres auteurs l'historien ne pourrait-il pas citer? La littérature sociale du Canada français, depuis Louis-Adolphe Paquet jusqu'aux agriculturistes contemporains, se caractérise

44. Edmond de Nevers, *L'Avenir du peuple canadien-français* (Paris, 1896), 78.
45. *Ibid.*, 98-100.
46. *Ibid.*, 78-79, 101.

principalement par ses dénonciations passionnées de l'Etat et de l'étatisme.

Cette propagande néfaste dirigée contre l'Etat et ses représentants empêcha parmi les élites du Canada français la formation d'une véritable conscience politique. Des générations de collégiens et d'étudiants, dont les plus brillants auraient dû être encouragés à se préparer pour la vie publique, se laissèrent convaincre que la politique était essentiellement corrompue et que la collectivité canadienne-française n'avait rien de bon à attendre des groupements et des hommes engagés dans l'action politique. En plusieurs milieux, on s'acharna à discréditer la démocratie, le vote populaire et les institutions parlementaires. On prétendit que celles-ci n'étaient pas adaptées à notre psychologie et on songea à les remplacer par des organismes divers. Les conséquences de tout cet enseignement malheureux ont été désastreuses. Ceux qui se scandalisent de notre immoralisme en période électorale devraient savoir que celui-ci ne vient pas de l'insuffisance de notre enseignement de la morale — notre pensée officielle ayant toujours été fortement moralisatrice — mais de l'absence d'une véritable éducation politique.

Notre littérature sociale anti-étatiste donne l'impression que la nation canadienne-française aurait déjà vécu sous une dictature totalitaire. Ses penseurs sociaux semblent avoir voulu prévenir le retour d'un tel régime

en insistant particulièrement sur les dangers de l'étatisme.

*
* *

Comment expliquer l'anti-étatisme instinctif des principales classes dirigeantes et pensantes du Canada français? L'histoire peut seule répondre à cette question.

*
* *

Les Canadiens n'ont pas toujours eu peur de leur Etat. Quand ils formaient une société normale, ils n'ignoraient pas l'importance de son rôle dans un pays neuf du Nouveau-Monde. A l'époque de la Nouvelle-France, le gouvernement de la métropole et le gouvernement colonial furent les principaux agents colonisateurs du Canada français. La politique d'un Jean Talon, par exemple, était du planisme étatiste. On l'a même qualifiée, avec quelque exagération toutefois, de socialisme royal. Le peuplement, la mise en valeur et la défense de la colonie exigèrent l'intervention constante de l'Etat. Chaque fois que celui-ci négligea de s'acquitter intégralement de sa tâche, le bien-être et la prospérité des colons en souffrirent. Les Canadiens comptaient sur l'aide de leur métropole et sur celle de leur gouvernement local. Ils avaient trop conscience des réalités économiques, militaires et sociales du milieu pour entretenir l'illusion qu'ils

pouvaient s'en dispenser. Parfois, l'Etat agissait seul. Souvent, il intervenait en collaboration avec les chefs de file de la société canadienne. Parfois, il se limitait à subventionner les institutions privées. Peu importe les moyens utilisés, il demeure que l'intervention de l'Etat était considérée comme chose normale et nécessaire en Nouvelle-France. Les Canadiens avaient un gouvernement à leur service. Ils savaient comment s'en servir. Ils avaient une politique canadienne.

Vint la Conquête, suivie de l'occupation du Canada. Les Canadiens n'ont plus de gouvernement à leur service. Ils apprennent à ne compter que sur eux-mêmes et sur les faibles cadres qui leur restent: la paroisse et la seigneurie. L'Eglise canadienne devient un organisme autant politique que religieux. Les circonstances l'obligent à étendre considérablement sa mission de charité et son rôle de suppléance.[47] Les curés et les évêques remplacent les dirigeants laïcs. Lorsque le conquérant fera appel à quelques Canadiens pour participer symboliquement à l'administration de la colonie, ces favoris du régime ne seront pas de véritables chefs mais les collaborateurs d'un pouvoir étranger. La masse de la population et ses prêtres n'ont qu'une confiance très limitée dans le gouvernement. Celui-ci leur apparaît toujours comme

47. Voir l'article très explicite sur ce point de Richard Arès, « Mission de l'Eglise et ordre temporel », *Relations*, 13 (février 1953) : 33-36.

un agent hostile et mal intentionné dont il faut se méfier. Ne se montre-t-il pas extrêmement jaloux des quelques libertés concédées à l'Eglise? Celle-ci n'agit que timidement et sous la surveillance soupçonneuse de l'Etat. Le programme d'anglicisation et de protestantisation tracé dans la Proclamation royale de 1763 ne demeure-t-il pas pour la majorité des Anglais de la colonie celui qu'il faut résolument adopter? La bibliothèque publique du gouverneur Haldimand et la propagande voltairienne de la *Gazette de Québec* le laissent supposer.[48]

Les évêques de Québec, le clergé et les principaux porte-parole du laïquat catholique constatèrent, dès la première génération après la Conquête, qu'ils étaient les victimes presque impuissantes de l'omnipotence des gouvernements impérial et colonial. On sait les démarches qu'exigèrent la nomination et la consécration de Mgr Briand. Les Récollets et les Jésuites n'eurent pas le droit de se perpétuer. Le conquérant refusa de laisser entrer au pays les quelques professeurs ecclésiastiques que les Canadiens désiraient faire venir de France. Leur pathétique pétition de 1770 promettant que l'on se contenterait de six professeurs « et cela pour une fois seulement » demeura sans réponse. L'évêque n'ignore pas que sa correspondance et ses relations sont continuellement surveillées. Le

48. Voir Marcel Trudel, *L'Influence de Voltaire au Canada* (Montréal, 1945), 1: 39-124.

gouvernement fait la sourde oreille quand on lui suggère d'utiliser les biens des Jésuites pour financer les institutions d'enseignement dont la population a besoin et qu'elle ne peut pas fonder elle-même faute de ressources. En 1783, les autorités déportent deux prêtres français qui avaient réussi à se réfugier au Séminaire de Montréal malgré les pétitions et les démarches des citoyens que cette décision arbitraire avait indignés. Le juge Smith et ses collaborateurs n'ont-ils pas tenté, avec l'appui de plusieurs Canadiens assimilés au conquérant ou manœuvrés par des gens habiles, d'établir un système d'enseignement neutre au point de vue national et au point de vue religieux? Mgr Hubert, que l'on peut considérer comme le principal chef nationaliste de la fin du XVIIIe siècle, dut intervenir ouvertement et au risque de mécontenter le gouvernement pour faire échouer le fameux projet d'université mixte (1789). Son audace l'étonne lui-même et il s'efforcera pendant un an de convaincre le gouverneur qu'il demeure un sujet soumis. Mgr Hubert sait trop bien que sa liberté d'action est très limitée. Lorsqu'il avait songé à convoquer un synode (1789), lord Dorchester, auquel il avait exposé son projet, lui avait immédiatement ordonné d'y renoncer. Londres s'était empressé d'approuver l'interdiction du gouverneur. Un demi-siècle après la Conquête, les administrateurs anglais n'ont pas encore abandonné l'ambition de nommer les curés afin d'exercer un contrôle plus direct sur la masse de la population. Mgr

Plessis, dont la loyalisme britannique avait toujours été très prononcé, eut l'occasion de s'en rendre compte. Et la loi de l'Institution royale?

Ces quelques faits de la période 1760-1810 indiquent quelle était la nature des relations entre les Canadiens et le pouvoir politique étranger auquel ils étaient soumis. La création d'une Chambre d'Assemblée et la tenue d'élections, après l'adoption de l'Acte constitutionnel de 1791, n'augmentèrent pas leur liberté collective. Ces institutions partiellement démocratiques avaient tout simplement contribué à mieux camoufler leur état de servitude.[49] Une lettre de Mgr Plessis analyse la situation avec beaucoup de lucidité:

49. Ces faits s'appuient sur la documentation que je réunis actuellement pour la préparation d'un volume consacré à la première génération après la Conquête. Cette période tragique et décisive de notre histoire y sera étudiée en détail. Le moment est venu d'examiner scientifiquement les vieilles thèses selon lesquelles la Conquête britannique aurait apporté aux Canadiens la liberté politique et la prospérité matérielle ou, du moins, leur aurait donné les moyens d'y accéder. Et que dire du mythe créé par ceux qui ont prétendu que l'Eglise canadienne avait joui de son entière liberté sous l'autorité bienveillante de Westminster? M. Gustave Lanctôt, ancien archiviste du Dominion, n'est malheureusement pas le seul qui a eu la naïveté d'y croire, voir son article, « Situation politique de l'Eglise canadienne sous le régime français », *Rapport* de la Société canadienne d'histoire de l'Eglise catholique (1940-1941), 56. Le lecteur obtiendra d'autres faits démontrant l'état de servitude des pseudo-dirigeants canadiens dans mon étude, « La déchéance de la bourgeoisie », *loc. cit.*, 73-79.

« Et d'abord, le clergé du Canada n'a rien à espérer des laïques catholiques pour ses intérêts généraux et pour ceux de la religion. Les Canadiens qui jouissent de quelque considération dans la province ne doivent le plus souvent leurs places qu'à des protections achetées bien cher, et souvent au prix de la flatterie ou d'une dissimulation honteuse de leurs principes, de peur de heurter ceux qui dominent au-dessus d'eux, ou de leur déplaire. Les espérances du siècle les touchent plus que les intérêts de Dieu; ils encensent les puissants, sans réfléchir que ceux-ci s'en prévalent pour les tenir dans une servitude humiliante. [...] ... vous concevez quel fonds on peut faire sur tous ceux d'entre les Canadiens qui tiennent ou qui espèrent des emplois du gouvernement.»[50] Ce document révèle le divorce qui existe entre les chefs ecclésiastiques et le pouvoir civil. D'un côté, la masse de la population encadrée par ses institutions paroissiales, ses prêtres et son évêque. De l'autre, un gouvernement étranger ayant à ses ordres des pseudo-dirigeants laïcs qui n'ont pas, en général, la confiance des Canadiens.

L'établissement du régime représentatif donna naissance à une nouvelle équipe de dirigeants laïcs. Ce sont les députés canadiens. De 1793 à 1820, ces nou-

50. Mgr Plessis à François Bourret, son grand vicaire à Londres, 10 et 15 mai 1807. Les Archives de la province de Québec, grâce à l'obligeance de M. Fernand Ouellet, m'ont remis une copie de cette lettre reproduite dans la Sabardache bleue, 11: 291-292, 294.

veaux porte-parole du Canada français adoptent graduellement une conduite différente de celle des collaborateurs de la première génération. Ceux-ci ont toujours des continuateurs qui siègent surtout au Conseil législatif et au Conseil exécutif. Après 1822, l'Assemblée tombe malheureusement sous la domination des extrémistes. Ceux-ci ne veulent plus entendre parler de collaboration, de compromis et de concessions. Papineau et ses lieutenants déclarent la guerre au gouvernement, aux deux Conseils, à la population anglaise du Bas-Canada et à l'Eglise: refus de voter les crédits nécessaires à l'administration, déclarations provocatrices à l'adresse du représentant du roi, opposition aux intérêts mercantiles du *British Montreal,* loi des fabriques de caractère anticlérical, propagande républicaine. Ils se croient plus forts que le gouverneur, le clergé, les hommes d'affaires du Canada anglais et l'Empire britannique réunis. Un libre-penseur manifeste, entouré d'une pléiade de jeunes agitateurs inspirés par le romantisme révolutionnaire de l'époque, est devenu le chef national des Canadiens. Son dynamisme et son éloquence imposent silence aux esprits modérés. Quiconque cherche un terrain d'entente avec les autorités coloniales se voit accusé de trahison.

De 1823 à 1838, les dirigeants ecclésiastiques occupent une position encore plus délicate que pendant la période 1760-1810. Ils se rendent compte qu'ils ne sont plus les seuls et principaux interprètes de la po-

pulation. Celle-ci compte maintenant des leaders laïcs dans lesquels elle a confiance. Le prestige et l'autorité du clergé n'ont jamais été aussi restreints.[51] Papineau et son parti ont un programme qui lui inspire des craintes légitimes. D'autre part, l'Eglise canadienne doit toujours se concilier le pouvoir exécutif, qui est aux mains des Anglais, afin de conserver le minimum de liberté dont elle a besoin pour poursuivre son œuvre. Elle constate avec étonnement que cette liberté limitée, chèrement acquise, est menacée, à la fois, par le gouvernement colonial contre lequel elle a dû se protéger depuis la Conquête et par les hommes politiques canadiens eux-mêmes. Le divorce qui existe, depuis 1760, entre les chefs ecclésiastiques et le pouvoir civil s'est accentué. Le clergé se méfie, et avec raison, du gouvernement et des chefs de l'Assemblée.

L'agitation et la démagogie des extrémistes conduisirent au coup de feu de 1837-1838. Papineau et ses partisans n'avaient pas tenu compte d'un fait essentiel: le parti canadien n'était pas libre d'adopter un programme politique et économique contraire aux intérêts fondamentaux de la colonisation anglaise au Canada. Un peuple conquis, même s'il forme la majorité de la population du territoire qu'il habite, est fatalement assujetti aux nécessités de la politique de ses

51. Voir Lionel Groulx, « La situation religieuse au Canada vers 1840 », *Notre Maître, le passé* (3e série, Montréal, 1944), 179-232.

conquérants.[52] Ceux-ci ne peuvent pas tolérer qu'il devienne un obstacle à leur progrès. Les conquis ne possèdent plus leur liberté collective. Le pays où ils continuent à vivre comme individus ne leur appartient plus. Comme le déclarait brutalement l'un des chefs de file du *British Montreal,* les Canadiens, sous la direction de Papineau, eurent la naïveté de parler et d'agir comme si le Bas-Canada « avait été libre et indépendant ».[53] Il faut savoir que même en régime britannique, où les nouveaux sujets incorporés à l'empire par droit de conquête bénéficient habituellement d'un système de lois libérales garantissant leurs droits individuels, une population conquise demeure privée de son droit à l'auto-détermination.[54] Elle ne parvient à reconquérir sa liberté collective qu'à la condition

52. Voir la pétition très lucide des Britanniques de Montréal demandant l'union du Haut et du Bas-Canada, décembre 1822, dans *Histoire du Canada par les textes,* 141-143. Les pétitionnaires expliquent que le gouvernement impérial a commis une véritable faute en divisant la colonie. Ils exposent tous les dangers du nationalisme des Canadiens pour l'avenir de la colonisation anglaise au Canada.

53. [John Fleming,] *Political Annals of Lower Canada* (Montréal, 1828), 163.

54. La plupart des historiens anglo-canadiens, inconsciemment victimes de leurs préjugés nationalistes et racistes, ont même eu l'outrecuidance de soutenir que la Conquête avait libéré les Canadiens du despotisme de la France monarchique pour leur donner la « liberté britannique ». C'est de la haute fantaisie: un peuple conquis perd sa liberté collective. Voir les opinions de

de toujours conserver la majorité numérique. Dans ce dernier cas, toute conquête se solde par un échec. Mais telle n'a pas été l'évolution historique de la Conquête de 1760.

Les années 1837-1841 marquent le point tournant de la colonisation britannique au Canada. La rébellion et le Rapport Durham convainquirent les autorités impériales que seule l'union du Haut et du Bas-Canada permettrait de rétablir un minimum de stabilité politique dans la colonie. Pour mater les Canadiens, il suffisait de mettre leurs représentants en minorité à l'Assemblée du Canada-Uni. Il était maintenant possible d'atteindre cet objectif qui trente ans auparavant semblait chimérique. La forte immigration anglo-saxonne des années 1815-1838 avait enlevé aux Canadiens la supériorité du nombre. La victoire démographique des *British Americans* avait complété la Conquête de 1760. Quatre-vingt ans après celle-ci, les Canadiens se voyaient condamnés à survivre comme minorité dans un royaume britannique. Ils avaient définitivement perdu leur droit à l'auto-détermination comme nation distincte en Amérique du Nord.

---

William Kingsforth, *The History of Canada* (Toronto, 1890), 4: 500-504; A. L. Burt, *A Short History of Canada* (Minneapolis, 1942), 57-71; A. R. Lower, *Canada: Nation and Neighbour* (Toronto, 1952), 49. Combien de Canadiens français ont eux-même gobé une telle propagande? Il serait peut-être temps de renoncer aux légendes de notre enfance.

Les idéaux révolutionnaires des extrémistes du parti canadien avaient conduit à une impasse. Les anciens lieutenants de Papineau durent s'assagir. LaFontaine et Morin adoptèrent très docilement un langage bien différent de celui qu'ils avaient tenu de 1832 à 1837. Ils acceptèrent le compromis que l'évolution historique du pays leur imposait. Ils n'avaient pas le choix. La facilité avec laquelle ils se soumirent démontre qu'ils n'avaient pas compris ce qui s'était réellement passé de 1760 à 1842. D'ailleurs, le programme du parti canadien avait toujours été très confus. De plus, l'attitude conciliante et habile de Hinks et Baldwin facilita grandement l'entente devenue nécessaire entre les Canadiens et les *British Americans*. Ils n'était plus possible de poursuivre les luttes stériles de Papineau. Néanmoins, à partir de cette époque, les nouveaux chefs laïques du Canada français n'eurent jamais le prestige et l'emprise de celui qui pendant plus de quinze ans avait dominé toute la vie collective de ses compatriotes. Participant enfin à l'exercice du pouvoir, sous la tutelle des dirigeants de la majorité britannique, les nouveaux politiciens du Canada français devinrent moins affamés et plus pondérés. Occupés à se distribuer les emplois et les faveurs que les *British Americans* voulaient bien leur concéder, ils abandonnèrent toute idéologie et s'enlisèrent dans un confortable conservatisme. Les Canadiens français avaient réintégré leur véritable havre intellectuel dont le mouvement de

Papineau les avait temporairement éloignés. Depuis l'Union, ils n'ont jamais été révolutionnaires!

Le clergé profita de ce renversement de la situation. C'est après 1840 qu'il commença à augmenter son influence et son autorité. Lorsque les dirigeants laïques avaient perdu la tête, les chefs ecclésiastiques s'étaient montrés sages et prudents. Mgr Lartigue appelle l'aventure de 1837 « notre petite Révolution française ».[55] L'expression employée par l'évêque de Montréal est très juste. Grisés par le romantisme révolutionnaire de leur époque, les chefs laïcs de la société canadienne-française avaient eu l'ambition et l'illusion de déclencher une véritable révolution. Ces hommes, ne l'oublions pas, vivaient au moment même où le libéralisme politique avait soulevé toute l'Europe et les deux Amériques. Dans tous les pays du monde atlantique, les défenseurs de l'ancien ordre social rencontraient une opposition générale. Au Canada français, l'aventure se soldait par l'échec du parti de Papineau. Mgr Bourget, qui avait les qualités et le dynamisme d'un véritable homme d'Etat, comprit immédiatement que l'Eglise canadienne devait prendre l'initiative d'une vaste contre-révolution. Pendant que s'engage la lutte armée, il explique à un ami: « Il faut tâcher de sauver

55. Mgr Lartigue à G.-A. Belcourt, 24 avril 1838, lettre citée dans Frère Adélard-Marie, « Mgr Bourget: premières années d'épiscopat, 1837-1842 » (thèse manuscrite de M. A., Université de Montréal, 1952), 48.

notre peuple du malheur et des horreurs d'une guerre civile en tâchant de gagner sa confiance, pour lui insinuer doucement et prudemment son devoir.»[56] A la veille de devenir évêque de Montréal, il précise qu'il est urgent de « reconquérir la confiance que le peuple a perdue en son clergé ».[57]

L'Eglise canadienne jouit dorénavant d'une liberté qu'elle n'avait jamais possédée depuis 1760. Elle bénéficie, sans s'en rendre parfaitement compte, des avantages de l'établissement de la responsabilité ministérielle et d'un nouveau climat de tolérance religieuse parmi les élites protestantes de la Grande-Bretagne et du Canada anglais. Les principaux porte-parole de la majorité anglo-canadienne se sont rendu compte que la présence de l'Eglise catholique, qui ne groupe qu'une minorité de la population, n'est nullement un obstacle à l'expansion de la colonisation britannique au Canada. Maintenant qu'ils sont devenus la majorité et assurés de diriger eux-mêmes les destinées du pays, les *British Americans* ne voient plus la nécessité d'intervenir directement dans l'administration de l'Eglise. Les plus clairvoyants parmi eux ont même prévu que l'influence pacificatrice et conservatrice du clergé catholique sur la collectivité canadienne-fran-

56. Mgr Bourget à M. Pépin, curé de Saint-Roch, 1 décembre 1837, lettre citée dans *ibid.*, 35.

57. *Id.* à H. Manseau, vicaire général et curé de Longueuil, 2 avril 1840, lettre citée dans *ibid.*, 67.

çaise contribuera à consolider la domination politique et économique de la majorité britannique. Pour comprendre ce point de vue très lucide, on n'a qu'à se rappeler la politique religieuse habile des gouverneurs anglais immédiatement après la Conquête. Depuis 1760, lorsque la foi et la morale ne s'y opposaient pas, les chefs ecclésiastiques n'avaient-ils pas toujours conseillé « l'obéissance aux puissances légitimes », selon l'expression même de Mgr Hubert? L'histoire subséquente du Canada (alliance du clergé avec le parti conservateur de 1854 à 1896, attitude officielle de l'épiscopat lors des crises sur la participation aux guerres extérieures, relations entre le patronat anglo-saxon et les prolétaires canadiens-français, etc.) démontre combien ce calcul était juste.

L'Eglise s'empressa de tirer parti de sa liberté d'action enfin reconquise. Ses chefs, entraînés par l'énergie et la clairvoyance d'un Mgr Bourget, poursuivent une politique de restauration religieuse: fondation de nombreuses institutions nouvelles, études théologiques réorganisées, retraites du clergé, prédication populaire, immigration de religieux français, création de nouvelles paroisses, relations suivies avec Rome, contacts réguliers avec la France catholique, etc. De 1840 à 1865, l'épiscopat canadien dirige une contre-réforme catholique. Celle-ci s'imposait. La libre-pensée avait fait des progrès considérables parmi les

classes dirigeantes laïques [58] et la population, en général, avait pris l'habitude de négliger ses devoirs religieux. En 1842, Mgr Bourget calcule que 12,000 à 13,000 catholiques de son diocèse n'ont pas fait leurs pâques.[59] C'était pourtant au lendemain des missions populaires de Mgr Forbin-Janson qui avaient provoqué un grand mouvement de pratique religieuse. Un historien qui a étudié l'histoire religieuse de cette période a eu raison d'intituler son livre *La Réaction catholique.* Le clergé mène une lutte vigilante contre les derniers représentants de la libre-pensée. L'Institut canadien et tous les anticléricaux qui demeurent fidèles au romantisme révolutionnaire de la décade 1830 font quelque tapage mais n'influencent plus la masse de la population. L'Eglise a obtenu liberté et prestige. Elle s'est gagné la confiance des Canadiens.[60]

En 1867, se crée un gouvernement provincial. Depuis 107 ans, les Canadiens n'ont jamais eu un gouvernement à eux. Ils ont acquis une conception

58. Voir Trudel, *Influence de Voltaire,* 1: 127-221.

59. Voir Léon Pouliot, *La Réaction catholique de Montréal, 1840-1841* (Montréal, 1942), 22-23.

60. Il est important de souligner ici la contribution essentielle de la France à cette œuvre de restauration catholique. Sans l'aide missionnaire de l'ancienne mère-patrie, l'Eglise canadienne aurait été incapable de réaliser la tâche entreprise par Mgr Bourget, ses collaborateurs et ses successeurs. On constatera facilement tout le ridicule de la thèse selon laquelle la Conquête anglaise avait miraculeusement protégé la société canadienne-

diminuée du rôle de l'Etat parce que leur société s'est développée uniquement à l'intérieur de cadres paroissiaux. Leur pensée politique est incomplète et ils n'ont pas de traditions administratives. Les dirigeants ecclésiastiques gardent leur ancienne méfiance à l'égard du pouvoir civil. Ils n'ont pas oublié les longues luttes que l'Eglise québécoise a dû livrer, depuis la Conquête, pour obtenir et conserver sa liberté d'action. Le programme de plusieurs chefs politiques « rouges » et les outrecuidances de quelques francs-maçons et esprits forts qui se donnent l'illusion d'être la majorité ne sont pas de nature à les rassurer. Le clergé, en général, a encore une confiance très limitée dans les chefs laïcs canadiens-français. Il cherche à s'allier aux plus traditionalistes d'entre eux. Il craint toujours un retour à la période 1820-1840. La situation pénible des catholiques dans plusieurs pays d'Europe continentale, où l'Eglise est victime d'une persécution ouverte et systématique, inspire aux chefs religieux du Canada français une prudence extrême. Ils surveillent étroitement tous les gestes et toutes les initiatives du gouvernement québécois. Celui-ci devient comme paralysé et n'ose pas adopter les réformes qui s'imposent dans

---

française et son Eglise contre les malheurs de la « méchante » Révolution française. Comment soutenir une telle interprétation des faits quand on sait que l'Eglise canadienne a dû puiser aux sources spirituelles et matérielles de la France catholique pour se reconstruire depuis la deuxième moitié du XIX[e] siècle? De cette France même qui avait subi la « méchante » Révolution!

deux domaines qui relèvent de sa juridiction: éducation et législation sociale. En 1875, un gouvernement conservateur se sent même obligé de supprimer le ministère de l'Instruction publique.[61] L'enseignement et la prédication des religieux français chassés de leur patrie par une législation sectaire contribueront à préciser davantage la pensée anti-étatiste des principaux interprètes de la société canadienne-française. Quiconque propose une réforme, une initiative, une mesure, un projet nécessitant l'intervention de l'Etat provincial se voit soupçonné de conspiration maçonnique. Une équipe de journalistes et d'écrivains se spécialise dans le dépistage des conspirateurs, quelquefois réels, souvent imaginaires.

Un phénomène vraiment paradoxal s'ensuivit. Dans un Etat démocratique où l'immense majorité de la population était catholique pratiquante et où un gouvernement n'aurait pas pu gouverner sans son appui, les autorités ecclésiastiques adoptèrent à l'égard du pouvoir politique l'attitude que l'Eglise a dû prendre dans les pays où les fidèles catholiques formaient une minorité obligée de se protéger contre l'incompréhension et la persécution d'une majorité hostile ou indifférente. Un peuple catholique avait déclaré la guerre à son gouvernement catholique.

Impossible de s'expliquer une telle situation sans une étude objective de la société canadienne-française

61. Voir Rumilly, *Histoire de la province*, 2: 18-19.

depuis la Conquête. Nous avons tenté de donner les grandes lignes de cette évolution historique qui explique comment les chefs ecclésiastiques, les penseurs sociaux et les éducateurs en étaient venus à craindre l'Etat. De plus, il faut ajouter que les abus révoltants de l'étatisme dans les pays soumis aux dictatures fascistes et communistes ont encouragé l'anti-étatisme de plusieurs sociologues et économistes canadiens-français contemporains. Ici encore, constatons que l'un des drames de la pensée canadienne-française demeure son incapacité à étudier les problèmes du milieu québécois en fonction des besoins de la société canadienne-française. Notre pensée politique et sociale a toujours été à la remorque d'économistes, de sociologues et de penseurs étrangers dont les conclusions et les directives avaient été élaborées en tenant compte d'une situation bien différente de la nôtre. Chaque société humaine a des problèmes particuliers qu'elle doit étudier elle-même. Elle y parvient en se donnant un véritable enseignement supérieur des sciences sociales confié à des chercheurs qui ne se contentent pas de répéter servilement leurs maîtres européens ou américains. Ces universitaires doivent se dégager d'un faux intellectualisme qui nie les valeurs nationales et avoir l'ambition de servir la collectivité dont ils sont membres.

Les Canadiens français avaient obtenu, en 1867, un Etat provincial qu'ils auraient pu mettre à leur service. Ils ne s'en servirent que très peu. Ils se sont

convaincus qu'ils n'en avaient pas besoin. Ils avaient appris à se contenter des cadres incomplets qu'ils avaient eus de 1760 à 1867: la paroisse, l'école, le collège, le diocèse. Un laissez faire général, dont les disciples les plus aveugles de l'économie classique n'ont jamais osé rêver, triompha dans la province de Québec. Les capitalistes *Canadian* et *American* s'en félicitèrent. Ils furent, d'ailleurs, les seuls bénéficiaires de cette situation anormale. Ils eurent entière liberté pour manigancer leurs coups de bourse, pour créer leurs trusts, pour monopoliser les services publics, pour s'approprier les ressources naturelles. Quelques entrepreneurs canadiens-français se joignirent à eux ou tentèrent de les imiter. La plupart se brûlèrent les ailes. L'industrialisation apporta quelques avantages à la population. Celle-ci, habituée à se satisfaire de peu, se montra très heureuse de la tournure des événements et n'exigea pas davantage. Elle crut aux bienfaits de la doctrine du laissez faire, laissez passer.

L'inaction de l'Etat provincial donna satisfaction au plus grand nombre. Les chefs ecclésiastiques, se rappelant les luttes courageuses et nécessaires de leurs prédécesseurs, eurent l'impression d'avoir remporté une grande victoire. La masse de la population avait une grande confiance en son clergé. Celui-ci l'avait méritée par sa compétence et son dévouement. Son autorité était immense. Les gouvernants laïcs, incapables d'adopter et même de penser une politique économico-

sociale moins imprévoyante, célébrèrent la prospérité de la province et les mérites de la *free enterprise.* Tout le monde était heureux: l'Etat québécois n'intervenait jamais. Sauf pour favoriser les opérations les plus audacieuses et les moins honnêtes des carnassiers de la finance et de l'industrie. Les intérêts privés s'étaient montrés plus forts que les exigences du bien commun de la population québécoise. Le gouvernement de la seule province canadienne-française du pays fut un gouvernement nationalement neutre qui avait peur de gouverner et qui ignorait ce qu'est gouverner.

L'anti-étatisme systématique des agriculturistes avait donné tous ses fruits. Si quelqu'un doit s'en réjouir, ce ne sont pas les Canadiens français.

*
* *

Nous voici, maintenant, au diapason de l'agriculturisme. Des sociologues, des philosophes, des orateurs patriotiques et des écrivains ont soutenu sérieusement que l'agriculture québécoise fournirait les assises matérielles d'une haute civilisation française et catholique en terre d'Amérique.

Le principal prophète de cet ordre nouveau fut un littérateur français. Dès 1859, Rameau de Saint-Père traçait ce programme ambitieux aux Canadiens: « Accorder un souci moindre à l'industrie et au commerce,

s'adonner davantage à l'agriculture, plus utile peut-être pour la vraie puissance des nations, et moins répulsive certainement au développement intellectuel; s'attacher avec la plus grande sollicitude, non pas seulement à répandre l'instruction, mais à en rehausser le niveau en même temps que celui de l'intelligence générale, marier l'élévation des idées à la science la plus sérieuse, et rehausser par la beauté de la forme, la solidité de la pensée, voilà le but que les Canadiens doivent se proposer, et l'essence même du caractère national, se faisant jour par leurs tendances et leurs goûts, les y porte naturellement.»[62]

Un tel message, lancé par une plume française dans un livre publié à Paris, ne tomba pas dans un milieu insensible et ingrat. Quelques années plus tard, Henri-Raymond Casgrain s'appuyait sur le témoignage de Rameau pour annoncer l'avenir prometteur de la littérature canadienne-française. Emu et troublé, il commit même la maladresse de répéter l'écrivain français sans toujours mettre son texte entre guillemets.[63] Pardonnons-lui ce plagiat certainement involontaire.

62. E. Rameau, *La France aux colonies* (Paris, 1859), 264. Tout son dernier chapitre (pp. 249-275) intitulé « De l'avenir moral et intellectuel des Canadiens en Amérique » est à lire. Jamais l'agriculturisme et le messianisme n'ont atteint à un tel sommet d'éloquence et d'incohérence!

63. Casgrain, « Le mouvement littéraire au Canada », *Le Foyer canadien,* 4 (janvier 1866) : 1-31. Article reproduit dans *Oeuvres complètes,* 1: 352-375.

Mgr Laflèche ne doutait pas un instant du grand rôle destiné à ses compatriotes en Amérique du Nord.[64] Edmond de Nevers reprend le même thème trente ans plus tard.[65] Il prévoit que la société agricole canadienne-française sera à l'avant-garde de la civilisation nord-américaine et qu'elle rayonnera par ses centres intellectuels et artistiques. Un peu plus de réflexion et d'observation lui aurait démontré que les communautés paysannes ont à peine les revenus nécessaires pour se donner un enseignement élémentaire convenable.

Appelé à définir « La vocation de la race française en Amérique », Louis-Adolphe Paquet s'écria: « Notre mission est moins de manier des capitaux que de remuer des idées; elle consiste moins à allumer le feu des usines qu'à entretenir et à faire rayonner au loin le foyer lumineux de la religion et de la pensée.»[66] Dans un style moins soigné, le célèbre Thibault affirmait que « notre mission est évidemment religieuse, civilisatrice, colonisatrice et agricole. Notre histoire l'atteste.»[67] Camille Roy, après avoir cité avec approbation le jugement flatteur de Rameau de Saint-Père,

64. Discours prononcé le 25 juin 1866, lors de la fête de la Saint-Jean-Baptiste à Ottawa, dans Savaète, éd., *Oeuvres oratoires*, 61-62.

65. Voir Nevers, *Avenir du peuple canadien-français, passim.*

66. Discours prononcé le 24 juin 1902. Citation donnée par Rumilly, *Histoire de la province*, 10: 121.

67. *Discours à l'occasion de la fête nationale, 1904*, 9.

conclut que les Canadiens sont « amis de la science et des choses de l'esprit » et qu'ils ont même « le culte de l'esprit ».[68] Le premier historien de la littérature canadienne est reconnu pour avoir eu beaucoup d'indulgence.

La majorité de l'élite canadienne-française accueillit avec reconnaissance et enthousiasme de telles déclarations sur l'avenir mirobolant de la « race française » dans le Nouveau-Monde. Elle souffrait secrètement de l'infériorité économique et politique du groupe ethnique auquel elle appartenait. Par un processus de compensation bien connu des psychologues, elle se consola en rêvant œuvres littéraires et artistiques toujours en puissance mais jamais réalisées, centres universitaires de renommée mondiale, maintien d'une échelle de valeurs que les autres nations, prétendait-on, avaient reniées. Les Anglo-Saxons manieraient la matière qui menaçait de les engloutir pendant que les Canadiens français porteraient précieusement la flamme qui devait régénérer la matière et les Anglo-Saxons! Qui ne se rappelle les éloquents discours des classes

68. « Notre esprit national », discours prononcé le 27 juin 1904, dans Camille Roy, *Les Leçons de notre histoire* (Québec, 1929), 202. L'auteur du *Précis de doctrine rurale à l'usage des Canadiens français* (voir plus haut, note (19)) demeure fidèle en 1948 au rêve messianique. Il croit encore en la victoire démographique des Canadiens français et prévoit de « glorieuses destinées » pour la « race » si celle-ci persiste dans sa vocation agricole, voir particulièrement pp. 110 et 149.

de rhétorique que ces pensées romanesques ont inspirés? Discours que d'éternels rhétoriciens se sont crus obligés de répéter même lorsque la vie s'était chargée de détruire toutes leurs illusions collégiales. C'était devenu une mauvaise habitude dont, heureusement, les nouvelles générations semblent vouloir se débarrasser. Les anciens porte-parole de la société canadienne-française s'étaient laissés égarer par un nationalisme romantique et messianique.

Il est surprenant, toutefois, de constater combien cette vieille idéologie influence encore des intellectuels et des universitaires qui prétendent avoir abandonné les mythes de leur enfance et se croient à l'avant-garde de la pensée canadienne-française contemporaine. Néanmoins, ils continuent toutes les anciennes illusions sur la richesse intrinsèque de la culture franco-canadienne. Ils ne doutent pas que celle-ci est appelée à un brillant avenir et voudraient en faire bénéficier le Canada tout entier. C'est ce qu'ils appellent une « intégration lucide » au grand tout *Canadian*. Ils se font les missionnaire du biculturisme. Celui-ci ressemble étrangement à l'ancien messianisme. Ces mêmes penseurs entretiennent des conceptions sociales aussi puériles que celles des agriculturistes. Ceux-ci voyaient dans la paysannerie la force et le salut de la collectivité. Une nouvelle génération de sociologues, de militants syndicalistes et d'écrivains semble convaincue que notre progrès collectif dépend mainte-

nant de la classes ouvrière. C'est en elle qu'ils ont mis toutes leurs espérances. A l'exemple des marxistes, ils l'invitent à enfanter un monde nouveau. L'ouvriérisme a remplacé l'agriculturisme.[69] Ce dernier nous a menés à une impasse. Le premier risque de conduire à l'agitation sociale permanente. Tout en admettant que les ouvriers sont appelés, comme groupe organisé, à jouer un rôle de plus en plus important dans la vie col-

69. Le nationalisme messianique traditionnel imprègne toute la pensée du R. P. Georges-Henri Lévesque qu'en certains milieux mal renseignés on a voulu représenter comme un homme qui aurait abandonné les siens, voir particulièrement sa conférence, « Culture française, fait canadien », *Revue dominicaine,* 60 (juillet-août 1954) : 6-11. M. Maurice Lamontagne, tout en optant pour une « intégration lucide » au Canada anglais, n'a nullement l'intention d'appauvrir la culture canadienne-française et ne doute pas qu'elle peut avoir un bel avenir, voir son livre, *Le Fédéralisme canadien* (Québec, 1954), 290-297. M. Maurice Tremblay, auquel ses recherches en histoire des idées ont pourtant révélé la pauvreté de notre pensée collective, s'imagine que le monde entier attend un message du Canada français, voir son étude, « Orientations de la pensée sociale », dans Falardeau, éd., *Essais sur le Québec,* 208. M. Jean-Charles Falardeau, qui prétend avoir dépassé depuis longtemps le nationalisme de son temps de collège, ne craint pas de servir à ses lecteurs et à ses auditeurs toute la mythologie que ses professeurs d'histoire lui ont enseignée en rhétorique, voir dans *ibid.,* 255-257. Les mêmes thèmes reviennent dans plusieurs de ses conférences, voir « La Province de Québec », texte donné à Radio-Canada, le 5 janvier 1955. Quant à l'ouvriérisme, chaque numéro de *Cité libre* y sacrifie quelques pages et le livre consacré à *La Grève de l'amiante* s'en inspire directement et l'exalte.

lective, il ne faut jamais oublier que les classes laborieuses — qu'elles soient rurales ou urbaines — ne constituent qu'une partie subordonnée de l'ordre social. Même si théoriquement leur chefs représentent la majorité numérique. Quand aurons-nous une pensée sociale réaliste, appuyée sur les faits et purgée de toute chimère?

Un faux spiritualisme, l'angélisme que Pascal a déjà dénoncé, a longtemps envahi toute la pensée officielle du Canada français. On confondit pauvreté et esprit de pauvreté, renoncement volontaire et privations imposées par les circonstances. Au lieu d'apprendre à dominer les biens matériels afin de les mettre au service d'un idéal, la jeunesse reçut l'ordre de mépriser la richesse. Les raisins que l'on ne peut pas atteindre sont toujours trop verts. Quand quelques voix timides et isolées osaient rappeler que les biens de ce monde ont été donnés à l'homme pour qu'ils les utilise aux fins supérieures prévues par le Créateur, des censeurs éloquents se chargeaient de tonner: « Il n'est pas nécessaire que nous possédions l'industrie et l'argent. Nous ne serions plus des Canadiens français mais des Américains à peu près comme les autres. Notre mission est de posséder la terre et de semer des idées. Nous accrocher au sol, élever des familles nombreuses, entretenir des foyers de vie intellectuelle et spirituelle,

tel doit être notre rôle en Amérique.»[70] Les agriculturistes ont toujours eu une définition très incomplète de l'expression « posséder la terre ». Lorsque, à ses premiers cours d'économie politique, il insista sur l'importance et la nécessité pour les Canadiens français de s'enrichir, le jeune Edouard Montpetit se fit rappeler à l'ordre par un journaliste vigilant.[71]

M. Montpetit a condamné avec humour ce faux spiritualisme. Lui-même, toutefois, en a subi l'influence. Beaucoup plus qu'il ne l'a cru. En 1938, il déclarait devant les membres de la Société royale: « Mais comment prêcher l'éveil économique sans prendre le parti de la richesse? Ce fut un beau tapage sur la Colline inspirée. S'enrichir, quelle dangereuse doctrine! N'avons-nous pas, contre l'opulence des autres, dressé depuis toujours l'intelligence? Contre l'enseignement pratique, les disciplines inestimables du classicisme? Et contre le matérialisme, la pauvreté vengeresse d'un idéalisme miteux...»[72] On ne peut pas lire ces lignes

70. Article de Jules-Paul Tardivel, dans son journal *La Vérité*, en 1902. Citation donnée par Rumilly, *Histoire de la province*, 10: 83.

71. Edouard Montpetit, «L'Avenir économique des Canadiens français », conférence prononcée devant les membres de la Chambre de Commerce cadette, *Bulletin de la Chambre de Commerce de Montréal* (février 1935), 19.

72. Citation donnée par Maurice Tremblay, « Orientations de la pensée sociale », dans Falardeau, éd., *Essais sur le Québec*, 207.

sans deviner les luttes patientes et épuisantes que nos premiers économistes et sociologues ont dû livrer pour forcer certaines classes dirigeantes du Canada français à prendre conscience des réalités de la vie en Amérique du Nord au XXe siècle. Ils ont perdu une partie considérable de leur temps et de leurs énergies à démontrer l'évidence même. Déjà surchargés de travail dans une société où n'existait pas la division des tâches, ils n'ont pas pu se consacrer exclusivement à leur enseignement et à leurs recherches.

Ce faux spiritualisme engendra un climat social anormal. Les hommes d'argent n'eurent pas dans la société canadienne-française la place qui leur revenait. Ils étaient des inadaptés. Les premiers Canadiens français qui réussirent à faire fortune se montrèrent très souvent plus assoiffés de lucre, plus jouisseurs, plus matérialistes que leurs concurrents *Canadian* ou *American*. Il était évident qu'ils n'avaient pas appris l'art d'être riches. Dans une société qui a été longtemps privée d'un surplus économique, les nouveaux riches se conduisent toujours en parvenus grossiers. A moins d'être intégrés rapidement à cette société et d'y jouer leur rôle dans des cadres élargis et dynamiques. Telle ne fut pas la situation au Canada français. La conduite souvent scandaleuse et ridicule de nos premiers millionnaires, leur anglomanie puérile, — n'étaient-ils pas, pour la plupart, tributaires de l'activité économique du Canada anglais? — leur manque de goût et de

culture fournirent des arguments de plus aux contempteurs de la fortune. La richesse impose à ceux qui en bénéficient de lourdes responsabilités. Les premières générations d'enrichis sont souvent incapables de s'en acquitter. Particulièrement, lorsque les préjugés du milieu condamnent les succès matériels. Le faux spiritualisme dont les Canadiens français avaient été gavés les avait très mal prémunis contre les premières ivresses de la fortune et du pouvoir. La remarque de Pascal au sujet de ceux qui tentent d'imiter les anges demeure toujours d'actualité.

*
* *

Rares aujourd'hui ceux qui croient encore aveuglément en la vocation agricole des Canadiens français du Québec. Les derniers défenseurs de la mystique rurale forment un maigre bataillon d'arrière-garde.[73]

73. Pour le bénéfice de ceux qui seraient tentés de mal l'interpréter, l'auteur désire préciser qu'il n'a jamais eu l'intention de nier ou de sous-évaluer le rôle important dévolu à la classe agricole dans toute société humaine. Comme historien, il sait tout ce que la collectivité canadienne-française doit aux générations de familles qui ont occupé le sol québécois. Leur fidélité rurale a souvent exigé un esprit d'abnégation poussé jusqu'à l'héroïsme. L'histoire des Cantons de l'Est, du Saguenay et du nord laurentien constitue une véritable épopée à la gloire de nos admirables « faiseurs de terre ».

L'historien des idées qui explique et décrit l'agriculturisme n'attaque pas les agriculteurs. Il n'attaque personne mais remplit tout simplement son métier. De plus, les

La prolétarisation massive de nos paysans, l'industrialisation accélérée des dernières années, les nombreux problèmes économiques et sociaux qui exigent des solutions bien différentes de celles proposées par les agriculturistes, l'action des Chambres de Commerce, les progrès considérables des unions ouvrières, le travail énorme poursuivi par les syndicats professionnels et coopératifs dans les milieux agricoles, la formation de nouvelles classes dirigeantes conscientes de leurs responsabilités à l'époque contemporaine, les recherches et les enseignements des spécialistes en sciences sociales, tels sont les principaux facteurs qui forcent les plus myopes à déciller leurs yeux trop longtemps fermés aux réalités de la vie.

---

lecteurs constateront que la classe agricole du Québec n'a jamais elle-même prêché l'agriculturisme. Ceux qui enseignaient cette doctrine économico-sociale ne cultivaient pas la terre. Sauf quelques rares exceptions. Nos cultivateurs ne se sont jamais crus membres d'une classe privilégiée ou investis d'une vocation particulière. Ils sont prêts, comme ils l'ont toujours été, à semer et à récolter aussi longtemps que cette occupation leur donne les moyens de faire vivre honorablement leurs familles et d'établir leurs enfants. Ils croient en l'amélioration des techniques agricoles et cherchent, comme tous les autres humains normaux, à hausser leur niveau de vie. Bien encadrés et bien servis par leurs syndicats coopératifs et professionnels, ils entendent recevoir leur juste part du revenu de la province. Ils se savent solidaires de toutes les classes de la société canadienne-française et leurs nouvelles élites travaillent efficacement au bien général de celle-ci. La même remarque s'applique à la classe ouvrière.

Mais il ne faudrait pas conclure trop vite. L'influence agriculturiste, qui a dominé la pensée canadienne-française pendant plus d'un siècle, pénètre encore plusieurs milieux dirigeants. Les organisateurs des Semaines sociales du Canada n'ont-ils pas consacré l'une de leurs récentes réunions à l'établissement rural? Hypnotisée par sa croyance en un passé surhumain et idéalisé, mal préparée aux tâches qui l'attendent, gardant dans un monde qui évolue sans cesse une conception trop rigide de l'ordre social, une partie importante de nos élites semble incapable de comprendre les problèmes contemporains. Notre pensée économique, politique, sociale et pédagogique ne se libère que difficilement des résidus de l'agriculturisme, de l'antiétatisme et du messianisme. Il est urgent de nous en débarrasser si nous voulons élaborer une politique économique et sociale qui réponde aux besoins de l'heure et qui soit véritablement au service de la collectivité. Le Canada français n'a jamais manqué d'âmes généreuses, capables de tous les dévouements et de toutes les abnégations. L'expérience démontre que cela n'a pas été suffisant. Il lui faut une pensée claire et réaliste, délivrée des anciennes illusions qui ont paralysé son action collective. Citons la remarque judicieuse d'un philosophe contemporain: « Le monde aurait été sauvé plus d'une fois si la qualité des âmes pouvait dispenser de la qualité des idées.»[74]

74. Léon Brunschwicg, *Les Ages de l'intelligence* (Paris, 1947), i.

La nation canadienne-française du Québec fait face à une échéance qu'elle n'a pas la liberté de reculer. Continuera-t-elle à subir presque sans réagir les tragiques déterminismes de son histoire depuis la Conquête? Ou saura-t-elle utiliser efficacement tous les moyens d'action dont elle dispose pour les dominer dans la mesure où elle en a encore la liberté? *

MICHEL BRUNET

* L'auteur tient à remercier les personnes et les institutions qui l'ont aidé au cours de ses recherches. En particulier, il exprime sa grande reconnaissance envers l'Université de Montréal dont les dirigeants lui ont toujours facilité la poursuite de ses travaux et envers le Conseil Canadien des Recherches en Sciences Sociales qui lui a généreusement accordé une aide financière pour défrayer en partie ses dépenses de voyage lors de ses séjours aux Archives publiques d'Ottawa et ailleurs.

ROLAND GIGUÈRE

# LIEUX EXEMPLAIRES

Roland GIGUÈRE. — Né en 1929. Poète et artiste graphique. Fonde en 1949 les Editions Erta qu'il dirige encore aujourd'hui. Collabore à plusieurs revues de poésies et d'arts plastiques canadiennes et étrangères. A publié quelques recueils de poèmes dont *Faire naître,* 1949; *Yeux fixes,* 1951; *Images apprivoisées,* 1953; *Les Armes blanches,* 1954.

## *L'ECHELLE HUMAINE*

*L'anneau solaire glisse soudain le long de la tige et s'évase aux confins de sa propre transparence. Une tranche de vie bascule et soulève un nuage d'âcre poussière; sur le sable encore humide grouillent mille actions passées: du noir, du rouge et un jaune extrêmement sale.*

*Le blanc trompe l'œil.*

*Plus loin les civières, par rangées de sept, attendent nos chutes. La fièvre monte. Fébrilement, nous dessinons dans un ciel de plomb nos ailes nécessaires; l'homme est lancé mais l'air vicié de la terre n'aide pas à planer. Habituel retour aux sources stériles, mêmes puits sourds, mêmes jardins de ronces.*

*Il nous vient du plus profond des entrailles, un grand besoin de forêts vierges; un désir de volcan en activité ronge les barreaux de l'habitude.*

*Le cri suinte.*

*Sur la paume tendue surnagent, évanescents, les différents visages rêvés et le plus clair prend déjà la forme d'une boule de cristal où s'inscrivent quelques signes lisibles.*

*Il est permis d'imaginer le reste:*
*Un homme monte au sommet de l'éphémère échafaudage laissant sur le sol les débris d'une roue de*

*fortune. La cigale avance le soleil d'une saison et c'est sur l'étendue de son champ de vision que l'homme réfléchit: la moisson ouvrira l'œil du père, l'épi sera peut-être infauchable, la pluie seulement viendra adoucir la hampe ou tout ne sera que lances dressées vers un ciel implacable.*

*Sur l'étendue d'un désastre, l'homme ne fléchit pas, il pèse, il balaie, prépare la place d'un édifice en tous points identique au précédent plus un étage, quatre ou cinq fenêtres donnant sur le paysage nouveau.*

*L'échelle retirée, il reste l'empreinte d'une montée pénible mais l'espace ainsi déchiré permet enfin de respirer, le pied sur la brèche et la main à plat sur un sol meuble. Pour maintenir l'équilibre de la construction, on laisse quelques vestiges de ruines autour desquelles on a fait le vide; l'érosion gravera les millésimes. Une seule poutre, déjà pourrie, soutient l'ancienne demeure.*

## *SUR NOTRE ILE*

*Au centre d'un terrible désordre, une petite aiguille d'acier, en équilibre sur sa pointe, rétablit l'horizon et un premier reflet appelle déjà le calme. Les sirènes émergent venant semer sur la grève leurs étincelantes écailles. Si la nuit est douce, la rive, dès l'aube, sera recouverte d'un bouclier à mille facettes, chacune d'elles*

*indiquant le nom et l'emplacement d'une île inconnue. Les explorateurs qui, par hasard, viendront à passer par ici, aperçevant ces indications inespérées, poursuivront infailliblement leur route à la conquête de ces îles. Tout danger de massacre ainsi écarté, nous conservons notre calme dans un désordre qui nous est de plus en plus familier.*

## *LA PYRAMIDE DIMINUE*

*Fidèle au côté tranchant de la vie, la blessure se ferme laissant toutefois une cicatrice bien visible comme une entaille au tronc de l'arbre que l'on veut abattre. On retourne le corps, de tous côtés il apparaît troué. Des pierres tombent de la bouche qui ne sont ni précieuses ni même polies: simples cailloux noirs de la vie courante. Plusieurs chemins ainsi parcourus montrent leurs cailloux; plutôt bitume, plutôt béton que pierres des champs, sans parler des rochers dont on fait la poudre, sans non plus parler des glaciers dont on tire l'eau potable, volcans réduits à cendre.*

*Mais le corps toujours troué, le prisonnier est repris par les tentacules du passé. Le fourreau vide, le bourreau retourne à son lit, las des échafauds.*

## *EQUILIBRE QUOTIDIEN*

*Sur un mince et fragile plateau se dresse la somme de nos constructions, compliquées et toutes en hauteur: planches de salut finement ciselées, échafaudages pour des lendemains impossibles, châteaux de sable mouvant, etc... Les mains fébriles, le souffle court, nous venons chaque jour déposer sur le même plateau la construction nouvelle osant à peine regarder cet équilibre précaire. Un faux mouvement et il faut recommencer sa vie sur un autre plateau.*

## *JOUR CLAIR*

*Les rivages ensanglantés glissent à la mer et le sable à nouveau prend forme de château. Le silence noie l'ombre de nos travaux. Derrière soi, des milliers de bâtons rompus sur les routes hostiles.*

## *SOLITUDE TROUEE*

*Au petit jour, à la grande nuit, encore une plage de ténèbres où abordent quelques feux sauvages; la*

*forme de nos terriers se dessine et les dernières lignes de force prolongent une île perdue.*

## *PUR INTERVALLE*

*Les derniers fossiles engloutis, il ne reste plus trace des monstres qui nous habitaient. L'amour avec tous ses anneaux apparaît sur un trapèze volant réduisant le vide à une vallée aimable où le sommeil vient errer, la tête abandonnée à la nuit. La mémoire revient : naguère il fallait des mois pour enterrer un masque de malheur, aujourd'hui, le visage montre des racines propres, toute idée de boue disparue.*

*Et combien de jours à vivre en plaine?*

*Le volcan se retourne dans sa lave et patiente.*

## *SIGNAUX INUTILES*

*On signale depuis longtemps un satellite nuisible, un autre non moins nuisible mais invisible celui-là, enfin un anneau qui brise tout élan. On signale d'autre part les innombrables avaries qu'a subies notre planète en cours de route. Ne sachant plus où vivre, quoi ré-*

*parer, quoi détruire, nous laissons tout s'avarier, se ruiner, nous laissons tout crouler.*

## *HABITUDE DE L'ESSENTIEL*

*Tout s'illumine à partir du noyau central du foyer où rage le désir de consumer. L'objet aimé perd ses angles inutiles, le poids diminue, des ailes de verre prennent naissance au point ultime de l'être réalisant déjà une trajectoire hors planète. Le vol plané amène l'air libre à l'égaré et sous la table rase s'anime le corps essentiel.*

## *UNE LIGNE ACCUSE*

*Une lune épineuse se lève sur un monde barbelé. A lueur de terre, il nous est maintenant donné de contempler nos propres fossiles, l'intérieur veineux des labyrinthes humains en totale transparence.*

*Sur le ruban de nuit s'agite le sismographe des tremblements d'être. Une ligne droite accuse une ligne brisée; une ligne brisée ne se relève plus, courbe dans le malheur; apparaissent alors sur la vitre bleue des*

*couronnes de spectres magnétiques, signes avant-coureurs d'éruptions. Le paratonnerre veille.*

*Une première secousse plonge dans l'oubli des années mouvementées mais sans crevasse. De mouvement en mouvement, il ne reste bientôt plus qu'une veine de marbre froid cristallisant l'attitude dernière.*

*Sur le ruban de nuit, une ligne saigne.*

## *FAUX HORIZONS*

*La cendre ravage le souvenir du feu dans la poitrine. Au seuil de l'envol s'évanouissent les trajectoires fulgurantes d'un monde possible et, retenus aux draps mauves, les mots de repère agonisent sans avoir pu donner signe de vie. Devant le naufrage, l'île est absente, la côte désolée, le phare aveugle. Pourtant un accent roule qui cherche l'écho naturel des hauts plateaux, la veine du rocher, la pente du ruisseau; un accent aigu posé sur la dernière feuille du seul palmier de cette oasis qui ne manque jamais de surgir même du plus noir tableau. L'ardoise reçoit le cri comme un signe enfantin venant nommer le fruit attendu, mais le mur se raye et voici les fagots du lendemain.*
*Le torrent aura la démarche facile, la tête haute au-dessus du carnage et, pendant que nous irons délacer nos champs, l'eau glauque emportera les merveilles du*

*kaléidoscope. Mais plutôt l'océan que la mare ignoble qui s'attache à nos pas, plutôt la lave que cette boue ridicule dans laquelle il nous faut chercher nos propres traces.*

*Un épi de blé et la terre se renverse, un coup de soleil et c'est le rouge qui monte au visage comme une pieuvre. L'éclatement de pétales prépare un ultime bûcher où seront consumés ces oriflammes insignifiants qui nous servent d'horizons. Alors, peut-être, une vue claire...*

## *VOIE OUVERTE*

*Une main fébrile avance le jour à la pointe du fer et grave au fronton l'étape dernière à l'effigie du coureur. Les rêves glissent sur la paroi d'aujourd'hui, perdent pied et retournent à l'éphémère éther tandis que l'on pavoise un navire des quatre vents futurs.*

*On dirige vers un espace ouvert des milliers de flèches destinées à d'invisibles ballons captifs; dirigeables perdus sans l'œil de la nacelle, dirigeables aveugles dans la voie lactée de la découverte. Un ciel dirigé vers le bleu double déjà le regard.*

*Voici l'orbite translucide.*

## *LES CAUSES DE L'EXIL*

*L'urne fut renversée dès la première vague et le sang répandu imprima sur la plage la gravité de l'outrage. La mer se retira avec ses espadons et quand l'ombre du condor vint envelopper les débris, on ne crut plus possible un retour de marée salutaire.*

*La foudre le lendemain découpa dans le ciel les côtes étincelantes d'un continent nouveau pour lequel nous devions partir après s'être démunis de tout souvenir.*

*Un seul miroir allait nous suivre qui réfléchirait le sens augural de nos plus obscures paroles.*

## *EN PAYS PERDU*

*A l'ouverture des rideaux, seul témoin, regarder froidement le spectacle d'un passé incendié n'appelle pas nécessairement la métamorphose en statue de sel. Ce qui est devant, qui vient, ou ce que j'imagine être devant a toujours eu sur moi la plus forte attraction; mais maintenant le silence est tel, après cet éclatement de sifflets et de sirènes, que je pivote sur moi-même et mon regard glisse sur une mer désolée que j'ignorais là, derrière. Les zones d'ombre se succèdent, percées*

*à intervalles de pics neigeux; sous cette plaque noire, ondulante, je devine les mots reniés, les sentiers battus, les armes rouillées, les masques brisés, tout ce qui a dû être abandonné pour avoir le pied ferme en domaine inconnu.*

*Au sortir du rêve d'éther, j'aborde un havre en loques — encore un lieu où je devrai faire mon feu — et me retrouve aussi nu, aussi démuni que la première pierre rencontrée, pierre de lune ou simple caillou sur une route hostile. Tout est à apprivoiser: l'air et le vent, la parole et le chant qui écume sur des lèvres lourdes de givre. Il faudra aussi semer des clairières pour que vive cette forêt nouvelle car déjà la flétrissure germe dans la racine.*

*Où ai-je appris à m'égarer ainsi?*

*La grande fleur jaune qu'un matin j'ai prise pour soleil ne m'avait donné, en somme, que pétales de cendre et plus le jardin s'élargissait, plus le sang coulait, mais tout me porte à croire que la vue claire vient de là, comme d'un château en ruine s'échappe une volée de colombes.*

*Dans l'obscur, la foudre intervient: le temps d'un éclair et la figure humaine se détache du bloc de basalte, dix fois plus grande que nature, sans cicatrice, sans blessure, une figure prête à subir l'assaut du temps; muette mais terriblement signifiante, les yeux plongés dans l'inévitable.*

*Nous sommes ainsi en droit d'attendre une transfiguration totale après toute défiguration. Quand le massacre sera achevé, restera debout le désir d'une croisière sans horizon aux quatres vents de l'absolu.*

*Projeté hors du cercle fatal, je songe à une clef de voûte qui se détacherait de l'édifice au moment opportun — quand l'on se tourne vers un écroulement conjuré — pour affacer jusqu'à la moindre trace de soumission.*

*Précédant l'âge polaire, l'aurore boréale nimbe l'acte d'amour, dernier halo. Quelques-uns, pénétrés du sens du courant, remontent à la source de la transparence. La foule, dissimulée derrière sa propre rumeur, renie les cris lancés à la tête du chacal. On s'enveloppe, on se contente d'un vague murmure. Durant tout ce temps passé à effeuiller l'arbre généalogique, le rapace n'a cessé de flairer le champ des travaux laissé à son destin. Rien ne sera jamais achevé ici, cela se voit; l'équilibre apparaît-il enfin, après tant d'efforts, que l'on déserte le vaisseau pour courir au déluge et pas un n'apporte même le souvenir de la rose des vents. On croit être sauvé à l'instant fatal par une illusoire lame de fond, comme si le bourreau allait échanger le coup coupé pour la main tendue...*

*Et la transfiguration, me direz-vous? C'est maintenant qu'il faut modeler le visage que l'on aura, donner aux traits la courbe de l'astre espéré.*

*Un seul fil retient le paria à l'oasis: le filet d'eau de vie. Le dépaysement nécessaire à un renouvellement de forces est à portée de la main. Par un matin pluvieux, perdu au cœur de la ville, je me trouvai soudain en face d'un hameau archaïque, sorte de village de tribu primitive. J'inspectai soigneusement les demeures qui avaient l'air de puits surmontés de chapeaux de brique rouges; l'entrée des huttes, au niveau du sol, donnait dans le vide, le fond se trouvant à quelque quinze pieds sous terre; en haut, à même distance, se détachait un disque de ciel de deux pieds de diamètre; seul un étroit remblai longeait le mur à partir de la porte, permettant de faire le tour des huttes en s'agrippant aux lézardes. A l'intérieur, nuls esprits, nuls dieux, mais un silence favorable à toute présence et j'acceptai d'avance les apparitions possibles pouvant surgir comme un gant de plomb qui se pose sur l'épaule quand l'on se croit seul dans l'obscurité des catacombes.*

*Où étais-je? Où suis-je?*

*Entraîné par la force centrifuge du remous, j'entre dans le noyau de nuit où se meut une faune monstrueuse; la rose carnivore me suit, attendant le faux pas qui me livrera, sans défense, aux pétales mortels mais la fatalité recule devant je ne sais quel hasard. D'un lieu proche sans doute un sorcier noir me guide et m'exorcise. A mes yeux bientôt se dessine le fil conducteur et quoiqu'il m'apparaisse noué de glaives rouges, j'entrevois la possibilité de réincarnation sous forme*

*plus heureuse: nuage ou flamme, à hauteur d'homme toujours. Et j'avance. J'avance une planète verte et vierge au pied de la découverte, j'avance une main libre sur le corps du délit, j'avance mille feux-follets pour un loup-garou, j'avance et j'abandonne le chemin parcouru aux aveugles de demain. Qui piétinera le disque de ciel de deux pieds de diamètre, seul vestige du large, sera avalé par le cratère et restitué à la lave. (La ronde des légendes continue d'envoûter l'étranger et s'il n'ouvre sa porte à leurs suppliques échevelées, c'en est fini de lui: l'oiseau-lame frappe.) Mais voilà que de la paroi suintent des perles carmines qui forment sur le sol la configuration d'une étoile arrachée à sa trajectoire. La lévitation! La lévitation!*

*Plus personne maintenant ne veut ramper dans les profondeurs de la mine de rêves et, de nouveau, je me retrouve seul devant l'imaginaire.*

*Où étais-je? Où suis-je?*

*J'appris un peu plus tard que mon hameau archaïque était en réalité d'anciens fours à chaux désaffectés...*

*Mais pour moi, au cœur de ma ville, il y aura toujours des huttes de briques rouges pour me servir de refuge.*

*En dernier ressort: un puits de chaux vive.*

*Ainsi la voie lactée illumine-t-elle le mur d'en face pour peu que l'on ferme les yeux sur les arêtes empoisonnées, l'angle de vision variant avec la nuit.*

*Il suffit parfois d'un mot pour déterminer le sens du ruisseau, un geste et le torrent vient. Le feu roule dans sa braise les actes inutiles, mornes heures à espérer un retour de marée salutaire. La fumée monte vers un ciel obscurci par mille regards perdus, une petite nacelle en vol libre laisse croire toutefois à un air pur.*

*Un jour je montrerai du doigt un anneau solaire dans les anfractuosités de l'obscur, par simple fantaisie, comme on allume une lampe de chevet sur le coup de midi.*

Paris-Montréal, 1955.

ROLAND GIGUÈRE

GILLES MARCOTTE

# SAINT-DENYS-GARNEAU

*Etude littéraire*

Gilles MARCOTTE. — Journaliste, critique littéraire, conférencier à Radio-Canada. Présentement attaché à l'Office National du Film.

## Chapitre I

# LES PRÉPARATIONS

Hector de Saint-Denys-Garneau naquit à Montréal, le 13 juin 1912, d'une famille qui compte parmi les plus anciennes et les mieux connues du Canada français. Par sa mère, Herminie Prévost, il descend des Juchereau-Duchesnay, dont un ancêtre, Nicolas Juchereau de Saint-Denys, obtint ses lettres de noblesse pour un fait d'armes accompli au cours du siège de Québec par Phipps, en 1690. Par son père, Paul Garneau, il est rattaché à l'historien François-Xavier Garneau et au poète Alfred Garneau.

Saint-Denys Garneau fut un enfant très sensible et doué d'une extrême précocité dans les arts et les lettres. Sa famille conserve de lui une première peinture, exécutée à l'âge de sept ans, où se remarque une prédilection pour le bleu qui sera une constante de son

---

* A quelques modifications près, cette étude a été écrite il y a six ans, pour l'obtention d'une maîtrise ès arts à l'Université de Montréal. Elle ne se prétend pas définitive. Je la propose, simplement, comme une « seconde lecture » de Saint-Denys-Garneau: la communion est établie, mais l'on cherche, par une exigence de lucidité toute naturelle, bien que fatalement réductrice, à définir les forces que cette œuvre met en jeu. C'est, si l'on veut, un travail préliminaire de défrichement. J'avoue que si j'avais, aujourd'hui, à écrire sur Saint-Denys-Garneau, j'adopterais un point de vue un peu différent. Je livre cependant cette étude au public, en espérant qu'elle lui sera utile, comme il me l'a été à moi-même de l'écrire.

œuvre. A l'âge de onze ans, ayant visité une exposition d'animaux préhistoriques, à la maison Morgan, il participe au concours littéraire organisé à cette occasion. Le soir même il compose en une heure un petit poème de ton badin, ayant pour sujet « Le Dynosaure », et remporte le premier prix de la section française. C'était sa première pièce de vers.

Ses véritables débuts littéraires se situent à l'année 1928; il remporte cette année-là, âgé d'à peine seize ans, le premier prix d'un concours de poésie institué par l'Association des auteurs canadiens, pour un poème sur l'automne:

*Automne... vent du soir sanglots mélodieux*
*Et tristes... forêts d'or.. des feuilles qui s'envolent*
*(.....)*
*Tout pleure, tout soupire. — O concerts langoureux*
*De ces longs soirs d'automne! O brise qui rapporte*
*Tant de doux souvenirs, souvenirs amoureux*
*De bonheurs qui s'en vont, comme les feuilles mortes!*[1]

C'est bien l'éternelle mélancolie automnale de l'adolescent, chantée avec une banalité qui n'exclut pas cependant la sincérité, et avec un sens du nombre poétique déjà remarquable. Il faut surtout souligner que cette mélancolie, passagère chez la plupart des jeunes gens, est installée à demeure chez Saint-Denys-Garneau, et qu'elle deviendra le lourd désespoir des

1. Appendice A. Ce poème a été reproduit dans *La Presse* du 19 mars 1929, page 7.

*Solitudes.* Les poèmes futurs donnent à cette petite pièce de vers une singulière résonance.

Dans le même temps qu'il s'exerce à la poésie, Saint-Denys-Garneau n'abandonne pas la peinture. De 1924 à 1927, il a suivi des cours à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal. Il a dû les abandonner ensuite, à cause de l'effort plus grand qu'exigent ses études classiques, mais il ne cesse pas de peindre. C'est peu à peu seulement qu'il discernera dans la poésie sa vocation principale.

Au collège — ou plutôt: aux collèges, car son instabilité le fait changer souvent d'institution — il rimaille avec ardeur et facilité, entre deux blagues aux professeurs. Nous possédons toutefois, de ce jeune homme au talent trop facile, quelques poèmes où sont préfigurés avec une étonnante netteté les thèmes des œuvres à venir. Ils ont été écrits de 1929 à 1933.

A vrai dire, les thèmes apparaissent ici dans une lumière psychologique assez crue qui les fait rejoindre, par delà les *Regards et jeux dans l'espace,* certains poèmes des *Solitudes.* Ce sont pour la plupart des poèmes d'avant la poésie; d'avant l'aventure spirituelle qui rendra Saint-Denys-Garneau pleinement attentif aux voix du rêve intérieur. La première pièce, en date du dimanche, 2 juin 1929, est un long poème en deux parties intitulé « Retour » *(Appendice B).*

*Ah! l'affreuse amertume et les regards en pleurs*
*Des retours étonnés, rêveurs et solitaires*
*Aux lieux désenchantés où l'amour dont on meurt*
*Etait venu chercher ses bonheurs éphémères!*

Ces vers n'ont rien de commun avec *Les Regards et jeux dans l'espace.* Le lourd désespoir qu'ils expriment est celui — naïveté en plus — de « La parole de la chair ».[2] Celui-ci, par exemple:

*Ce qui reste d'une âme en les fleurs qui se fanent*
(Appendice B)

semble comme une préparation, assez informe, de:

*Au moment qu'on a fait la fleur*
*De tout notre amour plongé en elle*
*Quand la fatigue tout à coup la fane entre nos doigts.*
(P. C. 136)

Et

*Plus rien! Plus rien qu'un amour, plus rien qu'une [douleur,*
(Appendice B)

n'est-ce pas déjà l'antinomie amour-mort — ou amour-solitude — dont nous serons amenés à reconnaître le rôle central dans le drame de Saint-Denys-Garneau? Enfin la fatalité indifférente, qui s'exprime dans le « Paysage en deux couleurs sur fond de ciel » (P.C. 61) et sous-tend de nombreux poèmes, se nomme ici, assez platement il faut l'avouer,

*. . . . l'impassibilité des choses.*
(Appendice B)

2. Saint-Denys-Garneau, *Poésies complètes* (Montréal, 1949), 133. Le sigle P.C. représentera désormais cet ouvrage.

Au niveau propre des images, quelques notations seulement, mais importantes. Une image naïvement audacieuse comme « le parfum bleu des roses » (*Ibid.*) ne se comprend que par une vocation toute spéciale à la couleur bleue. Nous avons déjà noté cette vocation à propos de la peinture de Saint-Denis-Garneau, et nous pourrons, autour de cette couleur privilégiée, opérer une synthèse visuelle des premiers poèmes des *Regards et jeux dans l'espace.* Il n'est d'ailleurs pas indifférent que dans la strophe suivante, Saint-Denys-Garneau parle du « ciel bleu » et du « roucoulement clair de cristal » du « ruisseau qui chante en pleurs » (*Ibid.*). L'air et l'eau, qui sont bleus, constituent la trame essentielle de son imagination poétique.

Dans un poème daté du 11 juillet suivant, même valorisation du bleu, mais favorisée cette fois par une liberté plus grande du rêve:

*Quelque chose s'entend d'incroyablement beau,*
*Quelque chose qui chante au fond bleu de mon âge.*

L'extase lente du premier vers annonce déjà une forme plus personnelle. Un certain accent, un certain rythme, qui seront tout à l'heure reconnus comme essentiels à la poésie de Saint-Denys-Garneau, sont également sensibles dans ces vers écrits un an plus tard (4 juillet 1930):

*La chanson qu'au ciel bleu chante la nuit surprise*
*De se trouver si tendre à frôler les roseaux.*

(Appendice C)

Le vers demeure un peu « jeune », mais il appartient sans conteste à Saint-Denys-Garneau. Toute la pièce, d'ailleurs, tant par sa forme que par sa matière, devance étonnamment ses contemporaines.

Une indication, au dernier vers de ce poème, mérite d'être soulignée. Le poète se désole

*. . . de ne trouver pas, quoique cherchant toujours,*
*A son embrassement quelque rêve... une femme.*
(Appendice C)

L'équivalence rêve-femme, ou plus généralement rêve-amour, est à la racine d'une confusion qui sera pour beaucoup dans les déboires de l'aventure spirituelle. N'est-t-il pas permis de supposer dès maintenant que dans le rêve, le poète cherchera la femme, et dans la femme, le rêve? Ainsi s'expliqueront les échecs, et du côté du rêve, et du côté de la femme (donc de l'amour, et de la charité). Un poème écrit le 18 janvier de l'année suivante, enregistre d'ailleurs un premier échec de l'amour, à mettre au compte de cette confusion:

*De t'avoir vue ainsi, si belle et si lointaine*
*Dans le soir endormi sur la neige incertaine*
*Je crois que je m'en vais davantage souffrir.*
(Appendice D)

Que si le poète se risque à posséder la femme en réalité, c'est le rêve qui se déchire.

*Ah! t'avoir descendue du même piédestal*
*Où mon âme voulait te voir en son grand rêve*

gémit-il, et

*Ne pouvoir plus t'y replacer, ni mon amour!*
(Appendice E)

Le rêve s'attachant à la femme, à l'amour, les rend impossibles dans le réel. Ce qui est le plus désiré (dans le rêve) est ce dont il faut se garder le plus (dans le réel). Telle est la contradiction de l'amour.

L'amour fait encore le sujet de plusieurs poèmes, mais si peu personnels, sujets à de si fortes influences — en ce temps-là, Saint-Denys-Garneau se nourrissait de Verlaine et de Musset — qu'il ne nous paraît guère utile de les étudier. Notons cependant pour sa valeur de symptôme, à la date du 7 octobre 1930, ce quatrain peu original mais où s'exprime un inquiétant masochisme:

*Ah! cette volupté sans bornes de périr,*
*De sombrer dans la mer de la désespérance,*
*Dans un océan noir de morbide souffrance*
*Où la raison s'enlise et se comprend mourir!*
(Appendice F)

Décidément, ce jeune homme à la réputation de gai compagnon, a de bien tristes choses à dire en poésie. Toute sa part faite au spleen littéraire, on se refuse à ne pas voir dans ces vers l'expression d'une violente tentation du néant.

Dans le même poème, cette image que nous retrouverons:

*Le navire a frappé quelqu'invisible écueil.*

A rapprocher d'un autre poème intitulé *Quand la mer*

...et de ceux qu'on trouve dans les *Poésies complètes* sous les titres de *Qu'est-ce qu'on peut* (P.C. 88) et *Des navires bercés dans un port* (P.C. 173). Le voyage paraît manqué avant d'être commencé vraiment.

*
* *

Ainsi peut-on déceler déjà, dans ces poèmes de jeunesse, les thèmes essentiels de la poésie de Saint-Denys-Garneau. Il semble là tout entier et pourtant, d'une certaine façon, il n'y est pas. Car le son particulier auquel se reconnaît un poète authentique, cette façon toute individuelle de percevoir le mystère, ne s'y trouvent qu'à de rares exceptions. Il faudra qu'un événement grave vienne révéler Saint-Denys-Garneau à lui-même, compléter en lui cette sorte de sublimation affective sans laquelle il n'est pas de vrai poète.

L'événement se produit en 1934, c'est-à-dire l'année qu'il doit abandonner ses études classiques non terminées (il est en Philo I) pour cause de maladie,[1] et qu'il participe à la fondation d'une nouvelle revue, *La Relève*. N'espérons pas pouvoir définir par des faits extérieurs la nature de cette crise dont Saint-Denys-Garneau sortit le poète que nous connaissons. Nous savons seulement que, depuis quelques mois, il avait

1. Le médecin recommande un repos temporaire à cause d'une lésion au coeur venue d'une attaque de rhumatisme, à l'âge de seize ans, et dont Saint-Denys-Garneau ressent de temps à autre les effets.

commencé la rédaction d'un Journal intime[2] qui révèle une conscience extrêmement attentive à ses fins humaines et surnaturelles. « A son grand étonnement, écrit Robert Elie, il se découvrait profondément chrétien et ne pouvait concevoir d'autre amour que la charité. Pourtant, il s'était cru païen, et les maîtres de sa jeunesse avaient désespéré de son sort parce qu'il refusait de prendre les assurances qui font le catholique moyen ». (P.C. 17-18).

C'est au cours de l'été de 1935, que naît la poésie de Saint-Denys-Garneau.

2. Saint-Denys-Garneau, *Journal* (Montréal, 1954).

## Chapitre II

# REGARDS ET JEUX DANS L'ESPACE

*Regards et jeux dans l'espace*: Le seul titre de ce mince recueil, publié en 1937 et qui constitua jusqu'à sa mort, avec quelques articles, tout l'œuvre publié de Saint-Denys-Garneau, indique assez clairement le climat, le décor dans lesquels se jouera le premier acte du drame. Les jeux trahissent l'enfant, c'est-à-dire la liberté, la joie toute pure d'une enfance préservée; les regards appartiennent au peintre,[1] c'est-à-dire au poète qui rencontre le monde par l'œil d'abord, et non d'un seul coup par tout lui-même, à la façon d'un Claudel. Voici donc le peintre-enfant, en quête d'une perfection du jeu qui serait harmonie de couleurs, d'une liberté qui serait celle de voir.

Le rideau s'ouvre sur l'image, combien familière, de l'enfant qui bouge sur sa chaise:

*Je ne suis pas bien du tout assis sur cette chaise*
*Et mon pire malaise est un fauteuil où l'on reste*
*Immanquablement je m'endors et j'y meurs.*

(P. C. 33)

Ce refus de l'immobilité — que Saint-Denys-Garneau transposera ailleurs en une proposition strictement in-

1. Nous avons déjà noté que Saint-Denys-Garneau se croyait appelé à la peinture tout autant qu'à la poésie.

tellectuelle [2] — est ici le signe d'une inquiétude fondamentale, qui se situe au niveau de l'expérience et non de la pensée. Ce poète, adulte par son âge et ses obligations devant les hommes, ne quitte pas son fauteuil pour une position plus confortable ou plus « juste », mais simplement pour échapper à tout fauteuil, à toute situation donnée. Fuir cette vie-prison qui force à compromettre l'âme dans des jeux d'intérêts, pour retrouver dans l'enfance la forme pure du jeu, qui est simple occupation de l'âme, sans objet comme sans nécessité.

> *Mais laissez-moi traverser le torrent sur les roches*
> *Par bonds quitter cette chose pour celle-là.*
>
> (P. C. 33)

Quand la vie quotidienne, la vie du commun consiste dans un « torrent » qui enlève au mouvement toute sa bienheureuse liberté, Saint-Denys-Garneau rêve de ne pas même l'effleurer, mais de danser au-dessus avec la légèreté d'un dieu, avec le seul appui passager des vérités les plus solides, les « roches » de l'être. A la limite, trouver un « équilibre impondérable » (P. C. 33) qui permette de se passer de ces appuis mêmes. La danse s'achève en un vol, expression d'une liberté et d'un idéal parfaits.

---

2. « Seuls vivent ceux qui poursuivent la solution d'une question. Un homme est mort quand tout lui semble résolu. A moins qu'il ne s'absorbe dans la connaissance d'une réponse acceptée: le mystique. » *Journal*, p. 62.

Mais comme est fragile cette « joie de jouer » (P. C. 36), comme une marche point assez précautionneuse, un mouvement trop brusque de l'âme peut saccager tout à coup le « paradis des libertés » (P. C. 36)! Le monde de l'enfance, le délicat équilibre est à la merci d'un retour offensif de la vie quotidienne. Aussi, prévenons-nous contre les déconvenues possibles, en les vivant à l'avance par l'imagination:

*Une tendre chiquenaude*
*Et l'étoile*
*Qui se balançait sans prendre garde*
*Au bout d'un fil trop ténu de lumière*
*Tombe dans l'eau et fait des ronds.*

(P. C. 36)

Une sorte d'impitoyable lucidité, au milieu des jeux les plus éperdus, prépare le poète à perdre sans trop de désespoir les charmes de l'enfance. Nous retrouverons à tout moment, dans les poèmes de Saint-Denys-Garneau, cette ironie protectrice [1].

Mais l'enfance n'est pas que charme, ou même joyeuse délivrance par la provocation (ses amis savent à quel point ce goût de la provocation était ancré en Saint-Denys-Garneau):

1. « Quand il (Saint-Denys-Garneau) se sentait sur le plan des relativités, il refusait immanquablement de s'engager et en éprouvait une gêne singulière, soit que les choses lui manquassent, soit qu'il eût craint de les trahir. C'est peut-être alors, dans ces moments de malaise où il avait l'intuition de tant de précarités, qu'il déployait la plus exubérante fantaisie et faisait montre d'un humour et d'une drôlerie si irrésistibles. » J. Le Moyne, « De Saint-Denys-Garneau », *La Nouvelle Relève*, 3 (1944): 517.

*... pas deux sous de respect pour l'ordre établi* (P.C. 37).

Cela n'est pour ainsi dire que l'envers, ou le côté le moins grave, de la médaille. L'enfance retrouvée se veut, en définitive, découverte du réel. Les jeux du poète-enfant ne déplacent pas que les mots, mais « toutes choses »[1]. Tandis qu'une partie de lui-même ne semble chercher que son plaisir — et c'est le jeu, ou la provocation — une autre s'occupe à défaire ce que les adultes ont fait, à détruire la désespérante surface pour découvrir, au-dessous, la forte substance de l'être. Ces jeux sont d'une « gravité de l'autre monde » (P. C. 37).

Et dès maintenant, l'on voit bien que le jeu de ce poète est jeu du regard, que la victoire de son jeu sera une victoire du regard. « Voir au travers », c'est toute la victoire:

*Tout le monde peut voir une piastre de papier vert*
*Mais qui peut voir au travers si ce n'est un enfant.*
(P. C. 38)

Il importe peu de posséder, l'essentiel est de se mettre en présence par le regard. Car si la possession des mains est limitée, le regard est infini dans son haut désir:

1. P. C. 37. — « Il (le poète) joue de tout par le mot. Le mot est l'instrument dont il joue pour rendre sensible le jeu qu'il fait de toutes choses. » Saint-Denys-Garneau, « Monologue fantaisiste sur le mot », *La Relève*, 3 (1937): 72.

*Mais ses yeux sont grands pour tout prendre* (P. C. 38).

Il est acceptation, « accolade... par l'immatériel » (P. C. 40). Il ignore les contingences de la matière basse. Il n'est, pour lui, « ni désir (au sens de convoitise) ni nécessité » (P. C. 38): c'est la bienheureuse liberté spirituelle dont le poète a indiqué, au tout début, qu'il avait fait sa quête principale. Regarder, exercer le pouvoir révélateur des yeux, c'est déjà quitter le fauteuil.

Voici toutefois une tentative de totale « possession du monde » (P. C. 40), une tentative d'incarnation immédiate, et qui se solde sans tarder par un échec — mais à peine ressenti, car l'expérience est encore peu avancée. La danse, cette occupation du monde par l'être entier

*Après la première victoire*
*du regard*

(P. C. 40)

se révèle impossible

*Dans ce manque d'air*
*Ici sans espace qui est toute la danse.*

(P. C. 39)

Ainsi, le beau rêve d'une danse qui s'achèverait en un vol, comme dans le premier poème, touche ici le réel et se brise. La danse même est impossible. Et la victoire du regard, rétrospectivement, se trouve mise en doute:

*Comment voulez-vous danser j'ai vu les murs*
*La ville coupe le regard au début.*

(P. C. 39)

Entendons par « ville », essentiellement, certain entourage social, et de façon plus générale tout ce qui donne corps à la bêtise humaine, ce qui bloque l'essor de la joie [1]. Il ne fait pas de doute que cet empêchement de la ville n'est pas surtout extérieur, mais participe à la vie toute intime du poète. La ville est en lui, c'est-à-dire une entrave à la joie. La condition sociale ne fait qu'orchestrer une condition d'abord intérieure. Et les murs de la ville commencent de construire, à l'intérieur de son âme, une prison dont Saint-Denys-Garneau n'apercevra que plus tard la véritable signification.

La constatation de l'échec se fait ici sans amertume, tout au plus avec une pointe d'ironie un peu douloureuse, et le poète revient aussitôt aux merveilles gratuites, favorables, du regard. Si le poème « Rivière de mes yeux » (P. C. 41), est aussi beau, d'une telle douce clarté, c'est sans doute qu'il se compose dans le lieu privilégié de l'imagination poétique:

*O mes yeux ce matin grands comme des rivières.*

(P. C. 41)

1. Un exemple: « M. S., lui, vénérable professeur de dessin d'après chapiteaux antiques... n'a eu de joie d'aucune sorte. Ni même d'envie, qui est le plus bas tribut qu'on puisse payer à ce qui est admirable. Exactement le silence de la matière en face de l'esprit, de ce qui n'est pas en face de ce qui est. » Saint-Denys-Garneau, « Peintres français à la galerie Scott », *La Relève*, 3 (1936), 45.

A son plus pur, à son plus accueillant, le regard a les qualités de la rivière: la fraîcheur, la fluidité, la clarté. Il est la soif que la rivière étanche. Il est le pur désir que l'eau pure satisfait. Et voici qu'à l'orée de ce désir apparaît la première femme dont le poète fasse mention: c'est une « baigneuse ensoleillée» (P. C. 41), toute lumière et toute fraîcheur dans son innocente nudité, un idéal plutôt qu'une personne de chair [1]. La clarté du soleil et la pureté de l'eau dépouillent la femme de ce trop urgent défi que sa chair lance à l'homme. Elle devient pure forme, beauté absolue. Le poète peut l'aimer comme l'image la plus douce de son idéal.

L'importance de cette image de la « baigneuse ensoleillée » dans l'imagination poétique de Saint-Denys-Garneau est très grande. Elle revient, dans son œuvre, comme un leitmotiv de bonheur. Tandis que la femme de chair demeurera constamment une menace à son intégrité, la femme toute désincarnée, infiniment plus près de la mère que de l'amante, que représente la baigneuse au soleil, lui sera un hâvre de grâce. Qu'il retrouvera, hélas, de plus en plus rarement, à mesure que la pression de la vie se fera plus forte.

Toute la série des « Esquisses en plein air » (P. C. 49) — dans lesquelles il faut se garder de ne voir

1. « Et là-bas une baigneuse est dressée claire sur la mer comme une colonne et ramasse sur elle toute la lumière du paysage. » *Journal*, p. 77.

que des gammes de peintre — fournit d'ailleurs le commentaire abondant de cette image, explore plus avant la même région du paysage spirituel. Point n'est besoin que la baigneuse apparaisse elle-même, tant les images, et jusqu'aux sonorités, suggèrent invinciblement sa présence. Ne la reconnaît-on pas d'emblée dans cette merveilleuse chanson, toute de fraîcheur et de clarté?

*La voix des feuilles*
*Une chanson*
*Plus claire un froissement*
*De robes plus claires aux plus transparentes couleurs.*
(P. C. 51)

La clarté de toutes choses, et de la femme, atteint à la transparence. Transparents, les arbres:

*Et vous les arbres transparents.*
(P. C. 52)

Les champs massifs et lourds respirent

*Par une flûte,*
(P. C. 53)

cette flûte dont Claudel écrit que « le détour et la fuite infinie, pareille à celle de l'eau qui coule et qui brille, nous conduit dans les voies de la paix... »[1]. Tout se fait liquide et aérien, le poète s'enivre de lumière et de fraîcheur. Ainsi vit-il le rêve d'enfance exprimé par le premier poème, et sa danse parvient-elle à la légèreté du vol.

1. P. Claudel, *Un Poète regarde la Croix* (Paris, 1935), 189.

Peignant des arbres, le poète ne s'arrête pas à ce qui les retient à terre, à ce qui les enracine, mais à leur participation au royaume de l'air. Il les montre tout pénétrés de lumière et de fraîcheur; pour un peu, ils prendraient leur vol. Les saules, ces compagnons de l'eau, sont envahis par le support même du vol: le vent.

*On dirait que les saules coulent*
*Dans le vent*
*Et c'est le vent*
*Qui coule en eux.*

(P. C. 54)

Et voici des « Pins à contre jour »,

*Comme du vent rendu visible*
*Et paraissant*
*Liquide.*

(P. C. 57)

Le vent qui devient eau; l'air identifié à la rivière. L'ombre des ormes, enfin, sera « légère ». (P. C. 55)

Remarquons cependant qu'en participant à la légèreté, à la capacité d'envol de l'être, les arbres expriment tout de même un bonheur plus commun et mieux assuré que « l'équilibre impondérable entre les deux » (P. C. 33). Ils sont sans audace, ils enlèvent à l'aventure ce qu'elle peut avoir de périlleux. Ils ont cette vertu rare: l'équilibre. Après les plus fortes tempêtes, c'est à eux que Saint-Denys-Garneau reviendra, comme à la sûreté d'une maison familiale. Le dernier poème des *Solitudes* les invoque:

*Les cils des arbres au bord de ce grand œil de la nuit.*
(P. C. 221)

## LE BLEU

Nous possédons déjà tous les éléments fondamentaux de l'imagination poétique de Saint-Denys-Garneau. Imagination toute axée sur deux éléments premiers, l'air et l'eau. Nous voudrions opérer ici une nouvelle synthèse de cette matière poétique, en empruntant les termes du peintre — du peintre qu'était Saint-Denys-Garneau. Nous dirons alors que son œuvre est dominée par une couleur maîtresse, le bleu, qui en exprime la plus constante aspiration. « Le bleu, écrit Jean Simard, est pur, serein, calme, passif, spirituel, aristocratique et triste. On dit couramment « avoir les bleus ». Gœthe appelle le bleu « un néant enchanteur »; le bleu évoque, en effet, l'idée du ciel, de l'eau, du crépuscule, de l'air. C'est une couleur éthérée, atmosphérique, une couleur de « perspective » qui, loin de presser sur le spectateur comme le font les couleurs chaudes, au contraire l'entraîne au loin à sa suite, lui suggère une sensation de distance, d'espace, d'infini... ». Cette description se vérifie, à quelques nuances près, de la poésie de Saint-Denys-Garneau. La mélancolie évoquée par le bleu, elle enveloppe tous ses poèmes, et surtout les plus déliés, ceux qui paraissent échapper à l'angoisse. Nous retrouvons le bleu, aussi, dans la flûte, l'indispensable instrument des joies

les plus éthérées, la flûte, que la synesthésie assimile constamment au bleu. Sans doute, dans le poème intitulé justement « Flûte », le poète la décrit comme un « ruisseau vert de son »[36]. Mais le vert est imposé par l'image connexe du champ. Partout ailleurs, la flûte aérienne et fluide est bleue comme l'air et l'eau.

Soulignons enfin que, dans les *Regards et jeux dans l'espace,* le bleu fondamental se dégrade en gris, puis, « de gris en plus noir » (P. C. 53). La couleur s'affadit, puis s'assombrit, à mesure que deviennent moins prestigieux et plus menaçants les fantômes intérieurs.

## DEUX PAYSAGES

Rejoindre l'enfant. Revenir à la liberté, à la légèreté totales du jeu pur. Telle est bien l'ambition première de Saint-Denys-Garneau, reconnue dès les premiers poèmes. Mais une telle marche en arrière est-elle possible, et la vie ne se venge-t-elle pas de ce qui tente d'inverser son cours? Plus il voudra gagner l'enfance, plus le poète la verra s'éloigner:

*C'est un drôle d'enfant*
*C'est un oiseau*
*Il n'est plus là.*

(P. C. 45)

Si l'enfance tient désormais une place privilégiée, au centre de ses rêves, elle n'en apparaît pas moins impossible à rejoindre. Elle est l'impossible à demeure, le principe d'un cruel dédoublement.

Et l'on voit du même coup cette enfance intérieure, d'abord refuge contre la vie et source de pure joie, devenir progressivement souffrance aiguë. Les enfants sont maintenant de « petits monstres » (P. C. 45) qui vous ont inclinés vers eux comme malgré vous, et puis « vous ont laissés », « vous ont abandonnés » (P. C. 45). Comme ce vol rêvé que nous avons analysé plus haut, l'enfant-oiseau est essentiellement déception; ou plutôt, tour à tour exaltation et déception, selon la possibilité d'abstraction du poète dans le moment. De toute façon, les jeux n'appartiennent déjà plus au paradis terrestre: ils commencent de faire mal.

La profonde ambivalence du rêve d'enfance va nous être révélée dans toute son acuité par le poème très dence, très strict, bouleversant par tout ce qu'il indique de souffrance contenue, et qui s'intitule « Paysage en deux couleurs sur fond de ciel » (P. C. 61). Deux collines égales, puissamment indifférentes: la vie, la mort. Entre les deux, le lac: lieu de l'homme, lieu du bonheur peut-être possible; « ciel de l'eau » (P. C. 61), ciel humain. Sur deux faces des collines, le soleil tout-puissant fait pousser les fleurs de la vie, sur deux autres, étend l'ombre de la mort. Et pourquoi, SAUVAGES? Parce qu'irrésistibles, fatales, sûres comme l'instinct, indifférentes au désarroi humain. Le soleil distribue vie et mort avec indifférence: « Regarde tout et ne voit rien » (P. C. 61).

A l'indifférence du soleil, répond l'aveuglement du poète: « Voit une mouche tout au plus » (P. C. 62). L'agnosticisme répond au fatalisme. Assurément, l'on aurait tort de considérer ces vers comme une profession de foi dogmatique, car le poète — nous le savons par les premières pages du *Journal* — s'est déjà tourné vers Dieu à cette époque, il est entré dans son aventure chrétienne. Le désespoir est ici tout irrationnel, produit par une intolérable confrontation entre ces

*Vingt ans de fleurs sur fond de ciel*

(P. C. 62)

et tout à coup, cet autre versant:

*Un sans couleur ni de visage*
*Et sans comprendre et sans soleil*
*Mais tout mangé d'ombre sauvage*
*Tout composé d'absence noire*
*Un trou d'oubli — ciel calme autour.*

(P. C. 62)

L'expérience intérieure a conduit le poète à des terres sans eau. Son poème n'est plus que balbutiement. Le voici livré sans défense, comme l'enfant qu'il a voulu redevenir, au terrible antagonisme de la vie et de la mort. Et les plus beaux refuges ne servent plus. L'eau consolatrice (cf. l'image de la baigneuse), d'abord « bercée » de nénuphars, est ensuite « piquée », puis « percée » (P. C. 62) des mêmes nénuphars. Lucidité terrible, regard sans pitié, qui tue le bonheur par l'intérieur, comme la mort le fait par l'extérieur. L'ennemi ne fait pas que cerner la place, il y a des intelligences.

On peut rapprocher ce poème d'un texte du *Journal*, qui témoigne d'un désarroi semblable, et de la même lucidité cruelle: « J'ai connu la semaine dernière une expérience intérieure de délaissement, d'humiliation, de solitude. J'ai remercié Dieu de ne m'avoir pas fait prévoyant, car continuer par l'imagination en longueur cet état d'extrême tension en même temps que cette sensation de précarité, d'inutilité, d'impuissance, m'aurait mené à une sorte de folie désespérée, abandon de tout l'être à un obscur aveuglement dont depuis cet automne surtout je sens la menace. Cela s'est manifesté dans ces quelques dégringolades, provoquées parfois par un excitant, où je perdais contrôle de moi-même, où je sentais mon être en désarroi, en parfaite débandade, tandis que je me regardais d'un regard hagard, lucide, désintéressé » (*Journal*, p. 51-52).

Aussi bien, l'insoutenable tension du « Paysage en deux couleurs » ne dure pas. Voici une relâche: une sorte de ballade, assez conventionnelle de forme, où l'insurmontable angoisse est allégée par une pointe d'humour. « Un mort demande à boire » (P. C. 63). L'eau, toujours. Mais il n'y a plus d'eau. La chair, le rêve et la nature ne satisfont pas cette soif d'autre chose. Mais qu'importe après tout: le matin « paraît dans sa gloire » (P. C. 64) et tous les fantômes, toutes les frayeurs de la nuit disparaissent sans autre forme d'explication. D'un coup d'épaule, Saint-Denys-Gar-

neau a jeté le fardeau de l'angoisse, et il se livre allègrement à la tâche du jour. Disparition, évaporation du mort qu'il porte en lui:

*Et son souvenir même a quitté la terre.*
(P. C. 64)

## SUR LES CHEMINS DE LA MORT

Mais la mort est désormais installée à demeure, et force est au poète de composer avec elle. Nulle perspective de délivrance immédiate. Les départs magnifiques sont devenus ce « lent voyage » dans un « pays d'ennui » (P. C. 67). Le rêve, autrefois délivrance, est maintenant prison, simple éloignement des choses, sans compensation: vague à l'âme, « spleen » (P. C. 67), pour reprendre le mot que Saint-Denys-Garneau emprunte à son cher Baudelaire [1].

Cette section des *Regards et jeux dans l'espace* — « De Gris en plus noir » (P. C. 65) — nous introduit à deux thèmes nouveaux, qui commanderont d'importants développements: ceux de la maison fermée et du feu. Ils manifestent tous deux une ambivalence très souple, qui garantit leur portée vitale. La maison fermée est à la fois prison, tombeau:

*Car la maison meurt où rien n'est ouvert.*
(P. C. 68)

1. Il est à noter que Baudelaire fut le poète de chevet de Saint-Denys-Garneau, durant toute la période de création.

et protection contre les rigueurs de «l'hiver qui dure ». Solitude recherchée contre la froideur des autres, la maison n'offre en somme que l'isolement. La froideur des autres, le poète la retrouve en lui-même. Il retrouve en lui-même un autre qui se refuse, et la maison isole cette confrontation particulière. Elle réduit le nombre des acteurs du drame, mais aggrave le drame lui-même.

Egale ambivalence pour ce qui est du feu: il est tantôt cette chaleur humaine dont il faut empêcher malgré tout la « mort totale » (P. C. 68), et tantôt la terrible passion qui reprend « sous les cendres » (P. C. 71) impures. Sans doute la passion peut-elle être saine, comme le feu peut être flamme: en s'unissant au vent, c'est-à-dire au principe d'idéal et d'envol qui purifie. Mais le feu qui saisit le poète, dans le morceau intitulé « Fièvre » (P. C. 71), naît sous l'impureté des cendres, se propage surtout parmi les débris, et s'il rencontre le vent, ne s'unit pas à lui mais le brûle. Aucun idéal ne peut assumer cette passion brutale, instinctive. C'est le triomphe incontesté des plus sombres puissances intérieures, c'est l'homme livré à ses démons.

Finie la liberté, finie la vie, fini l'art:

> *Le paysage*
> *Demande grâce.*
>
> (P. C. 73)

On ne demande plus de hautes faveurs, l'introduction à une sorte de monde magique, mais simplement du repos. On abandonne la quête absurde. Mais elle, n'oublie pas le poète. Le bref répit qu'elle accorde est encore tout plein d'elle. On n'arrête, en somme, que pour mesurer le chemin parcouru et se demander où il mène.

Or, il tourne en rond: tel est le sens du « commencement perpétuel » (P.C. 77). Epuisé, ayant couru tout le jour sur de fausses pistes, le poète se retrouve au même point que devant. Vaine agitation, qui échappe au temps [1] et à la couleur,[2] à la danse et au regard; elle est toute dans le sens d'une progressive désincarnation, pire: d'une progressive disparition du poète. Il n'y a plus que ce mur immense:

*Au pied d'un mur en face d'un mur*
(P. C. 77)

qui bouche l'horizon.

*Il dit je vais compter de un à cent,*
(P. C. 77)

tente de se redécouvrir une existence, de retrouver par ses bornes, par sa somme, l'être qu'il fut. Mais en vain; il ne se rend jamais à la fin de l'inventaire, la somme n'est jamais complète. Il manque toujours quelque chose, et ce quelque chose est l'essentiel, le principe de l'union. Le poète, essentiellement dispersé, désinté-

1. « On essaye de reconstruire avec les espaces le rythme Mais quand est-ce que ça a commencé. » *P. C.* 78.
2. « Et des lunettes sans couleurs. » *P. C.* 77.

gré, perdu, ne se réunit que dans cette anti-réalité qu'est le mur, symbole de la mort. Son existence entière est liée à ce qui la nie.

L'impossibilité de l'inventaire — c'est-à-dire l'impossibilité pour le poète de se rassembler lui-même — est encore démontrée par le poème suivant, l'un des plus déplorablement compliqués, des plus anti-poétiques, qu'ait écrits Saint-Denys-Garneau. Chaque fois que le poète voudra ainsi s'expliquer sa défaite par une analyse rationnelle, il aboutira à une géométrie semblablement stérile sur le plan poétique. Essayons tout de même d'en dégager le sens. Deux états du poète sont en cause. Dans le premier, il était au centre — il était lui-même le centre [1] — et n'avait qu'à parcourir le rayon de sa propre densité pour acquérir l'élan qui lui permît de gagner l'au-delà; il se dépassait par sa propre force. Dans le deuxième, ayant épuisé cette force intérieure, parvenu à la circonférence ou tout près, il a trouvé un autre centre: celui qui

> *. . . n'est pas au milieu*
> *Mais au centre.*
>
> (P. C. 79)

Dieu. Dieu, aussi près que la mort, sa messagère. Le poète est déjà

> *Ce point mort sur la surface.*
>
> (P. C. 80)

1. Dans le « Monologue fantaisiste sur le mot », *La Relève*, 3 (1937): 72, Saint-Denys-Garneau parle également d'« un réseau de fils invisibles, de rayons dont le poète est le lieu ».

Un autre mouvement risque de le catapulter dans l'absolu, de le jeter à la face terrible du Dieu vivant. L'image de Dieu ne se sépare pas de celle de la mort, et un sursaut de vie rejette le poète dans les limites de son existence concrète. Sa tâche de poète vivant et créant malgré tout — c'est-à-dire malgré le goût de mort qui accompagne chez lui toute vie et toute création — sera maintenant de

*Créer par ingéniosité un espace analogue à l'Au-delà*
*Et trouver dans ce réduit matière*
*Pour vivre et l'art.*

(P. C. 80)

La même humble et touchante résolution s'exprime dans le poème suivant, mais cette fois dans une *aura* poétique qui restitue au langage toute sa valeur d'expression des réalités intérieures. Cette voix toute simple et menue, un peu hachée, comme un rire tout près des larmes, nous l'avons bientôt reconnue comme la voix la plus authentique de Saint-Denys-Garneau:

*On a décidé de faire la nuit*
*Pour une petite étoile problématique.*

(P. C. 81)

Humble résolution, mais ferme aussi, en raison de sa relative lucidité. On sait bien que cette « étoile » peut n'être en définitive que

*... le faux éclair d'une illusion.*

(P. C. 81)

D'ailleurs, tout ne serait-il pas illusion dans cette « caverne » que

*. . . creusent en nous*
*nos avides prunelles.*[1]

Remarquons ici le rôle inverti du regard. Au début, il était arme de conquête, permettant de voir aux travers d' « une piastre de papier vert » (C. P. 38); il est maintenant retourné contre le poète lui-même, et c'est aux dépens du poète qu'il assouvit sa terrible avidité. Les yeux se sont fait les serviteurs de la mort, ils sont la mort. Ainsi, tout ce qui apparaissait d'abord comme chance d'une plus grande vie, se révèle principe de destruction. Il y avait maldonne.

Tout le mouvement des poèmes, dans ce cahier, ne semble d'ailleurs créé que par une suite de maldonnes tour à tour dénoncées et réacceptées. La « Faction » (P. C. 81) des poèmes précédents n'était en réalité qu'un « sommeil » (P. C. 85), la résolution de « faire la nuit » (P. C. 81), qu'une tentative d'échapper à la nuit. Car le poète *n'agit* plus son aventure, il la subit. Et c'est bien malgré lui que la « porte ouverte en hiver » (P. C. 85) supprime l'engourdissement de la conscience, et ramène la trépidation de la vie.

1. *P. C.* 81. — « J'écris à ce sujet des notes sur le regard comme instrument à double sens. Sa percée extérieure doit avoir une longueur correspondante dans sa percée intérieure, c'est-à-dire une profondeur intérieure à percer. On peut toujours à force d'ajustements, l'allonger à une profondeur à quoi ne correspond plus sa substance réelle; mais alors l'équilibre est rompu, et la personne est vite désorganisée et se décompose. » Lettre de Saint-Denys-Garneau à J. Le Moyne, citée par ce dernier dans « De Saint-Denys Garneau », *La Nouvelle Relève*, 3 (1944): 517.

D'où vient le choc, à la fois craint et bienvenu? C'est celui de la réalité extérieure la plus immédiate; celui des choses de l'amour, palpables, épaisses:

*Les yeux les bouches les cheveux;*

(P. C. 86)

celui de la nature immédiatement visible:

*Cette lumière trop vibrante*
*Qui déchire à coups de rayons*
*La pâleur du ciel de l'automne.*

(P. C. 86)

Le poète voit tout à coup le gouffre sans cesse plus large qui sépare son aventure intérieure de ces données fondamentales de la vie. Et son regard

*... part en chasse effrénément*
*De cette splendeur qui s'en va*
*De la clarté qui s'échappe*
*Par les fissures du temps.*

(P. C. 86)

L'angoisse est alors à son plus vif, car elle provient de la confrontation sans voiles des deux réalités, l'intérieure et l'extérieure. La réalité extérieure avait été jusqu'ici estompée, elle servait à peine de contrepoids aux jeux gratuits de l'enfance et de la mort. Mais la voici immédiate, désordonnée, toute-puissante, embellie par l'imagination de tous les prestiges d'une absence cruellement ressentie:

*Toutes ces choses qu'on m'enlève.*

(P. C. 86)

Le poète a tout perdu. Le rêve, le voyage aux enfances, n'offre plus ses frêles joies compensatrices:

*Les châtoiements des voix et du vent*
*Symphonie déjà perdue déjà fondue;*
(P. C. 87)

et devant cette réalité extérieure à laquelle il voudrait se rendre de nouveau présent, contrairement à son ambition première,[1] Saint-Denys-Garneau se découvre des mains

*Qui frémissent dans l'épouvante d'être vides.*
(P. C. 87)

La vie première et la vie seconde échappent à toute prise. Désaffectation du monde, désaffectation de soi-même, qui ramènent dans une clarté plus grande le phénomène signalé plus haut de la division du moi. La poète, exactement, ne se reconnaît plus; il devient étranger à lui-même. Il devient cet ami

*au loin là-bas*
*A longueur de notre bras.*
(P. C. 88)

Le ton parfaitement objectif et détaché, si calmement désolé, du poème, suffirait à montrer jusqu'à quel point le désaccord entre le moi intellectuel et le moi émotif, entre le moi libre et le moi livré aux fatalités subconscientes, est consommé et accepté chez Saint-Denys-Garneau. Un retour aux origines de l'aventure nous fait voir d'abord le second, celui qui partait en voyage sur la mer profonde des redécouvertes enfantines. Il s'agit de l'aventure même que dé-

1. « Par bonds quitter cette chose pour celle-là. » *P. C.* 33.

crivait le poète au début des *Regards,* mais on remarque que d'active, elle est devenue insensiblement passive; que d'essor vers une totale liberté, elle est devenue soumission à une fatalité. L'enfant ne prend pas le bateau, mais il est pris par lui, et le bateau à son tour est pris par la mer.

Le « voyage au bout du vent » (P. C. 89) rappelle le rêve de vol joyeusement vécu dans les premiers poèmes. Mais voici que le vent lui-même, substance de l'idéal,

*... se lamente aux cordages*

(P. C. 89)

et que la mer, refuge et consolation d'une eau pure, « sonne déjà sourd » (P. C. 89). Le meilleur se corrompt dans son élément même. Il semble qu'en réveillant les forces endormies de sa mémoire, Saint-Denys-Garneau n'ait fait que se livrer à un désordre consubstantiel à lui-même, irréductible aux données rationnelles. Une fatalité, que nous savons, qu'il sait n'être pas métaphysique, tourne contre lui les instruments de ses premières joies et de sa première découverte du monde.

D'autre part, le moi intellectuel, le moi de la raison ordonnée, assiste au voyage, impuissant à l'arrêter ou à en corriger l'itinéraire. Ce n'est pas l'intelligence qui manque à Saint-Denys-Garneau, nous le savons par tant de textes de prose où il l'exerce avec une admirable virtuosité. Ces mains — cette intelligence,

capables de faire et défaire le monde — « savent tout », mais ne « peuvent rien » (P. C. 90). Les ponts sont coupés, entre l'intelligence et cette partie de l'être qui s'est abandonnée aux sortilèges du rêve.

Les mains, d'ailleurs, représentant aussi le contact entre les êtres, l'amour et l'amitié dans la « pleine clarté » (P. C. 91) de l'intelligence et de l'idéal. Pour la première fois, apparaît dans la poésie de Saint-Denys-Garneau ce thème de l'amitié qui comptera désormais parmi les plus importants. On sait, par de nombreux témoignages, le grand prix qu'attachait le poète aux amitiés profondes qu'il avait nouées, la plupart à l'intérieur du groupe de *La Relève.*[1] Ces amitiés, qui donnaient lieu à un commerce intellectuel intense et très élevé, cristallisaient pour Saint-Denys-Garneau la poursuite d'un idéal, la recherche d'un au-delà poétique et mystique. De là vient qu'il compare les mains, instruments de l'amitié, aux « colombes » (P. C. 91), symboles d'innocence et de pureté.

Mais tout cela est disparu, perdu. Les colombes ne sont plus que silence. Elles n'ont plus ce « rayonnement de l'âme » (P. C. 92), cette ferveur spirituelle qui les faisait sources de joie. Pourquoi? comment? C'est ce que cherche le poète, soupçonnant dans sa vie profonde certaines régions

1. « Nous ne l'avons connu, aimé et admiré que dans l'amitié et devant lui nous n'avons jamais eu d'autre attitude que celle de l'ami. » J. Le Moyne, « De Saint-Denys Garneau », *La Nouvelle Relève,* 3 (1944): 517.

*où nos regards n'ont pas voulu descendre* (P. C. 92).

Mais à cette constatation s'arrête l'effort de lucidité. On n'ira pas explorer ce trou d'ombre où s'organisent les jeux angoissants de la mort. Le poème suivant, « Accueil » (P. C. 93), exprime une sorte de résignation, une acceptation triste mais paisible de la dure condition faite à l'amour — car nous avons passé, sans qu'il y paraisse beaucoup, de l'amitié à l'amour. Saint-Denys-Garneau consent que sa solitude soit irrémédiable; il demande seulement à l'amour de lui fournir une présence, une présence qu'il ne cherchera même pas à troubler:

*Vous serez claire et seule*
*Comme une fleur sous le ciel*
*Sans un repli*
*Sans un recul de votre exquise pudeur.*

(P. C. 94)

Le poète s'assimile à la « colline attentive » (P. C. 94) qui regarde et enferme la vallée, apparemment insensible, mais toute à la joie de cette présence si proche. L'amour ainsi ne sera que la cohabitation de deux solitudes, et, pour le poète, que contemplation de la femme. En fait, s'agit-il bien de la femme, ici, ou d'un simple idéal de beauté artistique? A la limite, les deux sens se confondent:

*Seul à mon tour j'aurai la joie*
*Devant moi*
*De vos gestes parfaits*
*Des attitudes parfaites.*

(P. C. 94)

Ces vers évoquent tout naturellement le célèbre quatrain de Baudelaire:

*Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre*
*Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,*
*Est fait pour inspirer au poète un amour*
*Eternel et muet ainsi que la matière.*

Que cet idéal de contemplation artistique ait été emprunté à Baudelaire par Saint-Denys-Garneau, n'aurait pas de quoi nous étonner, car durant toute la période de production le poète des *Fleurs du mal* fut pour lui un autour de chevet. Mais le verbe « emprunter » dit sans doute un peu trop. Parlons plutôt d'une sorte de rencontre dans un sentiment que Saint-Denys-Garneau, par une démarche intérieure assez analogue à celle de Baudelaire, avait été amené à éprouver.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant: tout ce que paraît impliquer de sérénité cet idéal de contemplation, n'est en réalité — chez Saint-Denys-Garneau comme chez Baudelaire — que raidissement temporaire contre le désespoir. Le symbole des os, introduit dans le poème suivant, donne à ce raidissement son expression la plus saisissante. Les os représentent, dans l'univers poétique de Saint-Denys-Garneau, le contraire exact de l'eau; tandis que cette dernière propose une sensation de douceur, d'abandon, d'assurance en un refuge, les premiers expriment l'aprêté, la résistance acharnée, le dénuement complet du combattant

qui brûle ses dernières cartouches. L'homme réduit à son squelette, c'est l'homme — évidemment! — privé de sa chair, déshumanisé, raidi pour une ultime confrontation.

Dans cette cage d'os, un oiseau:

*L'oiseau dans sa cage d'os*
*C'est la mort qui fait son nid.*

(P. C. 96)

L'image de l'oiseau est essentiellement polyvalente, et ne se réduit pas à la seule représentation de la mort. L'oiseau est aussi le rêve de vol, l'aspiration à l'idéal; il est cette partie de l'âme demeurée intacte, la partie d'enfance. Aussi, quand Saint-Denys-Garneau écrit:

*Il aura mon âme au bec.*

(P. C. 97)

c'est d'auto-destruction qu'il s'agit, et non pas d'une lutte entre deux êtres étrangers l'un à l'autre. L'âme dévore l'âme; l'idéal corrompt l'idéal. Le rêve se retourne contre lui-même et le cercle de la mort devient imbrisable.

## ACCOMPAGNEMENT

Sur la foi du poème « Accompagnement » (P. C. 99), Mlle Ellis n'hésite pas à déclarer que « *Regards et jeux dans l'espace* se termine sur une note pleine d'espérance... »[1] L'espérance est là, en effet, mais de

1. M. B. Ellis, *Saint-Denys-Garneau, art et réalisme* (Montréal, 1949), 165.

quel poids et de quelle densité? Bloque-t-elle la montée constante du désespoir, dont témoignent tous les poèmes précédents, ou n'est-elle qu'un palier de repos, la dernière évasion possible avant la mort définitive de l'espoir? Une attention continue à l'ensemble des poèmes, voire à cette seule dernière pièce, impose définitivement la dernière voie.

« Accompagnement », c'est en premier lieu l'acceptation d'une division intérieure. On recherchait l'unité dans l'idéal, dans la joie d'une enfance redécouverte, et une scission s'est produite entre cet idéal même, auquel s'accrochent malgré tout l'intelligence et l'imagination, et les forces primaires de la vie. Il y a le poète — soumis malgré lui à ces forces obscures — et il y a la joie, non pas vécue, mais aperçue comme dans un rêve.

*Je marche à côté d'une joie*
*D'une joie qui n'est pas à moi*
*D'une joie à moi que je ne puis pas prendre.*
(P. C. 101)

L'espérance ne réside évidemment pas dans cette résignation à la perte de l'unité, mais dans l'assurance que la division de l'être n'est que temporaire:

*Je me contente pour le moment de cette compagnie*
(P. C. 101)

et que des opérations poétiques pourront la réduire.

*Par toutes sortes d'opérations, des alchimies*
*Des transfusions de sang*
*Des déménagements d'atomes par des jeux*
*[d'équilibre*
(P. C. 101)

le poète envisage d'échapper à ce moi trop lourd, encombré de sentiments obscurs et troublants, pour être porté

*Sous les pieds d'un étranger*
*qui prend une rue transversale.*
(P. C. 101)

Qu'est-ce que cet « étranger », sinon l'imagination elle-même du poète vouée à un rêve de joie qui est rêve d'évasion, espoir de pur changement? L'ambition exprimée par ce dernier poème des *Regards et jeux dans l'espace,* rejoint ainsi celle du premier:

*Par bonds quitter cette chose pour celle-là,*
(P. C. 33)

à cette exception près que l'expérience intérieure a maintenant averti le poète d'une plus claire distinction entre la fatalité psychologique et le rêve de libération, entre le moi asservi et le moi « en joie » (P. C. 101). Le progrès n'a été que dans une certaine exploration des antinomies, et non dans une résolution de ces antinomies; l'aboutissement au désespoir n'est que plus facilement prévisible. « Commencement perpétuel » (P. C. 77).

Le frémissement de joie qui parcourt « Accompagnement » est le produit d'une sublimation. Un moment d'euphorie, qui restitue tous ses prestiges à l'imagination, permet à Saint-Denys-Garneau de n'apercevoir de son aventure qu'une sorte de rayonnement spirituel propice à toutes les solutions. Comme le raidissement dont nous avons parlé plus haut, cette

sublimation voile le drame réel, mais pour un temps seulement, et pour, en cessant, le laisser voir plus aigu que jamais.

## UNE VICTOIRE

Les *Regards et jeux dans l'espace,* dont Saint-Deyns-Garneau lui-même a pu régler l'ordonnance, avec un soin qui allait jusqu'aux détails typographiques, forment un ensemble très cohérent et, dans un certain sens, complet par lui-même. L'élan que donne le poème initial se maintient constamment, à la fois plus tenace et plus fort à mesure qu'augmente la pression de la vie. A aucun moment, il n'est vraiment brisé; tout au plus les échecs, les désaccords l'arrêtent-ils un instant, mais c'est pour le laisser bientôt reprendre, avec une force nouvelle. Et si les traces d'épuisement se multiplient, à la fin, on note une accélération parallèle de l'élan. Le souffle qui lui est de plus strictement mesuré, Saint-Denys-Garneau l'emploie tout à nourrir ce rêve. Ainsi voyons-nous l'enthousiasme un peu mince, mais vif comme une flamme au vent, d' « Accompagnement », survenir après les plus dures épreuves. Mais nous devinons que la réponse au désespoir est ici la dernière dans un ordre donné, et que si les jeux doivent continuer, ils devront se transformer profondément. C'est dans ce sens qu'on peut parler d'un achèvement à propos du dernier poème des

*Regards et jeux dans l'espace.*

Posons maintenant la question capitale: quelle est la direction, quelle est la nature de cet élan? Nous avons eu l'occasion, déjà, de noter la signification intellectuelle qu'y attachait Saint-Denys-Garneau: il s'agit d'un élan hors des bornes confortables de la raison commune, d'une plongée en pleine incertitude, en pleine aventure. Et cette aventure est aussi d'ordre spirituel, comme en témoignage Robert Elie: « Quand Saint-Denys-Garneau, écrit-il, s'abandonne au plaisir de chanter, au milieu de ce douloureux été de 1935, et quand il commence son Journal et qu'il s'interroge sur sa vie, au début de la même année, il y a déjà quelques mois qu'il a pris nettement conscience de sa vocation et que la réalité du monde lui est apparue assez mal assurée. La foi et l'espérance qui le soutenaient dans ces moments de « lucidité aiguë », le conduisaient vers le Christ qu'il ne savait pas si près. A con grand étonnement, il se découvrait profondément chrétien et ne pouvait concevoir d'autre amour que la charité » (P. C. 17-18). C'est à la lumière de cette révélation qu'il faut lire le premier article sur Alphonse de Chateaubriant, et en particulier ce début de phrase significatif: « S'il n'est au fond qu'une grande question métaphysique, celle de l'être et qu'une solution au problème de la vie, la charité... »[1] En devenant poète, Saint-Denys-Garneau entrait dans les voies de la charité, et

1. H. de Saint-Denys-Garneau, « Alphonse de Châteaubriant », *La Relève*, 2 (1935): 75.

il faut voir dans les combats des *Regards et jeux dans l'espace,* encore que Dieu n'y soit pas nommé, ni le Christ, des combats contre ou avec la grâce.

Cependant, si ces orientations intellectuelles et spirituelles paraissent évidentes, elles n'expliquent pas pour l'essentiel l'élan qui projette Saint-Denys-Garneau vers des terres inconnues. Elles ne font que l'accompagner de l'extérieur, en le stimulant peut-être, ou le justifier. L'étude que nous avons faite jusqu'ici des poèmes de Saint-Denys-Garneau nous impose, du mouvement qui la détermine, la définition suivante: une *excentricité* [1] profonde et soutenue. Le retour à l'enfance, la fuite des conventions, le rêve de vol, la recherche de l'eau pure, les joies et déconvenues de l'aventure spirituelle, figurent tous une tentative d'accès à des régions d'absolue — nous pourrions presque dire: d'angélique — pureté. Accès impossible, évidemment, et la tentative n'aboutit qu'à cet échec, la division de soi. L'aventure était faussée par cette illusion première, croire qu'on peut échapper à son être propre; telle est la maldonne que nous dénoncions plus haut, et qui a fait se retourner contre lui-même tous les efforts de Saint-Denys-Garneau. Que cette illusion soit par ailleurs le produit d'une maladie psychologique identifiable, ne nous occupe pas ici, mais le seul mouvement de l'âme qui la manifeste.

L'inéluctable échec, sur le plan de la vie, de l'effort

1. Le mot est emprunté à Jean Blain.

d'excentricité, n'implique pas nécessairement un égal échec sur le plan de l'art. Les *Regards et jeux dans l'espace* marquent une victoire, qui est celle de l'imagination poétique sur les fantômes qui l'assiègent. Comme nous l'avons déjà souligné, l'élan premier soutient constamment les poèmes de ce recueil, et provoque l'imagination à une efflorescence de symboles, autour des matières principales de l'air et de l'eau, qui ne se renouvellera pas dans *Les Solitudes*. On peut dire des *Regards* qu'il sont une œuvre achevée, dans laquelle l'imagination poétique donne tous les fruits qu'elle pouvait donner dans un certain ordre.

Une telle réussite peut s'expliquer par le fait que l'expérience poétique, au stade des *Regards et jeux dans l'espace,* demeure fondamentalement l'expérience d'un enfant. Tout, dans ce recueil, se maintient dans la région du jeu. Il y a entre l'enfant et la réalité brute — la « vie » — comme un rideau protecteur qui l'empêche d'être atteint directement. L'amour charnel, la souffrance même lui apparaissent sous une forme générale qui les rend aisément intégrables au jeu de la vie. Cette idéalisation devient tout à fait évidente, quand on compare les poèmes des *Regards* avec ceux des *Solitudes*: on la constate à cette légèreté, à cette infinie discrétion qui ne laisse jamais nommer la femme, ou Dieu, ou quelque *force* extérieure définie. C'est un enfant, qui cherche son enfance; s'il ne la sent pas en lui, c'est sans doute qu'elle est cela précisément qui l'encombre et rend ses geste malaisés.

## Chapitre III

## LES SOLITUDES

Ce deuxième recueil, publié après la mort de Saint-Denys-Garneau à même les nombreux inédits qu'il avait laissés, ne présente pas l'ordonnance parfaite qui permettait, dans *Les Regards et jeux dans l'espace,* de suivre le poète pas à pas, avec la certitude d'avancer selon ses intentions. Cependant l'œuvre est *une;* son unité vient de ce que les poèmes transcrivent, dans un crescendo que les éditeurs ont soigneusement reconstitué, un drame essentiellement complémentaire de celui des *Regards*: le drame d'une solitude toujours plus fermée, d'une conscience toujours plus aiguë du gouffre qui sépare le poète de la vie. *Les Solitudes* sont la rançon de l'exercice de sublimation que Saint-Denys-Garneau s'était imposé dans le recueil précédent. Le voile du temple s'est déchiré, la vie est apparue lointaine, inaccessible. Il faut redescendre du haut sommet qu'on avait gagné malgré elle. L'existence reprend ses droits, et fait payer cher ce qu'on avait réalisé à ses dépens. L'élan est brisé.

Sans doute le degré extrême de sublimation qu'avait atteint Saint-Denys-Garneau dans les derniers poèmes des *Regards,* suffit-il à expliquer la retombée des *Solitudes,* mais des faits extérieurs, survenus entre

temps, ajoutent à l'explication des éléments qui ne sont pas négligeables. Dès avant la publication de son premier recueil, alors qu'on préparait le manuscrit pour l'édition, le poète se mit à craindre l'affrontement du public. Et même, sans la très forte insistance de ses amis, il ne s'y serait sans doute jamais résigné. Cette publication fut pour Saint-Denys-Garneau une effroyable épreuve: elle le mit face au témoignage de sa vie, et ce témoignage, il ne l'acceptait pas. On a voulu mettre au compte d'une déception d'auteur mal reçu, la crise intérieure qu'elle provoqua. En fait, si le poète fut douloureusement affecté par certaines critiques, c'est à un tout autre plan que celui de l'amour-propre blessé, qu'il vécut cette crise. On le voit, dans son *Journal,* se réjouir même de n'avoir pas été compris: « Et puis, depuis la publication de mon livre, mais surtout l'autre jour, c'est-à-dire d'une façon plus apparente et hors de mes gardes, je surveillais les journaux avec anxiété, je lisais avec anxiété les articles des journaux sur mon livre, tout comme un criminel traqué. Au début, je voulais me faire croire que c'était par hâte de connaître l'accueil qu'on y faisait. Mais je soupçonnais bien, et dernièrement j'ai admis, que c'était par angoisse d'être « découvert ».[1] Et il conclut: « C'est ainsi que mon livre ne peut

1. *Journal,* 122-123. — Cette analyse est confirmée par une lettre écrite par Saint-Denys-Garneau à sa mère, à la suite d'un article particulièrement stupide de Claude-Henri Grignon, paru dans l'hebdomadaire *En Avant,* le 26 mars 1937: « Je t'écris un mot

exister puisque je n'existe pas. »[2] Cette image de lui-même qu'est son livre, Saint-Denys-Garneau la récuse, parce qu'il se récuse lui-même. La critique qui l'atteint vraiment est celle de ses propres doutes, de sa propre solitude...

Après la publication des *Regards,* en 1937, il eut l'occasion de faire un séjour en Europe, où il devait étudier la peinture. Parti de Montréal en compagnie d'un ami, Jean Le Moyne, il aurait débarqué à Pointe-au-Père, si son ami ne l'avait retenu. Sitôt à Paris, il écrit à Robert Elie (qu'il ne rejoint plus rien,) que son art n'est qu'impressionnisme — ce qui veut dire, pour lui, subjectivisme absolu, irréalité —, en somme qu'il a la sensation d'un échec total. Il passe en France trois semaines tourmentées, puis reprend le bateau à destination du Canada. Ce retour précipité rend évident à tous son malaise profond. A partir de ce moment, il s'enferme, et ses amis même les plus intimes auront de plus en plus de difficulté à le rejoindre.

Telle apparaît, extérieurement, la solitude dont le poète va maintenant dessiner le paysage intérieur.

---

seulement pour te dire que j'ai reçu *En Avant* et t'empêcher de croire que je suis affecté par l'article de Grignon. Cet article, c'est comme s'il n'existait pas. Je sais qu'il y a des faiblesses dans mon livre, mais jusqu'à date aucune critique n'a mis le doigt dessus. Je crois que je serais obligé d'écrire moi-même une critique pour désigner les véritables faiblesses de ce livre! » (Lettre inédite.)

2. *Journal,* 124.

## LA CHARITE

Bien qu'il soit un acte de charité — donc, de victoire sur soi — le premier poème des *Solitudes* montre bien que les sortilèges de l'imagination enfantine ont vécu, que le poète est désormais fixé à l' « axe de misère » (Péguy). Quand Saint-Denys-Garneau veut épargner aux autres les souffrances qu'il a lui-même endurées:

> *Comme quelqu'un se souvenant*
> *d'avoir longtemps pâti dehors,*
>
> (P. C. 107)

n'imagine-t-on pas que l'acte de charité vise le poète lui-même, autant que les autres? Quoi qu'il fasse, il ne sort pas du cercle de sa propre souffrance, et c'est elle qu'il retrouve dans les souffrances d'autrui.

Ce qu'on retient surtout de ce poème, c'est que l'aventure, la magique aventure des *Regards* n'est plus considérée maintenant que comme un malheur. La vie s'est chargée de dissiper toutes les équivoques. Une invincible lucidité, faite surtout de recul devant les choses, est définitivement installée au cœur même de la faculté poétique.

Au désespoir masqué par la charité, qui s'exprime dans « Ma maison » (P.C. 107), répond, dans le second poème, un aveu sans phrases de misère totale. A l'offre de services, une humble requête:

> *Je ne suis plus de ceux qui donnent*
> *Mais de ceux-là qu'il faut guérir.*
>
> (P. C. 108)

Ces deux premiers poèmes instaurent le rythme qui se maintiendra durant tout le recueil, alternance de deux réponses contraires au désespoir: charité, démission. « Lassitude » est le poème de la démission:

> *Qui me verra sous tant de cendres,*
> *Et soufflera, et ranimera l'étincelle?*
> *Et m'emportera de moi-même,*
> *Jusqu'au loin, ah! au loin, loin!*
>
> (P. C. 108)

C'est l'aspiration d' « Accompagnement », mais dite avec combien plus de crudité et d'amertume! L'appel aux secours de la femme, également, emprunte une forme beaucoup plus directe et dépouillée. Nous ne connaissions jusqu'ici que la « baigneuse ensoleillée » — qui reviendra d'ailleurs quelques pages plus loin, à la faveur d'une accalmie (P. C. 115). En fait, il s'agit ici de la même femme, mais pour la première fois Saint-Denys-Garneau s'abandonne à l'invoquer, dirions-nous, charnellement. Les sortilèges de l'image ayant perdu leur vertu consolatrice, c'est à la réalité qu'il s'adresse désormais.

Le cahier suivant s'intitule « Jeux » (P. C. 111), parce que les quelques poèmes qu'il contient se réfèrent, par le souvenir nostalgique, ou par une ressemblance obtenue comme par miracle et pour un instant seulement, à ceux des *Regards et jeux dans l'espace.* Avec une sorte d'étonnement le poète se regarde jouer, lui qui sait maintenant l'envers des sortilèges:

*Qu'est-ce que je machine à ce fil pendu*
*A ce fil une étoile à la lumière.*
(P. C. 113)

C'était beau de s'envoler éperdu d'amour, « sans appui » (P. C. 33), vers un idéal de pure lumière. Mais le rêve s'est heurté à la réalité; vu de près, comme tel spectacle d'opéra, il a révélé ses truquages. Alors,

*Vais-je mourir là pendu*
*Ou mourir un noyé fatigué de l'épage?*
(P. C. 113)

Ici encore, l'alternative de la charité et de la démission. « Mourir là pendu » comme une étoile, pour indiquer la voie aux autres, semble être le devoir d'une héroïque charité. Mais une profonde fatigue a surpris le poète dans les parties les plus obscures de son être, celles qui tâchaient à s'acheminer sur les eaux maternelles, vers une origine — l'enfance — perdue. Vaincu dans son excessive entreprise, il ne tend plus qu'à se résorber dans la mer qu'il voulait traverser:

*Glissement dans la mer qui vous enveloppe*
*Une véritable soeur enveloppante.*
(P. C. 113)

Et le voyage n'est plus qu'un souvenir:

*Souviens-toi de la mer qui t'a bercé.*
(P. C. 113)

Il est à peine besoin de souligner qu'on pourrait, dans ce vers, invité par la dynamique de l'image, remplacer facilement le mot « mer » par celui de « mère ». Ainsi la démarche de Saint-Denys-Garneau

serait dictée par un désir de retour à la mère — la mère, origine et principe d'unité, racine; la mère, consolation des déboires de la vie.

A vrai dire le symbole de la mer, dans la riche polyvalence qu'il reçoit du poète, implique, sous le signe primordial de la mère, la femme dans son acception sexuelle et idéale à la fois; et la mort:

*Vieux mort bercé au glissement de ce parcours*
*Accompagné de lumière verte.*

(P. C. 113)

L'eau — l'eau glauque de la mer, surtout — conjugue les thèmes de la mère, de la femme et de la mort, n'en représentant jamais un sans invoquer les autres.

Le poème suivant rend plus sensible encore l'ambivalence du thème de la femme. A qui s'adresse l'admonestation:

*Non ces voix de femmes vous n'entamerez pas*
*La pureté de mon chant.*

(P. C. 114)

On pense d'abord — et légitimement — à la femme impure; la femme du sexe, menace constante à l'intégrité personnelle, défi de la chair. Mais les deux vers suivants infléchissent le sens vers la sœur:

*Et si vous m'êtes hier fraternelles*
*Cette chaleur étouffée où je m'endormirais.*

(P. C. 114)

Ainsi qu'au poème précédent, l'on passe instinctivement de la sœur à la mère; la « chaleur étouffée »[17]

est bien celle du giron maternel, où repose le poète *défait.*

C'est contre cette défaite justement, contre cette démission, qu'il veut réagir, et il recherche à présent

*La vie dans le souvenir de la fraîcheur.*
(P. C. 114)

Ici réapparaît l'image de la « baigneuse ensoleillée ». Elle console et raffermit à la fois, en réunissant au thème de la femme celui de la claire aventure en pleine lumière. Elle diminue le danger de la femme, et rend plus douce et plus humaine l'aventure. C'est l'image favorable par excellence.

Sur un plan plus abstrait, la flûte, qui apparaît dans le poème suivant:

*Si près de l'émotion:*
*Le souffle est là, la flûte l'épouse,*
(P. C. 116)

réunit de même les qualités complémentaires de liquidité et de luminosité, et jouit d'un privilège presque aussi grand.

Deux notations pour finir. Crainte d'une solitude, hélas, déjà bien achevée:

*Allez-vous me quitter toutes les voix ?*
(P. C. 117)

Et déception du poète, qui cherche en vain à entendre ce que dit la « grande voix du vent » (P. C. 118);

qui entend l'appel, mais n'en trouve pas la signification. De sorte que toutes les réponses sont fausses.

## POUVOIRS DE LA PAROLE

Nous entrons ici dans une nouvelle région de l'activité poétique, qui n'est pas directement sous la domination des forces obscures, mais plutôt sous celle de l'intelligence. Les perspectives sont changées, les mêmes événements se voient assigner un sens différent. Ainsi l'aventure des *Regards et jeux dans l'espace,* dont l'échec a été maintes fois constaté, avoué, se transforme en une mission quasi providentielle dont le poète est chargé par les dieux, et qu'il ne désespère pas de remplir. C'est à lui de faire signe

> *. . . à ceux qui n'ont pas de vue au dedans,*
> (P. C. 121)

de leur faire signe qu'il existe au dedans une « perle précieuse » (P. C. 121). Le poète est le héraut des richesses intérieures.

Cette attitude de poète servant, toutefois — qu'on peut assimiler à la réponse de charité donnée plus haut (P. C. 107) — ne dure que le temps d'un court premier poème et Saint-Denys-Garneau se tourne, dès le deuxième, vers des problèmes plus personnels, problèmes du poète face à l'expression. Mais voyons d'abord, avant d'analyser ce poème, la pensée explicite

de Saint-Denys-Garneau sur les problèmes d'expression, telle qu'il l'a exprimée dans le « Monologue fantaisiste sur le mot », paru en 1937.[1]

« J'ai entendu l'appel des mots, j'ai senti la terrible exigence des mots qui ont soif de substance ».[2] Le mot se présente d'abord comme exigence, exigence d'une réalité idéale qui aspire à s'incarner dans une substance humaine. « Réalité » est peut-être trop dire; en effet, cette « insatiable exigence »[3] est celle-là même de l'âme, mais objectivée, figée dans l'*en-soi.* C'est « le ciel des mots »,[4] analogue aux idées pures de Platon: « Le monde des mots est une région au-dessus du monde, où le monde est assumé dans l'intelligible.»[5]

Au mot-objet, s'oppose dialectiquement le mot-sujet, c'est-à-dire le mot en tant qu'il rencontre une substance personnelle qui l'incarne. « Le poète reconnaît le mot comme sien.»[6] Il nourrit le mot de sa propre substance, et conséquemment se l'approprie. Ainsi personnalisé, le mot devient parole. Par la parole, le poète « brise la solitude de toutes choses »,[7] car il participe personnellement à la région essentiellement commune

1. Saint-Denys-Garneau, « Monologue fantaisiste sur le mot », *La Relève,* 3 (1937): 70-73.
2. *Ibid.,* 71.
3. *Ibid.,* 71.
4. *Ibid.,* 71.
5. *Ibid.,* 71.
6. *Ibid.,* 72.
7. *Ibid.,* 73.

où tout est assumé dans l'intelligible. Il nourrit le mot, qui à son tour le nourrit. Tel est le mystère du poème.

Cette explication rationnelle, nous ne la retrouverons pas intacte dans les poèmes, mais colorée, mais gauchie par la tourmente intérieure à laquelle Saint-Denys-Garneau est livré. En fait, la parole n'est louée que dans son jaillissement virginal, là où elle est encore toute enveloppée de silence. C'est uniquement « Hors l'atteinte du temps salissant, du temps passager » (P. C. 122), dans la chambre scellée du secret intérieur, que le poète peut fournir substance aux « paroles qui ne sont pas du temps » (P. C. 122). Une partie de son être demeurée intacte, demeurée *lui-même,* offre seule un asile sûr au mot. Et, comme une forteresse, cet asile doit demeurer fermé, crainte de la mort qui assaille de tous côtés:

*Et ma bouche est fermée comme un coffre*
*Sur les choses que mon âme garde intimes.*
(P. C. 122)

Mais sitôt formée, prête à la communication qui est sa fin propre, la parole apparaît déjà comme « ennemie » (P. C. 123). Car elle sort du poète et, lui devenant étrangère, s'oppose à lui comme tout ce monde étranger avec lequel il ne sent plus d'accord. C'est ici que l'expérience intérieure contredit le plus formellement la pensée définie du « Monologue fantaisiste sur le mot ». « Il y a entre lui (le poète) et le mot une

certaine fraternité, communication vivante, une correspondance par où il le possède »,[1] lisions-nous. Fraternité? Le poème dit:

*Et je ne trouverai pas en toi de frisson fraternel*
*Comme dans une fraternelle chair qui se moule*
*[à ma chair*
*Et qui épouse aussi ma forme changeante* (P.C. 123).

Le poète est empêché de posséder le mot, comme il est empêché de se posséder lui-même; le mot devient son ennemi, comme lui-même est devenu son propre ennemi.

« Tous et chacun » (P. C. 125) restaure des catégories plus strictement intellectuelles — au dam des valeurs poétiques, on le constate assez vite. Instinctivement, car il la connaissait très peu, Saint-Denys-Garneau rejoint la pensée la plus profonde d'un Claudel sur la « vibration », manifestation première de toute vie et de toute poésie [2]:

*Nature, tu m'as chanté*
*Le duo à voix équivoques,*
*Immatériel balancement*
*Par delà l'opacité du nombre,*
*Flux et reflux de la même onde, ô l'onde unité.*
(P. C. 125)

1. Saint-Denys-Garneau, « Monologue fantaisiste sur le mot », *La Relève*, 3 (1937): 72.

2. « Nous devons maintenant considérer la vibration elle-même. J'entends par là ce mouvement double et un par lequel un corps part d'un point pour y revenir. Et c'est là l'« élément » même, le symbole radical qui constitue essentiellement toute vie. » P. Claudel, *Art poétique* (Paris, 1946), 90. Voir également R. de Renéville, *L'Expérience poétique* (Paris, 1938), 28: « ...l'univers est un composé vibratoire dont les amplitudes variables génèrent des états plus ou moins purs de la matière. »

Cette dualité primordiale de toutes choses, en effet, n'est pas la brisure de l'unité, mais sa manifestation: « flux et reflux de la *même* onde ». Les deux mouvements témoignent du foyer qui les provoque, du foyer créateur. « L'acte créateur essentiel, dit Claudel, est l'émission d'une onde.»[1]

Il se passe ceci, toutefois: dans l'âme de Saint-Denys-Garneau, ces deux mouvements, normalement réductibles d'eux-mêmes à l'unité, n'ont pu être qu'accouplés. C'est qu'ils participent à la division radicale de *cet* être. L'unité seule du créateur peut garantir l'unité de l'onde. Or ce créateur, Saint-Denys-Garneau, est *double.* L'accouplement, dans les mots, répond à l'accompagnement, dans l'ordre psychologique.

Une seule parole est amie, parce qu'au delà du sens contraignant, elle est

*Bercements jusqu'à l'infini des espoirs commencés,*
(P. C. 128)

euphorie dans un paysage favorable: c'est la musique. Saint-Denys-Garneau trouvait dans la musique une joie que n'altérait aucune des angoisses attachées à la poésie et à la peinture. Peut-être parce qu'il ne la pratiquait pas lui-même?... Il voyait en Beethoven le correspondant musical de son cher Baudelaire. Mozart, pour la pureté et la rigueur de la forme, a été le modèle de plusieurs poèmes; pour sa pureté spirituelle,

1. P. Claudel, *Art poétique,* 95.

pour sa liberté au jeu, il demeurait un idéal constant.[1] Saint-Denys-Garneau admirait profondément le grand Bach, dont il comparait *L'Art de la Fugue* à *L'Imitation de Jésus-Christ*.[2] Mais c'est dans Schumann probablement, dans l'immense tendresse de Schumann, que son âme blessée trouvait la plus délicieuse des consolations. Car telle était bien la musique, pour Saint-Denys-Garneau: une consolation, une évasion des contraintes présentes, un départ

> *. . . pour de lointaines contrées*
> *Sourires pour l'inconnu.*
>
> (P. C. 128)

Le poète s'abandonne à la musique, tandis qu'il doit mener le poème. La musique le soustrait à la vie, tandis que la parole « éternelle en passage » (P. C. 130) le ramène sans cesse face à lui-même, à cet ouvrage nécessaire qui est de

> *. . . saisir et posséder ici ma vie*
> *Ma vie inaccessible et mon âme trop lointaine.*
>
> (P. C. 130)

---

1. « Mozart et Debussy, deux arts si épris de perfection, de clarté limpide, de simplicité, de sérénité. Deux âmes si proches par certains côtés: par la fraîcheur presque enfantine de ce regard premier sur toutes choses. Cependant Debussy, par ce que nous en connaissons, reste plus purement païen et moins profond. Même dans la sensualité, Mozart a je ne sais quoi de dégagé, de purement étonné, de clair, d'où tout mal est banni, alors que cela s'alourdit chez Debussy, se voile, s'alanguit, avec je ne sais quoi de plus matériel, une complaisance d'auteur.

« Mozart est partout « la fine pointe de l'esprit », quand Debussy souvent n'est que le suprême affinement de la matière. » Saint-Denys-Garneau, note de février 1935, *Journal*, 56.

2. « ...*L'Art de la Fugue*, cette autre *Imitation de Jésus-Christ*, disait Saint-Denys-Garneau ». Robert Elie, *P. C.* 15.

Faire cesser la division. Mais cet ouvrage sans cesse recommencé, dans la vie et dans le poème, procure chaque fois la souffrance d'une nouvelle forme de solitude. Le poème est fait de l'espoir qui signale chaque début d'entreprise, et de la déception qui la termine invariablement.

## L'AMOUR EN ECHEC

Les poèmes réunis sous le titre de « La Parole de la chair » (P. C. 133), constituent le centre nerveux de toute l'œuvre de Saint-Denys-Garneau; ils exposent en effet une crise intérieure dont toutes les autres ne sont que le reflet plus ou moins sublimé. L'expression même « Parole de la chair », après les poèmes que nous venons de lire, est particulièrement éloquente. Aussitôt posé, l'acte de chair — comme la parole — devient ennemi, l'un des barreaux qui servent à l'étouffement du poète. Et l'échec de la chair est le plus grave, parce qu'il est en définitive l'échec de l'amour.

L'amour impossible. Voici la blessure au centre, la consommation de la plus affreuse solitude. Toute forme d'amour — c'est-à-dire toute forme de communication — porte dans son principe, comme une marque de mort, cette impossibilité de l'amour charnel. Car il n'y a pas deux amours, le charnel et le spirituel, l'un pouvant fleurir tandis que l'autre dépérirait. Mais un

désir de communication qui se satisfait, selon la vocation, par l'âme seule, ou par l'âme et le corps réunis. A la limite, seulement, peut-on imaginer un pur amour spirituel subsistant et croissant malgré les empêchements d'une nature *fermée*. C'est un amour dans l'absurde, et la grâce seule en peut rendre compte.

La première image de l'amour qui nous est offerte, est celle d'une passion dévaluée à plaisir, d'une sordide fascination. C'est une scène de cabaret, sur laquelle veillent des « lumières perdues », des « silences perdus » (P. C. 135), symboles, à la fois, de la douloureuse prospection du poète à l'intérieur de lui-même, et de la vanité de cette prospection. Tout cela est bien perdu, en effet, car le poète n'en demeure pas moins, comme les autres mortels, suspendu

*Aux seins branlants des danseuses du bazar.*
(P. C. 135)

La fascination par la chair est à la mesure d'un besoin d'amour qui n'a jamais été satisfait, et qui emplit de son insatisfaction toute la vie spirituelle de Saint-Denys-Garneau. Aliéné de la liberté spirituelle qui fait tout son prix, l'amour devenu besoin — ou si l'on veut: désir exaspéré, *globalisé* — s'avilit, et avilit en même temps celui qui le porte. Il est au principe de toute déchéance. Il est la Pesanteur.

Le poète ne laisse pas d'aspirer à un amour plus haut, à se créer s'il le faut un objet digne de son idéal,

mais le besoin sous-jacent a tôt fait de réduire cette noble passion à la mécanique du sexe. Le second poème montre avec une extraordinaire précision ce retour de l'amour contre lui-même. La fatigue:

*Quand la fatigue tout à coup la fane entre nos doigts*
*Quand la fatigue tout à coup surgit alentour.*
(P. C. 136)

c'est la brusque sensation du besoin, mêlée de la certitude que ce besoin ne peut être satisfait. Une sensation d'impossibilité. Le « cercle qui se referme » (P. C. 136) sur un désir voué au narcissisme par son immensité même. Le poids de l'amour, dont on avait cru pouvoir se décharger par une véritable communication,

*Reflue en nous et nous prend au dépourvu*
*Nous gonfle d'un flot trop lourd.*
(P. C. 136)

L'amour-besoin ne tente une sortie que pour être rejeté aussitôt dans l'irrémédiable solitude qu'il entretient. Et « la tristesse de la parole de la chair » (P. C. 136), c'est justement qu'elle porte au plus sensible de l'être le message de cette solitude.

Avec le sentiment de solitude, les échecs de l'amour laissent dans l'âme une brûlure, une honte : « un soufflet au visage » (P. C. 136). Cette brûlure ne s'oublie pas, elle accumule des « fleurs mortes » (P. C. 137) au cœur de la vie pour y composer un poids qui fait « chavirer en nous tout le jardin » (P.C. 137).

« Ce qui était perdu » [1], cette litanie d'échecs et de refoulements de l'amour, ne se retrouve pas, comme chez Mauriac; les pertes sont définitives. La mort pourrit lentement les œuvres vives:

*C'est comme si rien n'était vrai.*
(P. C. 138)

L'amour impossible, met en doute la réalité même de la vie. C'est comme si la vie était la mort.

Mais il nous reste encore à voir se jouer le drame de l'amour dans la plus grande tension, au sein de l'acte de chair. Les poèmes des pages 139, 140 et 141, d'une sensualité sans précédent dans l'œuvre de Saint-Denys-Garneau, expriment avec une crudité parfois gênante l'antinomie amour-mort — ou amour-solitude — qui est la contradiction fondamentale à laquelle se réduisent toutes les autres, si haut qu'elles logent dans la hiérarchie spirituelle.

*Ton lit certain comme la tombe.*
(C. P. 139)

Voici réunies dans un vers magnifiquement nécessaire, les idées connexes d'amour, de fatalité et de mort. Traduisons, en tenant compte des « plus longues pentes » (P. C. 139), c'est-à-dire de la lente déchéance décrite par les vers précédents: toute tentative de communication obéit à la pesanteur infaillible de la chair, pesanteur qui est le signe précis de la mort. Le poète

1. On reconnaît le titre d'un roman célèbre de François Mauriac, à qui Saint-Denys-Garneau consacre plusieurs pages de son *Journal*.

s'abîme dans l'amour comme dans une forme paradoxale de solitude; l'amour, une solitude rendue plus amère et plus évidente par le contact immédiat de l'*autre*.

Mais, avant la consommation de cette solitude à deux, un chant de victoire. Le poète se glorifie d'être

*. . . une colonne*
*Bien claire et parfaitement dure*
*Mon corps une rivière étendue*
*et dressé pur jusqu'au bord de l'eau.*
(P. C. 139)

C'est la moment de la plus haute tension, de toutes les forces réunies dans une fiévreuse exaltation. Mais quelle est cette pureté à laquelle se joint, évoquant un idéal de bonheur, l'image de l'eau? Elle vient d'un sentiment d'intégrité, de plénitude intime, d'aptitude au don. Le poète, à la limite de son exaltation, se sent plein de sa propre substance, enfin rassemblé, s'aimant lui-même. Le narcissisme — inconscient, puisqu'il se flatte d'une aptitude au don — s'exprime crûment dans les deux vers:

*Entre nous le bonheur indicible*
*D'une distance.*
(P. C. 140)

A toute entreprise de communication se mêle un désir narcissique qui le contrecarre à sa naissance. L'impossibilité latente que comporte cette antithèse n'aura qu'à être manifestée par l'échec de l'amour.

« Le poids du feu » (P. C. 140)... Rencontre de deux êtres dans la brûlure de la chair. Notons les images de défaite: « naufrage », « cœur perdu », « à la dérive », « désert » (P. C. 140). La solitude est retrouvée au plus brûlant de l'amour:

*Et nous sentions notre isolement s'élever*
*comme un mur impossible.*
(P. C. 140)

La solitude, et l'aveuglement de la mort; finis les prestiges du regard:

*Nos yeux crevés aux prunelles de notre désir.*
(P. C. 140)

L'acte de chair ne fait pas que démontrer l'impossibilité de l'amour total, mais il compromet également le frêle équilibre imaginaire qu'on s'était fabriqué pour le remplacer. L'amour charnel — le désir — révoque à la fois les charmes de l'irréel et ceux du réel.

Le poème suivant expose les mêmes thèmes, mais sur un ton plus âpre et dans une imagerie plus matérielle, qui n'est pas la manière accoutumée de Saint-Denys-Garneau. Même impression de force et d'intégrité, avant l'acte de chair:

*Les montagnes*
*Sont des compagnes de mes bras.*
(P. C. 141)

Le besoin, primitif et global, qu'est pour le poète l'amour, évoque les « animaux sauvages » (P. C. 141).

C'est l'instinct qui parle, l'instinct qui rattache le poète, malgré la force centrifuge de ses rêves, à la « terre mourante étreinte » (P. C. 141). Le réel demeure malgré tout centre d'attraction.

Ici encore, l'amour signifie la défaite. Mais l'accent, au contraire du poème précédent, porte principalement sur la dissolution du rêve:

> *Et les secrets brûlés vifs*
> *Et tous les mystères déchirés.*
>
> (P. C. 141)

Toute une vie intérieure, à base d'éloignement du réel, se défait au contact de l'exigeante passion charnelle. Mais comme l'attrait du réel ne disparaît pas, malgré l'appel du rêve, ainsi les sortilèges du rêve résistent aux objections du réel. L'image dernière que nous propose le poème est celle d'une pureté malgré tout conservée, grâce aux prestiges de l'imaginaire:

> *. . . mon cœur sur sa tête*
> *Comme une urne restée claire.*
>
> (P. C. 141)

Le poète se dédouble selon le procédé maintes fois signalé déjà; deux êtres, deux étrangers coexistent en lui, dont l'un se maintient dans le pur éther du rêve, tandis que l'autre se blesse aux arêtes de la vie.

Le dédoublement se retrouve dans les deux derniers poèmes du cahier, qui sont tous deux des poèmes de démission. Une partie de l'être — la partie *pesante,* celle qui descend à la mort — refuse l'aventure à

laquelle s'est livrée l'autre partie. Il faut bien remarquer, cependant, que ce que le poète repousse d'un côté, il le reprend de l'autre — c'est-à-dire sur un autre plan de vie; et qu'en définitive c'est le rêve qui reste vainqueur. Si, dans le premier poème, Saint-Denys-Garneau n'entend plus le « cri » de ce

*. . . cœur . . . parmi d'autres astres parti,*
(P. C 142)

ce qui revient à refuser le rêve de vol, il le reprend sous forme d'une liberté d'allure qui implique un mouvement semblable de l'âme:

*Pour chapeau le firmament*
*Pour monture la terre*
(P. C 142)

Et de même, s'il renonce au voyage en mer,[1] c'est pour y plonger et s'y endormir définitivement. Le recours à l'eau ne fait que changer de registre. Elle demeure essentiellement ce qui purifie, et la « baigneuse ensoleillée » (P. C. 41) rejoint ces

*. . . belles jeunes mortes, calmes et soupirantes*
(P. C. 143)

que le poète veut aimer dans la pureté du regard.

Désormais la femme s'éloigne au point que Saint-Denys-Garneau n'essaiera même plus de la rejoindre. C'est une « reine qui a le droit de vivre » (P. C. 182), alors que lui appartient déjà à la mort; ou bien « une

1. *P. C.* 89: « Comme un enfant qui part en mer. »

belle enfant » qui n'aime pas «visiter nos cercueils » (P. C. 183). Elle est devenue l'étrangère. Elle est la vie — l'amour; et le poète est la mort — la solitude.

## LA SOLITUDE MAUVAISE

Si la communication est impossible, la « bonne » solitude ne l'est pas moins cependant, car elle exige un accord semblable. Ne peut être seul, que celui qui peut être deux; c'est-à-dire celui qui peut accorder en lui-même, dans l'harmonie vitale qu'elles requièrent, les diverses puissances de son être. Le dédoublement que nous avons souvent noté chez Saint-Denys-Garneau, trahit avant tout cette impossibilité d'accord du poète avec ce qu'il est. Par cette impossibilité, la solitude est définitivement compromise, et le poète y retrouve tous les échecs de l'amour.

L'espoir immense que le poète avait placé dans cette solitude — il l'envisageait comme un hâvre privilégié: « Le lieu retrait de notre amour » (P. C. 148) — se mesure à la déception, au sentiment de trahison qui l'assaille quand il en rencontre le vrai visage. Il l'attendait amie, et la voici la pire ennemie:

*Elle nous est venue comme une folie par surprise.*
(P. C. 148)

Encore:

*Elle est venue une infidélité*
*Comme une fille de mauvaise vie.*
(P. C. 149)

L'infidélité dont se rend coupable la solitude, c'est qu'en détachant le poète de ses quelques points de repère extérieurs, elle lui fait constater plus clairement la division irrémédiable qui marque sa vie intérieure:

*Elle est venue pour nous séparer.*
(P. C. 149)

Séparer le poète d'avec lui-même, d'avec son activité propre. Il regarde et ne voit pas:

*Mes paupières en se levant ont laissé vides mes yeux.*
(P. C. 150)

Il est poète, et ne participe plus à la poésie:

*La Poésie est une Déesse*
*dont nous avons entendu parler.*
(P. C. 151)

Faux détachement, qui n'est pas domination volontaire, mais résignation à une blessure qu'on sait sans guérison possible. La poésie correspondait au désir d'absolue pureté qui provoque le rêve de vol, tandis que le poète demeure empêtré dans une terre hostile à senteur de péché.

Les deux poèmes suivants font voir la dualité, non plus tant dans le poète lui-même que dans l'exercice de son expérience. Les deux éléments fondamentaux du rêve — l'air et l'eau — sont contredits par l'entraînement infaillible de la mort. « Autre Icare » (P. C. 152), le poète a cru pouvoir tendre des « liens ingénieux » (P. C. 152) à travers l'espace, mais:

*Il n'y a qu'un cri d'un lieu persistant*
*Où les tiges des fruits sont déjà rompues.*
(P. C. 152)

Triomphe de la stérilité, triomphe de la mort sur et par le rêve. La tentative de libération par l'eau connaît la même défaite. « Le bleu du ciel et la lumière... notre repos sur la mer... tous nos voyages sur la mer vaste et claire » (P. C. 153) — toutes images qui gravitent autour de la « baigneuse ensoleillée » (P. C. 41) — perdent leur efficace

*Par on ne sait quel courant contraire derrière nous*
*qui nous reprend avec une obstination désespérante*
*Et nous reporte à l'écrasement de ce maelström*
*Lequel nous relâche à la surface au moment où*
*nous allions enfin périr.*
(P. C. 153)

La mort en effet n'est jamais totale, car elle serait alors délivrance, et c'est le sort actuel du poète de ne pas connaître la délivrance. Il oscille entre la vie et la mort, sollicité tour à tour par l'une et par l'autre, dans une vibration qui est comme la caricature de la vibration vitale décrite plus haut.[1] Cette dernière, va-et-vient d'une surabondance de vie, constitue le rythme lui-même de la création, dans un équilibre libérateur des contraires; tandis que la vibration à laquelle est livré Saint-Denys-Garneau est fascination successive par deux inconciliables, et se résout finalement dans le perpétuel recommencement du cercle.

1. Cf. page 51.

C'est ce qu'expriment les trois derniers morceaux du cahier. Le présent, un cercle; avenir et passé sont intouchables, n'offrent aucune prise au désir fondamental d'excentricité:

*Le vent dans le dos nous écrase le front contre l'air.*
(P. C. 154)

Pression du temps, à l'avant et à l'arrière; le vol subit une singulière contrainte. Dans le cercle du présent, les pas tournent en rond et se perdent,

*Ce qui s'appelle des pas perdus.*
(P. C. 154)

Toute marche est vaine, puisqu'elle suit inévitablement la loi du cercle, « Cette prison » (P. C. 155). Les pas s'accumulant font bientôt partie du cercle lui-même, comme les paroles [1] et tout ce qui sort du poète, et le regardent « avec ironie » (P. C. 156). Les pas sont la conscience obscure du marcheur.

## VERS LA MORT

Les trois cahiers qui suivent ne comportent aucun événement décisif pour l'aventure, mais seulement un envahissement progressif du désespoir, au sein d'un atroce inventaire. Le poète, aveuglé, pris au piège de ses rêves, interroge ses fantômes, que cette question ne fait que rendre plus proches et plus menaçants.

1. P. C. 124: *Et voilà le poème encore vide qui m'encercle.*

Les images de dissolution se succèdent, étrangement calmes:

*Identité*
*Toujours rompue.*

(P. C. 162)

Couleur d'ironie:

*Un bon coup de guillotine*
*Pour accentuer les distances.*

(P. C. 161)

Couleur de paix:

*Le pas étrange de notre cœur*
*Nous rejoint à travers la brume*
.....
*Tout est tranquille.*

(P. C. 163)

Mais cette tranquilité, comme la solitude, fait mieux voir que

*Tout est en trous et en morceaux.*

(P. C. 164)

Le poète est détruit par ses rêves. Comment ne chercherait-il pas de justification rationnelle au total échec de l'aventure? Intervient alors le mythe littéraire de la *surréalité*, hérité de Baudelaire et Rimbaud. Dans un poème faussement emporté, qui est l'un des plus faibles — parce que l'un des plus voulus — de son œuvre, Saint-Denys-Garneau montre le diable ouvrant les rideaux qui cachent

*L'étonnante réalité,*

(P. C. 166)

puis les fermant, pour — provoquant et décevant tour à tout l'espoir — conduire le poète à l'extrémité du dé-

sespoir. En fait, le poète se décharge sur une fatalité extérieure — le diable, d'une souffrance qui est en lui, de lui, et porte au compte d'une sublime tentation ce qui n'obéit qu'à la loi de la pesanteur. Un reste de lucidité, toutefois, soutient le « goût de guérir, de sortir, de respirer » (P. C. 168); mais ce goût-là cède aisément à l'ivresse [1] d'espérer malgré tout un miracle meilleur que la guérison elle-même.

On retrouve dans le cahier suivant — « Voyage au bout du monde » (P.C. 176), mais dans une perspective que la souffrance toute proche rend plus humaine, cette valorisation obstinée de l'aventure. Le poète ne renonce même pas à la poursuivre:

*Quand on vient de loin ce n'est pas pour rester là* (P.C. 176).

Les souffrances endurées, rétrospectivement n'apparaissent pas si grandes qu'il n'ait valu la peine de les connaître pour « s'en aller » (P.C. 177). Le froid de la solitude et de la mort, le dur hiver qui transforme le vent inspirateur en rafales contraires...

*On n'a pas eu trop de neiges à manger*
*On n'a pas eu à boire trop de vents et de rafales*
*On n'a pas eu trop de glace à porter*
*Trop de morts à porter dans des mains de glaçons.*
(P. C. 177)

Tout vaut mieux que de se réveiller « des animaux parqués là » des « rangeurs de péché » des

1. P. C. 169: *Quelle extase! Nous sommes ivres,*
*Mon coeur et moi, nous sommes fous!*

*Rongeurs d'âmes, des satisfaits, des prudents.*
*Baise-culs, lèche-bottes, courbettes.*
(P. C. 178)

Jamais jusqu'ici Saint-Denys-Garneau ne s'était porté à de telles violences de langage. La machine se désaxe; le mirage révèle sa vraie nature. Il s'agit à présent de « s'en retourner à contre-courant » (P.C. 179). Remonter au tout début de l'aventure. A l'enfant.

Or cet enfant, il apparaît bien que l'on avait trop compté sur lui, qu'on le prenait à tort pour le Sésame du « paradis perdu » (P.C. 181). Sa perfide mobilité [1] a usé le poète, en le conduisant dans les voies sans issue de l'excentricité. Il faut enterrer l'enfant, oublier son insidieuse tentation:

*Il n'était peut-être qu'un enfant comme les autres.*
(C. P. 180)

Un enfant « comme les autres » doit se résorber dans l'adulte, sous peine de l'encombrer dangereusement: « Enterrons-le » (P.C. 180). Mais l'enfant a la vie dure. Nous savons seulement que le poète entend se priver désormais de tout recours à l'aventure, à l'illusion de l'aventure. Point final.

Reste le désespoir qui monte infaillible comme une marée, au rythme des vers lourds et las de « La Nuit » (P.C. 185). Deux images point totalement nouvelles, mais répétées avec obstination, rendent

1. P. C. 47: *C'est un drôle d'enfant*
*C'est un oiseau*
*Il n'est plus là.*

compte de l'état de dénuement auquel est réduit Saint-Denys-Garneau. La première apparaît dès le premier poème:

*Et maintenant quand est-ce que nous avons mangé*
*[notre joie.*
(P. C. 187)

Manger, ici, ne signifie pas tant l'acte de se nourrir, que la disparition de la nourriture. Une joie mangée par moi n'est plus joie. Elle est transsubstantiée, elle a perdu son être-joie pour devenir être-moi, donc désespoir. C'est une joie perdue au « traître frère » (P.C. 188).

Ce frère ennemi, cet autre nous-même qui

*. . . dévore à mesure que nous avançons*
*La lumière de notre présence.*
(P. C. 189)

et vient

*. . . nous ravir toutes nos compagnies,*
(P. C. 192)

est représenté par l'image de l'ombre. Qu'est-ce que l'ombre? Un peu d'espace, un peu d'air noirci. Traduisons en langage psychologique: une aspiration à la pureté, un rêve d'ascension dans l'unique charité spirituelle, trahis par l'action occulte du mal. L'ombre, c'est le moi spirituel, et c'est aussi le moi coupable. Nous retrouvons l' « Accompagnement » (P.C. 99) du premier recueil, à ceci près que l' « étranger » (P.C. 101) est maintenant la mort, et non plus certaine libération spirituelle vaguement espérée. Il est vrai

qu'une telle différence demeure superficielle, puisque mort et libération se rejoignent en ceci de capital qu'elles sont toutes deux évasions, fuite du moi.

L'ombre se nourrit de choses bonnes, qu'elle transforme en son propre désespoir, mais elle engloutit également le péché:

*La terre était dans l'ombre et mangeait ses péchés,*
*Avec notre ombre à nos trousses comme un cheval*
*Qui mange à mesure notre mort,*
(P. C. 193)

qui la gardent ce qu'elle est. Elle s'unit au temps pour faire avancer inexorablement l'œuvre de la mort:

*Le temps marche à nos talons*
*Dans l'ombre qu'on fait sur le chemin.*
(P. C. 192)

L'ombre *est* la mort.

Dans la nuit totale du désespoir apparaît cependant la possibilité d'un nouveau recours: extérieur celui-là, et si éloigné qu'il exige des intercesseurs. Mais la perte de la vie n'est pas irrémédiable, puisqu'il en vient « avec leur âme du bon Dieu » ramasser « ce qu'on avait laissé tomber » (P.C. 192). Ce qui se perd d'un côté se retrouve de l'autre. Cet autre côté, c'est le surnaturel, et il reste maintenant au poète à se désister de lui-même pour en passer la porte.

## LE DESISTEMENT, LA GRACE

Le désespéré fait un pas en avant: il quitte la révolte. Seule la lassitude accompagne maintenant son désespoir, et la plainte murmurée du

*... moi détruit, désarçonné, désemparé, agonisant.*
(P. C. 199)

Nulle autre libération possible, que le suprême désistement de la mort:

*Ah! ce n'est pas la peine qu'on en vive (du monde)*
*Puisqu'on en meurt si bien.*
(P. C. 200)

Le poète est déjà mort, tué par la solitude au cœur de ses rêves. Emmuré vivant dans ses rêves. Les murs, ce sont les *autres*. Le poète rend les murs responsables:

*C'est eux qui m'ont tué*
.....
*Par leur seul terrible mystère étranger.*
(P. C. 201)

La pitié même ne l'atteint plus, parce que

*... les vivants n'ont pas pitié des morts.*
(P. C. 202)

Ce n'est d'ailleurs pas la faute des vivants, c'est un ordre qu'il faut respecter, et que personne ne penserait même à transgresser. Une fatalité.

Une dernière résistance s'exprime dans le thème des os, déjà rencontré,[1] et qui revient à tous les poèmes

1. *P. C.* 96: « Cage d'oiseau ». Voir, dans le *Journal* (pp. 232 à 239), le grand texte du « Mauvais pauvre », qui expose de manière plus détaillée l'expérience à laquelle correspond le thème des os.

du deuxième cahier de « La mort grandissante » (P.C. 195). Abordons le thème par son contraire:

*La chair lâche et troublée de nos figures.*
(P. C. 207)

La chair est ce qui aime, la chair est la charité du corps. Elle est la vie. Elle est ce qui a été défait, ce sur quoi l'on ne peut plus compter. Par elle on a tenté de briser la solitude, mais en vain. Par elle on a voulu parler, mais en vain. Elle a trahi.[1]

Par contre, l'os est une « forme certaine » (P.C. 208) sur laquelle on peut prendre appui. Il a la fermeté du désir non assouvi. L'être réduit à son squelette, l'être tout en os

*. . . réduit à ses os*
*Assis sur ses os*
*Couché en ses os,*
(P. C. 210)

n'est plus que total désir, et du même coup résistance acharnée à ce qui déçoit ce désir. L'appétit, trop grand pour la nourriture proposée, refuse désormais toute nourriture et se replie sur lui-même, dans l'orgueil de son intégrité et de sa stérilité. Narcissisme. Le poète comprend nettement l'horreur de sa situation, quand il se voit

*Debout en os et les yeux fixés sur le néant*
*Dans une effroyable confrontation obstinée et un défi.*
(P. C. 212)

1. « Faible oripeau à tous les vents qui nous trahit. » *P. C.* 208.

S'il ne cède pas maintenant de quelque façon, le cercle sera définitivement fermé, le refus installé à demeure.

Il cède, et nous avons l'impression d'une sorte de miracle. Il nous semble que Dieu attendait Saint-Denys-Garneau à cette extrémité de la vie, à ce point d'extrême dénuement spirituel. Une grâce n'est-elle pas nécessaire pour expliquer la calme résolution de ces deux vers:

*Quitte le monticule impossible au milieu*
*Et le manteau gardant le silence des os.*
(P. C. 213)

Nous avons tout lieu de croire que les hostilités intérieures n'ont pas cessé, et que c'est à la pointe spirituelle de la volonté seulement, que s'est accomplie la résignation. Elle n'en apparaît que plus difficile et plus noble, si moins totale.

A tout le moins cette paix conquise avec l'aide de la grâce, baigne-t-elle dans une lumière plus douce les dernières heures du poète, ses derniers poèmes. La résignation surnaturelle du beau poème mystique

*Et je prierai ta grâce de me crucifier*
(P. C. 217)

est la source d'une accalmie qui permet le retour des premières images:

*Espoir d'un sommeil d'enfant,*
(P. C. 218)
*. . . s'endormir en oiseau.*
(P. C. 219)

Et voici, témoignage suprême d'apaisement, la sérénité de l'arbre de nouveau retrouvée dans son rythme large et naturel:

*Les cils des arbres au bord de ce grand œil de*
*[la nuit.*
(P. C. 221)

La nuit, certes: nuit du regard, défaite du regard; mais le serein consentement de l'arbre éloigne toute amertume et le malheur reste nu. Ainsi l'Esprit est-il enfin vainqueur.

Saint-Denys-Garneau n'aura pas souffert en vain sa terrible aventure.

## DERNIÈRES ANNÉES

Les derniers poèmes connus de Saint-Denys-Garneau furent écrits en 1938. Après cette date, un ami se souvient de l'avoir vu écrire, mais dans un carnet qui n'a jamais été retrouvé. Le poète s'enfonçait dans une solitude de plus en plus totale, s'occupant presque uniquement de travaux manuels. Il passa deux hivers seul, au manoir familial de Sainte-Catherine, en 1939-40 et en 1940-41. De 1941 à 1943, il y passa tout son temps, ses parents s'y étant installés à demeure pour lui. Vint enfin cette mort qui lui était à certains égards familière depuis longtemps, mais qu'il n'attendait peut-être pas telle.

Un soir, après dîner, il décide de se rendre en canot, comme il faisait souvent, à une île où il avait commencé de bâtir une cabane. Il tombe à l'eau, regagne le rivage à grand peine puis, épuisé sans doute par cette aventure car il avait le cœur très faible, se rend à une ferme voisine pour téléphoner à ses parents. Mais on n'a pas le téléphone. Il part à travers champs, en direction du manoir. Des enfants le retrouveront le lendemain, prostré près d'un ruisseau, mort.

Cette mort affreusement solitaire, près du ruisseau vivace et indifférent, ressemble étrangement à toute une vie. Elle est le plus atroce poème de Saint-Denys-Garneau.

## Chapitre IV

# LA POÉSIE

Jusqu'ici nous avons simplement commenté une suite de poèmes, tâchant d'éclairer, de situer; nous abstenant, le plus souvent, de dégager les valeurs strictement poétiques. Il s'agit maintenant de passer la frontière. Car l'œuvre de Saint-Denys-Garneau, si émouvante soit-elle par les réalités humaines qu'elle implique, ne saurait exister en tant que poésie, à moins de laisser paraître une logique et richesse continues, dans l'ordre propre de l'expression. Les quelques notes qui suivent ont pour but d'indiquer les articulations fondamentales de cette logique — et ainsi d'amorcer une critique de l'œuvre.

Impossible, au départ, d'éviter la question: qu'est-ce qu'un poète? qu'est-ce que la poésie? Précisons, du moins, quelques notions indispensables. La poésie est plaisir et connaissance; des aèdes primitifs aux surréalistes, le poète a toujours été celui qui charme, et qui enseigne. D'un même mouvement, de la même opération. Il ne nous charme point sans provoquer en nous la reconnaissance d'une certaine vérité; et s'il enseigne, c'est une leçon sensible au cœur plutôt qu'à la raison raisonnante. La poésie, plaisir de connaissance.

Les théoriciens, selon leur charmante habitude, ne se sont pas fait faute de tirer à hue et à dia; les uns prétendant faire de la connaissance poétique l'aperception directe et comme miraculeuse d'une surréalité confuse, les autres la réduisant à une pensée conceptuelle point différente, dans son exercice, de la pensée philosophique. D'un côté comme de l'autre, il semble qu'on voudrait faire de la poésie l'apanage exclusif de quelque faculté purement spirituelle (l'intuition — ou la raison) de l'homme. Alors qu'en fait elle ressortit à tout l'homme, et plus spécialement à cette faculté entre chien et loup, entre chair et esprit, à cette faculté essentiellement trouble qu'est l'imagination. Le poète en tant que tel ne connaît ni par intuition ni par raisonnement; mais par l'imagination intuitive surveillée par la raison.

Ceci nous rapproche de la définition proposée par Georges Mounin: « connaissance émotionnelle ».[1] Dans son mouvement profond, en effet, l'imagination ne fait qu'enregistrer fidèlement, à la façon d'un sismographe, les sautes de l'émotion. Mais il faudra prendre garde que l'émotion, ici, n'est pas le titillement sentimental des romans roses. Elle est, selon l'expression admirable de Claudel, « co-naissance au monde »,[2] c'est-à-dire expérience de soi conjointe à une expérience du monde. Il y a une projection du

1. Georges Mounin, *Avez-vous lu Char?* (Paris, 1946), 87.
2. P. Claudel, *Art poétique* (Paris, 1946), 61.

poète dans le monde, et une projection du monde à l'intérieur du poète. Roger Rolland écrit plus simplement, à propos de Verlaine: le poète « compose une âme avec un paysage ».[3] Mais l'âme et le paysage sont également siens.

Cette rencontre ineffable de l'homme et du monde, qui constitue l'expérience humaine la plus commune et aussi la plus riche, s'effectue dans les lieux obscurs et tout à fait personnels de la subconscience. C'est dire que les manières n'en peuvent être connues avec la clarté qui caractérise les relations exactement rationnelles. Il demeure cependant possible de déceler, dans ces rapports fondamentaux, certains jeux d'émotions, certains filons conducteurs qui serviront à situer un poète et à le juger selon sa loi propre. Gaston Bachelard signale que l' « imagination matérielle » se meut généralement selon une dialectique qui l'apparente à l'un des quatre éléments fondamentaux: le feu, l'air, l'eau ou la terre.[4] Le poète rêve le monde dans une matière privilégiée qui le révèle à lui-même et lui explique le monde à la fois. Trouver, dans

3. R. Rolland, *Poésie et versification*, 29.

4. « ...Nous sommes *emportés* dans la recherche imaginaire par *des matières fondamentales*, par des éléments imaginaires qui ont des lois idéalistiques aussi sûres que les lois expérimentales. Nous nous permettons de rappeler ici quelques petits livres récents où nous avons étudié, sous le nom *d'imagination matérielle*, cet étonnant besoin de « pénétration » qui, par delà les séductions de l'imagination des formes, va penser la matière, rêver la matière, vivre dans la matière ou bien — ce qui revient au même — matérialiser l'imaginaire. Nous nous sommes cru fondé à parler d'une loi des quatre imaginations matérielles, loi qui attribue *nécessai-*

l'œuvre d'un poète, cette constante de l'imagination, et en suivre la trace, c'est la seule façon de le rencontrer à l'intérieur de son rêve.

Nous avons signalé assez souvent, au cours de notre analyse des poèmes, l'action profonde d'un rêve de vol chez Saint-Denys-Garneau pour admettre dès maintenant la primauté d'une valorisation verticale, donc de l'élément aérien, dans son œuvre. Ce rêve, dont le sens psychologique immédiat est une tendance au bonheur dématérialisé, revient à peu près identique sous les images diverses de la liberté, de la danse, de l'enfant, etc. C'est lui qui donne à l'image liquide, deuxième en importance dans le prisme onirique de Saint-Denys-Garneau, sa merveilleuse puissance de suggestion: la baigneuse ne serait pas contemplée avec cette ferveur, si elle n'était ensoleillée, c'est-à-dire parée des plus brillants prestiges de l'air. L'arbre, auquel le poète consacre quelques-uns de ses poèmes les plus heureux, est également aérien, il exprime aussi une valorisation verticale. Il représente, pour reprendre les mots de Francis Jammes, « la recherche de la lumière et la difficulté de se tenir ».[5] Vivre avec

*rement* à une imagination créatrice un des quatre éléments: feu, terre, air et eau. Sans doute, plusieurs éléments peuvent intervenir pour constituer une image particulière; il y a des images *composées;* mais la vie des images est d'une pureté de filiation plus exigeante. Dès que les images s'offrent en série, elles désignent une matière première, un élément fondamental. La physiologie de l'imagination, plus encore que son anatomie, obéit à la loi des quatre éléments. » G. Bachelard, *L'Air et les songes,* Essai sur l'imagination du mouvement (Paris, 1943), 14-15.

5. Cité par G. Bachelard, *ibid.,* 233.

l'arbre, pour la poète, c'est vivre comme l'oiseau, totalement libre, ivre d'air et de lumière; c'est aussi connaître un bonheur mêlé de repos, un bonheur domestique. De même le thème du vent se rattache aisément à la matière aérienne, à laquelle il ajoute l'idée de volonté, puis de colère. Saint-Denys-Garneau parle de « vent dur » (P.C. 68).

Selon les lois de ce que Bachelard appelle « la déclamation muette »,[7] cette valorisation de l'élément éthéré commande la forme matérielle du poème, sa versification. Avant Bachelard, Claudel avait déjà insisté sur le lien de nécessité qui existe entre le souffle et le vers, et plus outre, entre la pensée et le verbe.[8] Le poète vraiment créateur parle selon qu'il rêve. Si, comme chez Saint-Denys-Garneau, l'imagination se meut dans une matière éthérée, on peut s'attendre que le vers sera d'abord légèreté, pur bond, gratuité. Par là s'explique essentiellement une forme que les contemporains des *Regards et jeux dans l'espace* trouvèrent un peu bizarre, et qui nous apparaît aujourd'hui comme la seule possible eu égard à la substance du rêve. Prenons comme exemple l'un des poèmes les plus parfaits de Saint-Denys-Garneau, « Accompagnement ».

7. G. Bachelard, *L'Air et les songes*, 271.

8. « Le vers composé d'une ligne et d'un blanc est cette action double, cette respiration par laquelle l'homme absorbe la vie et restitue une parole intelligible. » P. Claudel, *Positions et propositions* (Paris, 1928), I, 64.

*Je marche à côté d'une joie*
*D'une joie qui n'est pas à moi*
*D'une joie à moi que je ne puis pas prendre.*
(P. C. 101)

Les mots, d'une très faible densité physique, semblent n'attendre qu'une permission pour échapper à leur condition matérielle de mots. Le mot « joie », le plus spirituel de tous et le plus pur, revient trois fois comme pour marquer un nouvel élan. Trois vers, trois tentatives de lâcher la terre. L'absence de ce lien que serait la ponctuation, rend plus sensible encore l'impression de liberté en laquelle réside la plus secrète aspiration du poète.

Tout le morceau est fait de cette matière diaphane, répond au même désir de dématérialisation. Ainsi le rêve de vol s'inscrit dans un poème à son image. Lire les *Regards et jeux dans l'espace,* c'est — fondamentalement — éprouver le dynamisme des sensations de fuite dans l'espace. Cette poésie *a raison,* qui est fidèle à ses images, et dont les images vivent.

En entrant dans *Les Solitudes,* nous avons l'impression que les poids sont changés; que l'équilibre est rompu, et sera peut-être retrouvé, mais dans une composition nouvelle des forces de l'imagination. Essentiellement, il se passe ceci, que l'expérience n'est plus conduite par le regard. La sublimation poétique réalisée dans *Les Regards et jeux dans l'espace* était fragile, parce que fondée sur les pouvoirs limités — trop abstraits — du regard. « La vue, explique Bachelard,

suit trop gratuitement le mouvement pour nous apprendre à le vivre intégralement, intérieurement. »[9] Il faut que tout l'homme soit présent à ses images, et dès les premiers poèmes des *Solitudes,* c'est un accroissement de présence qui se manifeste: la poésie de Saint-Denys-Garneau a plus de *corps.* Elle fait face à un défi nouveau et décisif — qui est celui de la vie brutale, réelle, immédiate. Elle n'est plus retenue dans un secteur privilégié du rêve, où le regard saurait encore imaginer ses gratuites merveilles au delà du réel. La « piastre de papier vert » résiste, maintenant; la poésie devient l'affrontement d'un réel de plus en plus exigeant et contraignant, une poésie qui mène le grand combat de l'incarnation. Il y a donc approfondissement, progrès; mais aussi incertitude et hésitation. Ne nous étonnons pas si la poésie des *Solitudes,* plus *engagée* que celle des *Regards et jeux dans l'espace,* se laisse, aussi, plus malaisément définir.

Cependant, on y peut distinguer, au niveau de l'expression poétique, deux directions principales; deux modes d'évolution par rapport à une même réalité centrale. Le premier s'intègre dans la logique interne de l'image primordiale, celle que commande le rêve de dématérialisation, le rêve aérien. L'évolution s'accomplit dans le sens d'un raidissement, d'une pétrification. Le thème des os, c'est de la rêverie pétrifiée, de l'air pétrifié. Dans le petit poème que voici, la

9. G. Bachelard, *L'Air et les songes,* 16.

légèreté du rythme semble une parodie de celle qu'inspire le rêve de vol:

*Quand on est réduit à ses os*
*Assis sur ses os*
*couché en ses os*
*avec la nuit devant soi.*

(P. C. 210)

Le cliquetis de la danse macabre est la dernière figure du bond léger des *Regards et jeux dans l'espace.* Le rythme n'a pas changé, fait de courtes propositions juxtaposées; mais le poids des mots augmente, et l'élan est inversé. Au lieu d'exprimer une fuite vers l'espace libre, chaque vers marque une fuite vers soi, vers la prison la mieux fermée de soi. L'image primordiale reste fidèle à elle-même, en se contredisant absolument. Le thème des « pas perdus » — on ne rêve plus de porter ses pas sous les pieds d'un autre — s'insère dans la même évolution:

*On se perd pas à pas*
*On perd ses pas un à un*
*On se perd dans ses pas*
*Ce qui s'apppelle des pas perdus.*

(P. C. 154)

Ici, encore, réduction à soi, prison. L'image d' « Accompagnement » est retournée comme un gant; mais c'est la même image, commandant un rythme semblable.

L'autre évolution vient d'une tentative d'échapper au cercle du rêve, de retrouver la tendresse d'une

vie commune. Alors le vers s'élargit, comme si, renonçant aux rigueurs de l'aventure idéale, le poète pouvait compter sur un temps et un espace plus libres. Les poèmes de la douceur confessée, lucide, résignée, et ceux de la révolte, ont de commun qu'ils s'écrivent dans le temps reconnu, devant un espace possible. La fulguration appartient au rêve; ici, face à toute l'étendue du réel, le poème s'étale dans une durée proprement humaine:

*Nous allons détacher nos membres*
*et les mettre en rang pour en faire un inventaire*
*Afin de voir ce qui manque*
*De trouver le joint qui ne va pas*
*Car il est impossible de recevoir assis tranquillement*
*la mort grandissante.*
(P. C. 211)

Le rythme est celui d'une lente méditation, où le poète cherche à prendre la mesure de son existence. Animé par un choc plus vif avec le réel — révolte, ou colère, ou grâce d'accord — il se fera litanie, forme naturelle des grandes imprécations et des grandes prières. Dans ces moments, le poète recouvre une sorte d'unité, à la faveur d'un sentiment souverain d'hostilité ou de communion:

*Sont tombés sur mon dos avec leurs armes, m'ont tué*
*Sont tombés sur mon cœur avec leur haine, m'ont tué*
*Sont tombés sur mes nerfs avec leurs cris, m'ont tué.*
(P. C. 201)

Encore:

*Ils ont bu toute la terre comme une onde*
*Ils ont mangé toute la terre avec leux yeux*
*Ils ont retrouvé toutes les voix que les gens ont*
*[perdues*
*Ils ont recueilli tous les mots qu'on avait foutus.*
(P. C. 191)

Il serait bien vain de chercher dans ces vers l'influence de Péguy — que Saint-Denys-Garneau avait très peu lu. D'ailleurs il suffit de pénétrer, si peu que ce soit, dans sa poésie, pour constater que le jeu des formes y est d'une rigueur et d'une autonomie parfaites. Il a traversé des influences, il ne les a pas subies. Et si son œuvre en rejoint, semble en rappeler d'autres, c'est qu'il fut très profondément un enfant de ce siècle, attentif à tous les échos que réveillaient en lui les angoisses et les espoirs de ses contemporains.

*
* *

« L'Oeuvre de Saint-Denys-Garneau a cette beauté et cette noblesse particulière des témoignages vrais » (P.C. 11), écrit Robert Elie dans sa Préface aux *Poésies complètes;* et cette vérité la rend inépuisable, comme toutes les poésies nécessaires. Nous n'avons pas fini de l'interroger, et de nous interroger à son propos. Non pas qu'elle propose des rébus susceptibles d'aiguiser l'ingéniosité des professeurs: toute recherche consciente d'hermétisme en est absente. Mais sa lim-

pidité même, sa rigoureuse fidélité aux images permanentes de l'expérience humaine, nous introduisent à un mystère personnel avec lequel nous ne pouvons communiquer que par la plus vigilante amitié. La poésie de Saint-Denys-Garneau, précisément parce qu'elle parle simple et vrai, pose des question essentiellement compromettantes, de celles qui mettent en cause les raisons dernières de notre vie. S'il faut parler d'hermétisme, ici, ce sera de l'hermétisme du lecteur...

Sans doute, une critique attentive aux moindres détails de forme pourrait déceler dans cette poésie des imperfections, des marques d'inachèvement. Saint-Denys-Garneau, à qui trois années seulement ont été données pour construire son œuvre, n'a pu observer à l'égard de tous ses poèmes cette exigence de qualité dont nous savons qu'il était pourvu à un très haut degré. Et l'on rêve, en suivant l'évolution de son art, dans *Les Solitudes,* à la grandeur qu'il aurait pu atteindre. Mais il s'agit d'accepter le poète qu'il est; avec ses quelques déficiences; avec, surtout, cette profusion de richesses neuves, jaillies d'une âme sans cesse présente à elle-même. Il est, au Canada français, des poésies plus accomplies que la sienne; il n'en est pas qui aient ouvert tant de routes à la fois, proféré avec tant de justesse et de gravité la plainte vers laquelle convergent toutes les lignes de notre destin.

Saint-Denys-Garneau ne nous quitte pas.

## APPENDICE A

*Automne... vent du soir, sanglots mélodieux*
*Et tristes... forêts d'or... des feuilles qui s'envolent*
*Comme des papillons qui parcourent les cieux,*
*Et qui tombent, tout bas, dessus la mousse molle.*

*La feuille qui se meurt et qu'emporte le vent...*
*Des arbres dépouillés... des sanglots de la brise...*
*Des larmes... des soupirs... des plaintes qu'on entend*
*Dans les prés, dans les bois, et dans les plaines grises...*

*Tout pleure, tout soupire. — O concerts langoureux*
*De ces longs soirs d'automne! O brise qui rapporte*
*Tant de doux souvenirs, souvenirs amoureux*
*De bonheurs qui s'en vont, comme les feuilles mortes!*

*Oui, tristes soirs d'automne, où l'on regarde un peu*
*Pour voir s'il reste encor du printemps et des roses,*
*Et si, dans le ciel gris, paraît encor du bleu;*
*Ou bien s'il n'y a plus que des larmes moroses.*

*Automne... vent du soir... souvenir du passé...*
*Long rêve qui se meurt... Tout s'endort et s'efface,*
*Et marche vers l'oubli d'un blanc tombeau glacé...*
*Tout meurt, tout disparaît. Oui, ici-bas, tout passe !*

(Reproduit dans ***La Presse*** du 19 mars 1929, page 7.)

## APPENDICE B

*Retour*

I

*Ah! l'affreuse amertume et les regards en pleurs*
*Des retours étonnés, rêveurs et solitaires*
*Aux lieux désenchantés où l'amour dont on meurt*
*Etait venu chercher ses bonheurs éphémères !*

*Ah! l'étrange ironie. Ah! cynisme blessant*
*Des choses qu'on aime par celle qu'on aime!*
*Ah! le rire glacé de l'air gris oppressant*
*Parmi les arbres crus collés sur le ciel blême!*

*Tremblant, effarouché, peureux de rencontrer*
*A chaque nouveau pas un regard qui ricane*
*A nous voir seul, hélas! et tristement chercher*
*Ce qui reste d'une âme en les fleurs qui se fanent.*

*On est là, recherchant les endroits bien aimés*
*Où la brise goûtait le parfum bleu des roses,*
*Et le parfum grisant des longs cheveux dorés*
*Que frôlait notre lèvre, aux soirs doux de fleurs closes.*

*On est là recherchant des lits jonchés de fleurs,*
*Recherchant le ciel bleu d'où tombaient des étoiles,*
*Ecoutant si toujours le ruisseau chante en pleurs*
*Son roucoulement clair de cristal qui se voile.*

II

*Mais les pleurs du ruisseau sont chagrins et narquois,*
*La brise a des odeurs âcres de feuilles mortes,*
*Le ciel est sans étoile, et noir et gris; l'on voit*
*Des pétales jaunis que le vent triste emporte*

*Et, lorsqu'on a tout vu, l'impassibilité*
*Des choses, l'on revient sur ses pas, l'âme en peine !*
*Mais on regarde encore pour voir s'il est resté*
*Un petit peu du jour qui a passé à peine...*

*Rien! Plus rien qu'un amour, plus rien qu'une douleur,*
*Qu'un vague souvenir démenti par les choses*
*Qu'on a vues et qui n'ont gardé pas une odeur*
*Des instants disparus comme les fleurs, les roses...*

*Plus rien! Ah! non plus rien qu'un vide plein de pleurs,*
*Plus rien qu'un long regret! Ah! l'affreuse amertume*
*Les retours éplorés à la place où les fleurs*
*Avaient fleuri! Plus rien que des pleurs dans la brume.*

(Dimanche, le 2 juin 1929.)

## APPENDICE C

*J'écoute la chanson très vague du ruisseau,*
*Et celle aussi que fait dans le bois gris, la brise,*
*La chanson qu'au ciel bleu chante la nuit surprise*
*De se trouver si tendre à frôler les roseaux.*

*J'écoute la chanson bien triste de mon âme*
*Effrayée à se voir aussi prête à l'amour,*
*Et de ne trouver pas, quoique cherchant toujours,*
*A son embrassement quelque rêve... une femme.*

(Jeudi, le 4 juillet 1930.)

## APPENDICE D

*Ah! de t'avoir revue...*

*Ah! de t'avoir revue ainsi, tellement blonde*
*Quelque chose qui rêve au fond de tes grands yeux*
*D'avoir revu le flot vivant de tes cheveux*
*Et d'avoir respiré, de loin, parmi cette onde*
*Le luminosité qu'en passant tu laissas*
*Une senteur de rose à ta lèvre échappée;*
*Toute cette candeur où ton âme est drapée*
*Comme en un manteau blanc que mon regard baisa;*
*D'avoir senti, parmi tant de blancheur dorée,*
*La présence d'une âme où quelque chose luit*
*D'innaccessible et de jaloux et qui s'enfuit;*
*Une beauté qui ne veut être qu'adorée,*
*Une égoïste fleur qui ne veut pas s'ouvrir...*
*De t'avoir vue ainsi, si belle et si lointaine*
*Dans le soir endormi sur la neige incertaine*
*Je crois que je m'en vais davantage souffrir.*

(Mardi, le 18 janvier 1931.)

## APPENDICE E

*Maudit! je me maudis.*

*Maudit! je me maudis enfin!*
*Ah! t'avoir traînée dans la fange*
*Devant mes yeux, devant mes yeux!*
*Ah! t'avoir vue ainsi déchoir*
*Avec moi jusqu'à ces abîmes*
*Où rien ne reste du ciel pur*

*Rien, non pas un reflet,*
*Et même pas de désespoir !*
*Ah! t'avoir descendue du même piédestal*
*Où mon âme voulait te voir en son grand rêve,*
*Où je voulais que tu saches que tu étais*
*Et dont j'aurais voulu que tu te sentes digne*
*A force d'oublier hier et de construire*
*Selon Dieu le demain qui n'est plus qu'aujourd'hui.*
*Hélas! cet aujourd'hui désemparant de mal.*
*Ah! t'avoir arrachée au moi-même du piédestal*
*Et t'avoir fait descendre ainsi depuis mon âme*
*Jusqu'à mon cœur, et de mon cœur jusqu'à mon corps.*
*Et t'avoir arrachée moi-même au piédestal,*
*Et puis, ne pouvoir pas, et puis ne pouvoir plus*
*Malgré tant de dégoût et l'affreuse amertume*
*Ne pouvoir plus t'y replacer, ni mon amour !*

## APPENDICE F

*Sombrer*

*Ah! cette volupté sans bornes de périr*
*De sombrer dans la mer de la désespérance,*
*Dans un océan noir de morbide souffrance*
*Où la raison s'enlise et se comprend mourir!*

*Sentir, sentir, qu'on disparaît dans l'ombre immense*
*Et puis, sombrer toujours, ne pas se retenir,*
*Entendre au fond de soi quelque chose frémir,*
*Croire que c'est la mort peut-être qui commence...*

*Le navire a frappé quelqu'invisible écueil:*
*Penché dessus le gouffre noir comme un cercueil,*
*Il frémit dans la nuit qui l'environne: il sombre...*

*Le capitaine est là, superbe sur le pont:*
*Il n'a pas voulu fuir. Ivre, de son œil sombre,*
*Il regarde monter les abîmes sans fond!*

(Mardi, le 7 octobre 1930.)

TABLE DES MATIÈRES

UN DÉPART

*Conte,* par Jean Simard . . . . . 7

TROIS DOMINANTES DE LA PENSÉE CANADIENNE-FRANÇAISE: L'AGRICULTURISME, L'ANTI-ÉTATISME ET LE MESSIANISME

*Essai d'histoire intellectuelle,*

par Michel Brunet . . . . . 31

LIEUX EXEMPLAIRES

*Poèmes,* par Roland Giguère . . . . . 119

SAINT-DENYS-GARNEAU

*Etude littéraire,* par Gilles Marcotte . . . 135

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

*Achevé d'imprimer*
*sur les presses de la*
*Librairie Beauchemin Limitée,*
*à Montréal, Canada,*
*le 6 mai 1957.*

Imprimé au Canada
*Printed in Canada*